

4665

*William Lawrence es  
1825.*

# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

William Alexander  
Search.

---

TOURS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

---

# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE,

CONTENANT

L'EXAMEN DES PRINCIPES QUI SERVENT DE  
BASES AUX DIVERSES THÉORIES, ET LEUR  
APPLICATION A LA PRATIQUE ;

*Par Auguste Boullier,*

DOCTEUR EN MÉDECINE DE MONTPELLIER, ET ANCIEN  
MÉDECIN DES ARMÉES.

.....  
Medicina omnium artium nobilissima.  
HIPP.  
.....

A PARIS,

CHEZ CROULLEBOIS, LIBRAIRE,  
RUE DES MATHURINS, N.º 17.

---

1815.



---

---

## AVANT-PROPOS.

---

LA Société de médecine de Bordeaux proposa, il y a quelques années, pour un de ses prix annuels, de déterminer l'influence des théories médicales sur la pratique. Cette question me parut très-importante ; et, sans me croire les talens nécessaires pour prétendre à une couronne académique, j'essayai, pendant les loisirs que me laissaient mes occupations aux armées, de recueillir quelques matériaux sur ce sujet.

Il me paraissait, en outre, infiniment utile pour un médecin qui, depuis un certain nombre d'années, s'est consacré à la pratique de l'art de guérir, de se rendre à lui-même un compte impartial et sévère de sa conduite dans le traitement des maladies aiguës et chroniques.

L'examen critique des principes que, d'après sa propre expérience et l'autorité

des grands maîtres, il a dû nécessairement adopter comme les meilleurs, peut aussi servir à lui prouver que l'art de guérir n'est point, comme on le répète sans cesse de nos jours, et même jusqu'à satiété, un art purement conjectural.

Si ce reproche pouvait paraître fondé, au premier coup-d'œil, je demanderais : quelle est celle de nos sciences physiques qui ne partage pas, à quelques égards, la même incertitude ? En médecine, il est sans doute possible, dans l'opinion de certaines gens, de tout nier. Comment concevoir en effet, dira-t-on, qu'un homme ose entreprendre d'en guérir un autre ? Cette objection paraîtrait de quelque valeur, si l'homme qui souffre ne réclamait pas des conseils, des secours : eh ! de qui serait-il en droit de les attendre, sinon de ceux qui, sans être incrédules ou enthousiastes, qui même, sans se croire infailibles, ont néanmoins, dans l'intention d'être utiles, consacré de longues années à la connaissance et à l'étude des lois de l'économie animale.

La pathologie est nécessairement basée sur la physiologie ; la maladie opposée à la santé ; et l'application des moyens curatifs ou la thérapeutique ne se fonde pas moins sur des faits que sur les conséquences plus ou moins heureuses que nous nous sommes rendus capables d'en tirer.

La physique et la chimie sont des élémens de la science médicale, et des élémens d'autant plus utiles qu'ils nous éclairerent sur les matériaux de notre organisation. Ils nous en font connaître les lois générales et particulières, fixent les bases d'un régime qui peut nous conserver la santé, ou qui nous convient le mieux dans beaucoup de maladies. Ces sciences nous sont indispensables ; souvent même elles nous révèlent la nature et les propriétés des médicamens dont l'emploi est devenu nécessaire. Elles donnent aussi lieu à des apperçus ingénieux qu'encouragent le raisonnement et l'analogie. Mais l'expérience seule a le droit d'en constater les résultats et d'en sanctionner tous les avantages. C'est l'expérience raisonnée qui doit, en tran-

quillisant la conscience du médecin, le sauver des dangers d'un aveugle empirisme.

Les fonctions que le médecin est chargé de remplir dans l'ordre social doivent lui donner sans cesse l'éveil sur tous les moyens d'acquérir les connaissances qui peuvent le rendre capable de s'en acquitter dignement. Leur importance, leur utilité, justifieront sans doute l'épigraphe que j'ai mise en tête de cet Essai.

Dans l'étude de l'économie animale, le médecin retrouve à chaque instant l'application des principes de la physique et de la chimie. Les matériaux dont se composent les corps organisés nous paraissent tous plus ou moins composés. Les modifications que ces corps reçoivent dans les différentes périodes de leur durée, les altérations pathologiques auxquelles diverses circonstances peuvent les rendre sujets, nous présentent des résultats plus ou moins variés. Mais ces divers résultats nous offrent tous des combinaisons qui dépendent des mêmes lois chimiques, d'après lesquelles s'unissent et

se désunissent successivement les élémens de la nature.

Le médecin doit donc considérer l'homme non seulement comme un être organisé, mais comme un être organisé d'une nature vraiment supérieure ; moins par rapport à la perfection relative de ses organes ( ce qui, dans bien des cas, pourrait souffrir de nombreuses exceptions ), que par rapport à tous ces effets merveilleux qui sont sous la dominance d'un principe d'action auquel la philosophie a donné, sans jamais le concevoir, les noms de nature, d'esprit, d'ame, d'archée, etc. Agent invisible qui anime le tout, et qui, selon nos besoins, selon nos fonctions, règle et dirige l'usage de ces différens organes dont la réunion forme notre corps.

Le médecin doit nécessairement connaître les nombreux systèmes et les différentes théories qui, pendant une longue suite de siècles, se sont tour-à-tour succédés. Mais dans la lecture des ouvrages composés sur l'histoire de la médecine, il me semble que le praticien, ne pouvant se

permettre de suivre la science dans des détails souvent minutieux, doit s'attacher de préférence à saisir l'esprit des différens systèmes qui ont eu une influence très-marquée sur la pratique de l'art.

Plusieurs ont été, sans doute, adoptés avec trop d'enthousiasme. D'autres, quelquefois jugés avec une partialité très-condamnabile, ont été persécutés à outrance, et momentanément condamnés à l'oubli pour reparaître peut-être dans la suite sous une autre forme, mais avec plus de gloire et d'éclat. En général, il y a peu de systèmes qui, sans être admissibles dans leur ensemble, ne présentent au moins quelques vérités de détail dans un jour plus favorable, n'offrent d'ingénieux apperçus, d'heureuses conjectures ou même d'excellens préceptes, dont l'application a conduit à des résultats avantageux ! Leur utilité s'est alors bornée à éclaircir quelques points obscurs de la science ; mais l'abus qu'on a fait ordinairement des systèmes doit toujours nous rendre très-réservés sur le choix.

Puisque l'homme est un être mixte, les fonctions qu'il doit sans cesse remplir se partagent donc nécessairement en deux ordres, c'est-à-dire en fonctions physiques et en fonctions intellectuelles. J'observerai à cet égard que, si les auteurs des différens systèmes qui ont été inventés pour en expliquer le mécanisme ne se sont, pour la plupart, attachés qu'aux seuls phénomènes physiques, c'est qu'ils ont cru devoir laisser aux métaphysiciens le soin de nous développer les lois de l'entendement et de la volonté.

Les systèmes de médecine que nous avons vus paraître à différentes époques, et qui sont venus successivement grossir l'histoire de nos erreurs, se trouvent basés sur des principes empruntés de la doctrine des matérialistes, des vitalistes ou des animistes. Ces différens systèmes ont tous une teinte particulière, plus ou moins prononcée, et qui leur vient en grande partie des opinions philosophiques qui régnaient alors. Une saine critique peut seule nous en faire connaître et le mérite et les défauts.

C'est en lisant les ouvrages de Leclerc, de Freind, de Bacher, de Sprengel, de Cabanis, de Tourtelle, d'Amoureux, de Hecker, etc., etc., etc., qu'on reconnaîtra combien sont futiles les raisonnemens dont plusieurs auteurs ont cherché à étayer leurs principes. C'est en comparant la pompe et l'éclat de ces expériences faites à l'appui avec le peu d'utilité qu'on en a si souvent retiré dans la pratique, qu'on pourrait bien se permettre de dire que si, d'une part, le luxe de la science paraît y avoir gagné, de l'autre la pureté et la simplicité de la doctrine y ont réellement perdu.

L'histoire des différens systèmes, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, forment les quatre divisions essentielles de la science médicale. Elles renferment le vaste champ des connaissances que le médecin doit sans cesse cultiver. Elles sont également les bases fondamentales de la nouvelle philosophie médicale dont je me suis occupé dans cet ouvrage. Cette nouvelle philosophie médicale, née en Allemagne, a donné naissance à de nombreux

écrits. Sous le rapport de quelques distributions générales et particulières, elle m'a paru présenter un ensemble plus avantageux que beaucoup d'autres théories et systèmes. Mais les détails qui pouvaient être si intéressans, si utiles, sur-tout pour les jeunes praticiens, s'y trouvent malheureusement noyés dans un fatras d'expressions inintelligibles pour ceux qui ont été nourris et élevés dans les sages principes de nos meilleures écoles françaises.

En conservant le cadre et le dessin du tableau, j'ai dû nécessairement épargner au lecteur ce néologisme, qui n'offre en soi rien de bon, rien d'utile, rien qui se trouve, du moins quant aux expressions, d'accord avec ce langage hippocratique qu'on rencontre à chaque pas dans les écrits des praticiens les plus recommandables et les plus estimés. On gémit de voir que des médecins distingués, après s'être épuisés en raisonnemens à perte de vue sur le sujet et l'objet, l'absolu, l'infini, le pur néant, etc., aillent chercher dans les chimères d'un idéalisme transcendantal les

principes de leur doctrine physiologique, pathologique et thérapeutique.

L'exposé des principes philosophiques et l'analyse des théories médicales les plus importantes forment la première partie de cet Essai. Dans ce qui concerne la *physiologie*, j'ai dû négliger les faits particuliers pour m'arrêter de préférence aux phénomènes généraux que présente le mécanisme des différentes fonctions; d'une part, pour éviter des longueurs, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on trouve dans tous les bons livres élémentaires; et de l'autre, parce que ces détails ne sont pas essentiellement de mon objet. J'ai dû plus particulièrement me borner à recueillir et exposer les faits qui constatent l'existence et la nature des forces vitales, leur direction, leurs modifications les plus essentielles dans tous les phénomènes qui dépendent de leur balancement, de leur antagonisme.

Dans la partie qui traite de la *pathologie*, après avoir examiné sur quels principes sont basées les nomenclatures qui,

offrant le plus d'avantages, ayant le plus de mérite réel, ont été dès-lors le mieux accueillies, et le plus généralement adoptées, je me suis permis d'entrer dans quelques détails importans qui concernent l'ordre des pyrexies ou maladies fébriles. J'ai tâché de placer dans le jour le plus favorable les raisonnemens qui, en nous aidant à classer les maladies de cet ordre, nous enseignent à nous rapprocher le plus sûrement, dans nos différentes méthodes curatives, de la marche de la nature. Sans me livrer à des discussions vraiment inutiles pour le praticien, j'ai cherché à réduire, en dernière analyse, les modifications que nous présentent les pyrexies à des phénomènes nerveux, inflammatoires, gastriques et putrides, n'en isolant cependant jamais l'état sthénique ou asthénique qui peut et doit en être ou la cause ou l'effet.

Les maladies qu'on nomme ordinairement chroniques méritent, sans contredit, la plus grande considération. La nature agit alors si lentement, ou fait si peu pour la guérison de ces maladies, qu'il

faut nécessairement que le médecin appelle à son secours toutes les ressources de la thérapeutique, pour procurer au moins du soulagement quand la guérison radicale se trouve réellement au-dessus des forces de la nature et de l'art.

Les maladies chroniques nous offrent, comme les pyrexies, des phénomènes qui dépendent d'accidens nerveux, d'un état inflammatoire ou d'un état cachectique, suite d'une altération profonde des forces digestives. Plusieurs maladies chroniques sont entretenues, peut-être même occasionnées par des lésions organiques plus ou moins graves, et que l'importance respective des fonctions qui s'en trouvent lésées rend ou légères ou fâcheuses.

La *thérapeutique* étant, comme on le sait, une des branches les plus essentielles de la pratique médicale, doit être envisagée par le médecin sous tous les rapports qui la lui rendent si nécessaire et si utile. Les moyens curatifs qu'elle met à notre disposition sont empruntés de la *diète*, qui embrasse le régime diététique, soit in-

terne , soit externe , soit moral ; de la *gymnastique* , de la *pharmacie* et de la *chirurgie*.

Ce qui concerne l'air , les alimens et les boissons , est du ressort du régime diététique interne.

Les bains , les lotions , fomentations , embrocations , douches , injections , fumigations , épithèmes , collyres , les différentes espèces de frictions , l'insolation , l'application de l'électricité , du galvanisme et de l'aimant , doivent être regardés comme autant d'articles importans du régime diététique externe.

Le régime diététique moral comprend nécessairement tout ce qui , pour un malade , peut devenir objet de tranquillité , d'amusement ou de dissipation. Il est des circonstances où le repos , un silence absolu , la privation de la lumière , sont indispensables pour procurer la guérison. Dans d'autres cas , des lectures agréables , la musique , le chant , la conversation , deviennent des moyens précieux et qui accélèrent le rétablissement de la santé.

Toutes les ressources qu'offre au médecin le régime diététique, et dont l'emploi, selon l'âge, le sexe, les tempéramens, l'idiosyncrasie, devient plus ou moins utile, plus ou moins nécessaire, font également partie de cette branche de la médecine à laquelle on a donné le nom d'hygiène ou médecine prophylactique.

La *gymnastique*, beaucoup trop négligée de nos jours, nous offre des ressources d'un genre particulier, et auxquelles, dans les maladies chroniques, nous devrions avoir souvent recours de préférence, parce que les secousses qu'elles donnent à la machine mettent quelquefois la nature à même de rétablir elle seule l'équilibre. Combien de personnes ne doivent la bonne santé dont elles jouissent qu'à leur sobriété et à un exercice modéré. La promenade, la danse, les jeux qui exigent plus ou moins de mouvement, tels que le billard, la paume, l'exercice des armes, etc., seront dans bien des cas infiniment utiles. La gestation en voiture ou sur l'eau, la natation, l'équitation, les voyages de mer seront éga-

lement conseillés, dans quelques circonstances, avec beaucoup d'avantage. Le genre de mouvement communiqué à tout le corps dans les différentes espèces de balançoires, et dans des machines mues circulairement, a paru au célèbre Darwin devoir être avantageux dans le traitement de plusieurs maladies.

La *pharmacie*, qui nous offre tant de ressources pour la guérison des maladies, se divise en deux branches, la pharmacologie et la pharmacopée. La pharmacologie, proprement dite, et qu'on désignait autrefois sous le nom de matière médicale, nous enseigne le nom spécifique et les propriétés, soit physiques, soit chimiques, des substances médicamenteuses que nous empruntons des trois règnes. Elle exige, sous ce rapport, des connaissances plus ou moins étendues d'histoire naturelle. La pharmacopée traite de la préparation des médicaments; et c'est particulièrement sur des procédés chimiques et physiques qu'elle fonde ses diverses opérations.

Les méthodes adoptées jusqu'ici pour la

classification des substances médicamenteuses sont toutes sujettes à des objections. Il ne me paraît nullement avantageux, pour l'usage habituel du praticien, de ranger simplement les médicamens par ordre alphabétique. C'est rapprocher ensemble des objets qui n'ont entre eux aucune espèce de rapport ; c'est en séparer et désunir qui réunissent des caractères semblables et jouissent de propriétés analogues.

La division empruntée des trois règnes de la nature, quoiqu'elle soit inexacte sous plusieurs rapports, est au moins simple et facile à retenir. Les subdivisions relatives aux parties des végétaux qui nous fournissent des substances médicamenteuses, se classent aisément dans la mémoire ; mais il faut au praticien une méthode qui l'aide à se rappeler, exactement et sans peine, l'effet que produisent généralement les substances minérales, végétales ou animales, dont il désire faire usage. C'est pourquoi les médicamens ont été divisés, par quelques médecins, en évacuans et en altérans : prenant ensuite pour titres de leurs subdivi-

visions les propriétés médicamenteuses des substances généralement employées, et sur lesquelles la majorité des praticiens se trouve à peu près d'accord.

Delà les dénominations de toniques, d'astringens, de sédatifs, d'expectorans, de diurétiques, sudorifiques, etc. ; dénominations qui, d'après les idées de Brown, sont regardées en grande partie comme illusives, et dès-lors discréditées dans la plupart des ouvrages récemment publiés sur la thérapeutique et la matière médicale. Faudra-t-il donc proscrire les écrits de Lieutaud, de Cullen, de Desbois de Rochefort, et autres praticiens qui ont adopté ces dénominations, parce que la rédaction de leurs ouvrages est basée sur des principes qui ne s'accordent plus avec nos nouvelles nomenclatures ? On a eu trop souvent, en médecine, la manie de mettre des mots nouveaux à la place des anciennes vérités. Mais, quelle que puisse être, à cet égard, l'opinion des jeunes médecins, ils trouveront, en lisant les ouvrages que j'ai cités, des détails pratiques, d'excellentes vues et

de sages préceptes qui leur seront toujours d'une très-grande utilité. La matière médicale du docteur Schwilgné, à quelques modifications près, se rapproche beaucoup du même plan. Mais elle contient des améliorations devenues indispensables, à raison des progrès de la chimie, et des changemens que nécessitaient quelques nouveaux points de doctrine.

Le docteur Alibert a publié une Thérapeutique également estimable par la manière dont elle est rédigée, l'élégance du style, et les raisonnemens très-judicieux dont il fait usage, pour éclaircir les difficultés qui naissent du sujet. Il a classé les médicamens relativement à l'action qu'ils exercent, plus ou moins spécifiquement, sur tel ou tel tissu, sur tel ou tel système d'organes, rejetant comme erronées les subdivisions qu'avaient adoptées plusieurs de ses prédécesseurs, et qui se trouvent fondées sur des principes aujourd'hui bannis des écoles.

On pourrait faire sans doute, à M. Alibert, les mêmes objections qu'on a faites

au professeur Pinel , par rapport à la classification de quelques maladies ; mais il est d'une nécessité réellement indispensable d'adopter, dans l'étude des sciences médicales, une méthode quelconque , fût-elle même vicieuse ; on s'attache moins alors à la forme qu'au fond : et généralement , on ne fait guère cas des ouvrages de ce genre , qu'autant qu'ils contiennent des observations sur lesquelles il soit permis de compter , et qui même , à raison de leur utilité réelle , compensent de légères imperfections.

Sans vouloir entrer ici en lice pour justifier les idées des anciens et leur pathologie humorale , je me permettrai de dire que , depuis les belles découvertes de Bichat sur les membranes , on a donné , à ce qu'il me semble , trop d'extension à ses idées sur les tissus. On a peut-être eu tort de vouloir classer les maladies , d'après les tissus qu'elles affectent , et l'action des médicaments , d'après ces mêmes tissus , sur lesquels on croit qu'ils agissent plus particulièrement.

La *chirurgie* n'est, à proprement parler, qu'une des branches de la thérapeutique ; mais, à raison des services importans qu'elle rend sans cesse dans la pratique, elle doit être regardée comme une de ses branches les plus essentielles. La variété des différens objets qui sont plus particulièrement de son ressort, en a fait en quelque sorte, comme de la pharmacie, une profession à part. Encore a-t-il fallu que, pour le perfectionnement de quelques-unes des branches de la chirurgie, la vie toute entière d'hommes habiles et instruits y fût exclusivement consacrée. Ainsi nous voyons des praticiens distingués dans l'art de la chirurgie, ne s'annoncer que comme dentistes, oculistes, accoucheurs, lithotomistes, chirurgiens herniaires, etc., etc.

Il est, sans contredit, avantageux que le médecin qui ne se destine qu'au traitement des maladies internes, s'initie dans les différentes branches de la chirurgie. Les rapports que les maladies internes ont nécessairement avec les divers accidens qui exigent un traitement chirurgical, doivent

en faire sentir toute la nécessité. Mais ce ne sera jamais pour l'avantage de l'art, ni même pour le bien des malades, qu'un seul homme voudra réunir la pratique de ces deux professions dans toute leur étendue.

L'art chirurgical qui, sous plusieurs rapports, se trouve en relation avec les sciences physiques, paraît être comme elles, dans ses résultats, exempt de l'arbitraire et du tâtonnement qu'on reproche à la médecine. Mais je crois que, malgré cela, on regardera toujours comme l'effet d'un zèle mal entendu, je pourrais même dire d'un enthousiasme dangereux, la prétention qu'ont eue certaines gens de croire que la chirurgie possède toujours un degré de certitude, dont la médecine ne leur paraît jamais susceptible.

Sans doute que le mécanisme du procédé opératoire, fixé d'une manière précise, d'après des données qui sont de rigueur, jouit, jusqu'à un certain point, de toute la certitude des arts du même ordre. Mais le diagnostic, fondé sur l'examen le plus scrupuleux de toutes les circonstances es-

sentielles , sur une connaissance et un rapprochement exacts des symptômes qui prouvent la nécessité ou l'inutilité de l'opération , ou même la préférence que l'on doit donner à tel ou tel procédé opératoire , est-il toujours sûr , toujours infaillible ?

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de l'art les plus estimés pour y trouver, à cet égard, l'aveu d'erreurs funestes commises par des maîtres du premier mérite ! Quant au pronostic , il est au moins douteux , puisque le succès de l'opération , pratiquée par un artiste habile , est nécessairement soumis à des chances de toute espèce , et qui sont souvent les mêmes que celles auxquelles se trouve exposé le médecin, dans le traitement des maladies internes.

---

---

---

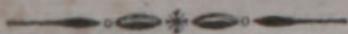
# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

---

PREMIÈRE PARTIE.



PREMIÈRE SECTION.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Principes philosophiques.*

---

LA philosophie a toujours eu et aura toujours une influence plus ou moins directe sur les connaissances médicales ; mais dans quelle acception devons-nous prendre le mot de philosophie appliquée à l'art de guérir, et considérée dans le sens qui lui est le plus favorable ? La philosophie se rapporte moins alors, il me semble, à cette méthode

ambitieuse et usurpatrice qui se plaît dans des spéculations hasardées, des assertions hypothétiques, des opinions arbitraires, qu'à la prétention plus modeste et plus utile de classer avec ordre les matériaux de la science.

Elle exige en outre un esprit judicieux et orné, un goût épuré, un discernement sain qui, sans nous permettre de nous laisser égarer par la passion, nous ramène sans cesse vers une critique sage et sévère. C'est en adoptant cette méthode qu'il est possible d'indiquer le chemin que nous devons suivre dans la recherche de la vérité.

Un esprit philosophique et un jugement sain doivent toujours, en médecine, nous être véritablement utiles; ils nous sont même indispensables pour nous aider à séparer les connaissances vraies, et fondées sur l'expérience, des hypothèses auxquelles des principes abstraits, des observations inexactes, ou des suppositions arbitraires ont pu donner naissance. Sans leur secours, il faut renoncer à établir, entre les différentes parties de la science, cette liaison, cette harmonie dont elles sont susceptibles.

Dans les recherches philosophiques auxquelles les Anciens et les Modernes se sont livrés, on a retiré à peu près tout le parti possible de la méthode analytique. La philosophie ancienne, nous dit M. Degérando, s'était trouvée partagée entre l'idéalisme de Platon, le matérialisme d'Epicure,

le dogmatisme d'Aristote, et le doute de Sextus. Bacon, Descartes et Leibnitz, fondèrent, parmi les Modernes, trois écoles bien distinctes. La première base les connaissances humaines sur l'expérience ; la seconde sur le doute méthodique et les idées innées ; la troisième sur les vérités nécessaires, le principe de la contradiction et de la raison suffisante.

On fit subir dans la suite, à ces systèmes philosophiques, plusieurs changemens, plusieurs modifications, mais dont les détails ne sont pas de mon objet. Quelques philosophes se crurent en droit de regarder la sensibilité comme une faculté passive de l'ame, en vertu de laquelle elle est susceptible d'être modifiée, affectée par les objets extérieurs, d'en concevoir des représentations, à l'occasion des impressions faites sur les sens par toutes les causes externes. D'autres, avec Leibnitz, considéraient la sensibilité comme une faculté toute active, et ses modifications comme les produits de l'entendement. Cette diversité d'opinions vient ici de ce qu'on n'établit point assez clairement la différence qui existe entre sensation et sentiment.

Il y a dans chaque sensation deux choses à distinguer ; 1.<sup>o</sup> l'excitation des causes externes sur l'organe sensible ; 2.<sup>o</sup> la faculté qu'a l'ame de percevoir, de sentir cette excitation, en un mot, d'avoir une sensation physique, un sentiment. Une

sensation perçue, sentie, devient donc sentiment. J. J. Rousseau avait bien saisi la cause de cette difficulté. « Un des abus les plus fréquens de la » philosophie du siècle, nous dit-il, c'est d'at- » tribuer trop souvent au physique ce qu'il faut » imputer au moral. Nos sentimens ne sont point » l'effet de nos raisonnemens, mais ils les pré- » cèdent. »

Jaloux de terminer les longues guerres qui désolaient depuis long-tems l'empire de la philosophie (1), jaloux de mettre fin aux vives discussions qui se sont si souvent élevées entre le dogmatisme et le scepticisme, entre les théories rationnelles et expérimentales, entre l'idéalisme et le matérialisme, Kant, célèbre professeur de philosophie à Kœnisberg, propose une nouvelle doctrine; il l'appelle *philosophie critique* en opposition au dogmatisme qui part d'assertions préalables, supposées démontrées, et au scepticisme qui n'admet la possibilité d'aucune certitude.

En étudiant avec soin la nature, en cherchant à connaître la destination et l'étendue des diverses facultés de notre intelligence, Kant désirait déduire de cet examen non ce qui est vrai, ce qui est positif en soi-même, mais ce qui est nécessairement indubitable et de toute réalité

---

(1) V. le Conservateur. Paris, an VIII.

pour nous. Le but essentiel de ce philosophe critique est donc de démontrer l'impossibilité de connaître les choses en elles-mêmes, et c'est aussi ce qu'il établit pour premier principe de sa philosophie. Le second principe est que la source des connaissances de l'homme se trouve en lui, c'est-à-dire dans la manière ou dans la forme dont sa sensibilité, son entendement et sa raison, qui sont les trois organes de son savoir, lui permettent de saisir la multitude des objets.

La sensibilité et l'entendement ne peuvent s'appliquer qu'aux objets physiques. Les choses métaphysiques sont du ressort de la raison. Les formes ou catégories de l'entendement se rapportent à la quantité, à la qualité, à la relation et à la modalité.

Voilà, nous disent les plus célèbres analystes des ouvrages de Kant, les notions mères et radicales que l'entendement possède *à priori*, et qui le constituent faculté pure et simple; attendu que c'est par ces notions seules que l'entendement peut concevoir quelque chose, se reconnaître au milieu de cette diversité si grande d'objets qui le frappent, qu'il peut les distinguer, les réunir, pour embrasser par la pensée l'unité d'un objet.

« La philosophie critique, remarque M. Ancillon, dont les écrits sont si recommandables, admet comme dualité primitive le *sujet* et l'*objet*. Le sujet est le principe et la forme de nos re-

présentations. Il fournit, comme faculté de sentir les conditions de la sensation, comme faculté de connaître, les conditions du jugement. L'objet est le principe de la matière de nos sensations; c'est lui qui nous donne des intuitions phénoméniques. »

L'heureuse et nouvelle impulsion que donnèrent à la philosophie les principes de la méthode synthétique de Kant firent concevoir à Fichte, à Schelling, à Kilian et à d'autres hommes célèbres en Allemagne, l'espérance d'obtenir des résultats non moins satisfaisans, en l'appliquant aux sciences physiques et à la médecine.

Mais le défaut de précision dont s'est servi Schelling pour énoncer les lois de la nouvelle doctrine, la trop grande extension qu'il a quelquefois donnée à ses idées sur le dualisme de la nature, l'ont souvent rendu confus et inintelligible pour les uns, tandis qu'il était regardé par d'autres comme un génie sublime et profond. Quelques-uns de ses sectateurs se plaisent à regarder ses aperçus ingénieux comme les véritables élémens d'une philosophie vraiment transcendente, d'une philosophie médicale *à priori*, comme on ose l'appeler.

Ceux qui vinrent après Schelling, ou ne l'ayant pas compris, ou voulant enchérir sur ses idées, quelquefois même éclaircir ce qui leur paraissait obscur, souvent avec l'intention de dire réellement la même chose, parlèrent un langage tout-

à-fait différent. En voulant introduire dans la médecine une terminologie nouvelle, empruntée des sciences mathématiques, et qui lui convient si peu, on finit par ne plus s'entendre, on gâta tout le bien que pouvait produire dans les sciences physiques et dans la médecine la méthode synthétique de Kant. On parlait de principes vrais, mais en raisonnant mal, on arriva nécessairement à des conséquences le plus souvent hypothétiques, et quelquefois même tout-à-fait fausses.

La philosophie s'était réellement perfectionnée par les travaux de Kant. Les sciences physiques et chimiques s'enrichissaient chaque jour par de nouvelles découvertes. Il devenait donc intéressant pour la médecine de tâcher aussi de se frayer une route en quelque sorte nouvelle. L'expérience doit toujours être, sans doute, la boussole du médecin; mais il y a malheureusement beaucoup de maladies où nous sommes restés infiniment en arrière par rapport à leur étiologie et leur traitement. Le bien de l'humanité exige donc, de la part du médecin, un redoublement d'efforts et de zèle; il réclame de nouvelles tentatives, de nouveaux essais variés et nombreux; mais comment espérer d'atteindre un but si désirable, si ce n'est en cherchant à s'élever par le raisonnement au-dessus des méthodes empiriques et routinières.

On s'était livré pendant plusieurs siècles, avec

un succès étonnant, à l'étude analytique des différentes branches dont se compose l'art de guérir. Il parut avantageux, peut-être même indispensable, à quelques médecins instruits et judicieux, de suivre une autre route, et d'examiner de nouveau avec le plus grand soin, avec la plus scrupuleuse exactitude, toutes les parties et même jusqu'aux fondations de cet antique et vaste édifice. On crut mieux faire; on voulut en construire un nouveau. Divers plans furent proposés; chacun se flattait d'établir et de fixer d'une manière plus sûre, plus utile, les connaissances fondamentales et élémentaires de l'art, celles auxquelles il est du moins raisonnablement permis de s'attacher, en adoptant la marche synthétique de Kant.

Les rapports qui lient, d'une manière si admirable, l'homme à tous les êtres qui l'entourent, étaient étudiés depuis long-tems et paraissaient suffisamment connus. Ne pouvait-on pas se flatter, dès-lors, de pouvoir suivre avec plus de régularité le développement des opérations de la vie qui se rapportent à l'extérieur! Ne devait-on pas se croire plus à même de les distinguer, mieux qu'on ne l'avait fait auparavant, de celles qui, concentrées dans l'intérieur, appartiennent exclusivement à l'organisme!

Le désir de remplir cette tâche si glorieuse et si estimable excusait, en quelque sorte, l'enthousiasme de ceux qui se persuadaient, d'après leur zèle et

leur courage, faire prendre à notre art un nouvel essor, et asseoir, d'une manière inébranlable, les fondemens d'une nouvelle philosophie médicale; en un mot, nous présenter un tableau plus exact et mieux ordonné de la science de l'homme.

Les systèmes philosophiques qui, dans ces derniers tems, ont partagé l'Allemagne, sont la philosophie critique, l'idéalisme transcendantal et la philosophie de la nature.

En résumant les dogmes de la philosophie critique, nous y voyons que ce qui est *nécessaire* et *universel*, dans nos représentations, appartient au *sujet*; ce qu'il y a de *variable* et de *particulier* appartient à *l'objet*, et la réalité résulte de la réunion de l'un et de l'autre. La base fondamentale de l'idéalisme et de la philosophie de la nature, c'est *l'existence*; c'est d'elle que partent leurs théories dogmatiques. Elle est leur principe générateur. Ce serait une folie de vouloir définir *l'existence*. *L'existence* est une, simple, indivisible. Toute définition qu'on voudrait en donner ne serait alors que l'énumération des qualités que l'on distingue et que l'on apperçoit dans le *sujet* (1).

---

(1) V. Ancillon, Mém. de littérature et de philosophie, Paris, 1809.

## CHAPITRE II.

*L'existence de Dieu , vérité première et fondamentale.*

---

SANS regarder, et peut-être avec raison, *tout système partiel comme nécessairement faux*, au moins devons-nous l'envisager comme inexact, puisqu'en effet tout est lié et tout s'enchaîne dans la nature; dès-lors, on sent la nécessité de remonter à une vérité première, unique, fondamentale. De cette vérité, on croit possible alors de déduire, par le raisonnement, les faits secondaires, qui sont en quelque sorte les élémens de toutes les sciences particulières.

Telle est, sous bien des rapports, la marche synthétique qu'il est permis de regarder comme la meilleure, et qu'on peut se proposer de suivre; mais l'homme, dans le délire de l'orgueil, se persuade trop aisément pouvoir tout connaître. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu, s'abandonnant aux rêveries de son imagination, oubliant son ignorance et sa faiblesse, s'écrier avec un enthousiasme presque fanatique : je puis *démontrer l'univers!*

Dans mille autres circonstances, ne l'avons-nous pas vu blasé sur toutes les merveilles de la nature,

vainement entouré sans cesse des prodiges de l'art et des productions du globe qu'il habite, au sein même des plus douces jouissances de la société, nier froidement l'existence de celui qui a tout créé ! Ne prétend-il pas quelquefois prouver que les plus belles productions du génie ne sont que l'effet du hasard !!!

Hélas ! combien d'écrivains, après plus d'un demi-siècle de pénibles travaux, ne laissent-ils souvent après eux qu'un monument fragile de leur folie, eux qui croyaient avoir méthodiquement réduit la nature en système ! Je ne m'arrêterai point à parler ici de ceux qui sont d'assez mauvaise foi pour refuser, malgré le témoignage de leur conscience, de rendre hommage à la vérité. Leur conduite est digne de mépris.

Sans doute qu'avec les meilleures intentions, il est possible de se tromper ; et dans la solution des questions les plus épineuses de la philosophie, cela n'a souvent lieu que parce qu'en se livrant trop à son imagination, on abuse des ressources de l'induction et de l'analogie. « Si nous cherchons, dit » M. De Gérando, le véritable point de sépara- » tion auquel commence la divergence des sectes » philosophiques, nous trouverons qu'il réside » constamment dans la lutte établie dès l'origine, » entre l'expérience et le raisonnement, entre les » sens et la réflexion, entre les faits et les principes, » entre l'instinct et la spéculation, entre les idées

» de l'homme et le témoignage de la nature, ou  
 » dans le besoin de concilier ces autorités, en ap-  
 »arence contraires. »

Quand le savoir cesse, quand l'expérience man-  
 que, malheureusement bien des fois on invente;  
 on croit suivre le chemin de la vérité, on se croit  
 toujours guidé par la raison, mais on s'enfonce de  
 plus en plus dans les épaisses ténèbres de l'erreur.

C'est certainement avoir rendu, dans les sciences  
 philosophiques, un très-grand service, que de s'être  
 occupé d'y introduire une méthode critique. On  
 peut, à l'aide de cette méthode, espérer, en quel-  
 que sorte, mettre un frein à l'imagination, et pré-  
 venir, à bien des égards, le mal que peuvent faire  
 dans les sciences les faux raisonnemens. A l'aide de  
 la méthode critique, on sera toujours à même de  
 trouver avec plus de précision, les limites qui cir-  
 conscrivent l'empire de la raison.

On pourra mieux connaître alors le terme dont  
 il est permis de partir pour éviter de s'égarer, sans  
 qu'il cesse d'être possible d'y revenir, même par des  
 voies bien différentes. Toutes les opérations de l'en-  
 tendement se trouvent ramenées, comme le dé-  
 montre Kant, aux quatre notions premières ou ca-  
 tégoriques dont nous avons parlé plus haut. Appli-  
 quées aux objets sensibles, ces notions catégoriques  
 se réalisent sous la forme d'images, qui peignent au  
 sens intuitif toutes les pensées de l'entendement.

Puisque les matériaux d'une philosophie critique

et rationnelle sont en nous, consultons la raison, et ne cherchant point à nous soustraire à ses lois, nous pouvons espérer de connaître un jour la vérité. Mais dans les sciences physiques, les ressources du raisonnement ne sont que secondaires, la connaissance des faits et l'expérience doivent toujours précéder. Il est vrai que, d'une part, nos tentatives ne sont que trop souvent inexactes et infructueuses, et de l'autre, les phénomènes de la nature sont si variés, si nombreux, qu'il a fallu le travail et la sagacité de plusieurs siècles, pour enrichir celui dans lequel nous vivons, de tant de belles et utiles découvertes.

A mesure que les sciences se perfectionnèrent, en agrandissant leur domaine, on chercha, non sans espérance de succès, à concentrer, pour ainsi dire dans un même point, à ramener à un principe général et fondamental, les explications si différentes qu'on a données des phénomènes physiques. On avait depuis long-tems démontré que tous les mouvemens, qui s'exécutent dans l'Univers, sont des mouvemens d'attraction et de répulsion. Ces mouvemens se balancent sans cesse l'un par l'autre. Ils se répètent et se reproduisent alternativement, mais en se modifiant de mille et mille manières dans la formation des êtres organiques et inorganiques, dans les différentes compositions et décompositions chimiques, et dans toutes les productions des règnes minéral, végétal et animal.

La lumière, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme et les différens fluides gazeux contribuent, par leurs diverses combinaisons, à la production de toutes les merveilles qui nous environnent. Tour-à-tour élémens destructeurs ou conservateurs, peut-être les différens fluides, dont la physique et la chimie nous ont successivement démontré l'existence et les propriétés, ne sont-ils tous que des modifications d'un fluide universel qui établit des relations plus ou moins directes entre toutes les parties de l'Univers !

L'homme a été appelé à la contemplation des merveilles de la nature ; et quand la passion ou les préjugés n'étouffent point en lui le cri de la raison, il est bientôt forcé de reconnaître qu'un principe universel d'action anime et vivifie tout ce qui existe. Tout lui enseigne qu'un moteur immatériel a créé et mis l'Univers en mouvement, et que ce mouvement primitif ne peut se communiquer ni se maintenir qu'en vertu des lois établies par sa suprême volonté.

Il existe donc un éternel arbitre des destinées de l'Univers, dont la nature incompréhensible est au-dessus des faibles conceptions de l'esprit humain, mais dont la puissance infinie se manifeste dans la magnificence de toutes ses productions ; de lui seul il fut permis de dire :

. . . Nil majus generatur ipso  
Nec viget quidquam simile, aut secundùm.

HOR.

Telle est donc pour nous la plus importante vérité, et à laquelle s'étaient élevés depuis long-tems, par leurs profondes méditations, les philosophes théistes de l'antiquité. Ils avaient su très-sagement apprécier tous les faux raisonnemens, toutes les conséquences absurdes et dangereuses, dans lesquelles peuvent être entraînés l'athée et le matérialiste. Ils signalèrent avec courage tous les dangers, tous les abus de ces principes vicieux qui, par leurs funestes conséquences, tendent sans cesse à démoraliser l'homme, à lui faire perdre cette élévation d'âme qui seule appelle et féconde les grandes pensées, à lui faire oublier ses devoirs, dans un siècle où l'on rencontre si souvent la morale de l'esprit, et rarement celle du cœur.

A l'aide des seules lumières de la raison, les philosophes théistes enseignèrent, dans les beaux jours de la philosophie, que l'Univers n'a pu sortir imparfait des mains du Créateur; que malgré nos murmures et nos plaintes, si souvent injustes, tout se compense, et que chaque chose se trouve être à la place qui lui convient le mieux.

Etudiez la nature dans ses détails; et du désordre apparent des divers élémens, vous verrez par-tout naître la plus étonnante harmonie. A chaque pas vous serez frappé d'admiration, en rencontrant tant d'utiles et sublimes contrastes. La douleur même cessera, pour ainsi dire, de paraître à vos yeux un mal, puisqu'elle sert à vous avertir des dangers qui

menacent vos jours. Enfin vous vous accoutumerez, avec une pieuse résignation, à ne plus envisager la mort que comme une loi indispensable, que comme un passage nécessaire à des modifications nouvelles et d'un autre ordre, où le juste doit espérer la récompense de ses vertus, et le méchant craindre la punition de ses crimes.

Rien ne fut donc créé en vain. Tout s'enchaîne et s'unit d'après des rapports de convenance ou de disconvenance réciproques, dont, à la vérité, la cause finale nous échappe le plus souvent, mais qui ne pouvaient être coordonnées ainsi que pour le bien général. La divine influence du Créateur anime et vivifie tout ce qui est, et maintient, entre toutes les parties de l'Univers, l'ordre immuable qui fut établi par sa sagesse.

---

## CHAPITRE III.

*Considérations sur l'organisation de l'Univers ,  
sur la vie générale et individuelle.*

---

IL ne nous est possible de concevoir la vie que comme un mode d'existence , ou particulier ou général.

Tout ce qui est *sensible* ou *corporel* ne peut avoir en soi d'autre vie absolue que celle qui anime l'Univers ; car , malgré l'opinion de quelques mystiques , hors de l'Univers l'individu n'est rien , et il n'existe même que parce qu'il est une des parties constituantes de la chaîne immense des êtres.

En regardant la vie considérée dans un sens absolu , non comme un simple résultat du mouvement , mais plutôt comme le principe d'une individualité déterminée , on s'est trouvé forcé , pour s'entendre , d'admettre une matière brute et une matière vivante , des êtres organiques et inorganiques. Toutes ces distinctions , qui ont occasionné parmi les philosophes tant de discussions , ne doivent cependant jamais être considérées que comme relatives.

Si nous ne pouvons raisonnablement espérer de

jamais connaître l'essence des choses, ne nous suffit-il pas d'être au moins arrivé à un terme qui, sans être aussi satisfaisant que nous le désirerions, nous permet cependant de concevoir et d'admettre que tout est vivant, que tout est animé dans la nature?

La vie absolue se manifeste à nous dans toutes les parties de l'Univers; elle s'y manifeste également dans les grands corps célestes qui peuplent l'espace. Les astres nous font connaître l'organisation matérielle du système du monde, et leurs mouvemens les lois dynamiques auxquelles ils sont soumis. Le *principe de la chaleur*, et son mode d'action du centre à la circonférence, *l'expansion*, le principe de la pesanteur, et son mode d'action de la circonférence au centre, *la contraction*, sont, dans le langage de la nouvelle philosophie, les deux sources de tous les rapports dynamiques et matériels de la vie générale et particulière.

Ce sont ces mêmes principes que M. Azaïs, à quelques modifications près, et en leur donnant une autre dénomination, a présentés, dans ses divers écrits, sous les noms de forces *compressives* et *expansives*, mais avec cette différence, qu'il a eu la prétention d'en démontrer la cause première.

« J'attribue, dit M. Azaïs, la gravitation universelle à l'impulsion de la substance, qui seule, » universelle, parcourant l'espace constamment et » dans toutes les directions, peut seule donner ce

» genre d'impulsion. Cette substance est la lumière  
 » des étoiles réduite, par l'éloignement et la di-  
 » vergence, à l'état de ténuité élémentaire. Dans  
 » cet état, je la nomme *puissance compressive*.  
 » Elle est lancée par le mouvement des étoiles  
 » sur elles-mêmes. Je donne le nom *d'action*  
 » *compressive* à la pesanteur qu'elle produit.

» Quant à l'action *répulsive* ou *expansive*, elle  
 » est le produit immédiat de la cause même qui  
 » institue l'action compressive. Chaque planète  
 » tourne sur elle-même comme chaque étoile.  
 » Chaque planète repousse les corps déposés à  
 » sa surface; elle effectue cette répulsion avec  
 » une facilité proportionnelle à la ténuité plus ou  
 » moins grande des corps qu'elle frappe, et à la  
 » distance plus ou moins grande de chacun de  
 » ces corps à l'équateur.

» Comme il n'y a jamais dans l'Univers que des  
 » corps qui se rapprochent ou se séparent, je  
 » donne le nom de puissances universelles à l'ac-  
 » tion compressive et expansive; et comme le  
 » mouvement des grands corps sur eux-mêmes  
 » est la cause immédiate de ces deux actions,  
 » je pose en principe fondamental que le mou-  
 » vement des grands corps sur eux-mêmes, est  
 » la cause immédiate de tous les phénomènes de  
 » l'Univers. »

Les mouvemens moléculaires, qui en sont des dépendances, peuvent, selon lui, être divisés en

deux ordres : mouvemens de *combinaison*, mouvemens de *dissolution*.

Les élémens terrestres ont nécessairement entre eux, ajoute-t-il, des différences de grosseur et de figure. Tous les corps seraient en effet semblables, si tous les élémens se ressemblaient parfaitement entre eux.

D'après tout ce qui précède, il est facile de concevoir que la science de l'Univers se partage pour nous en deux branches. Le monde sensible ou extérieur, le monde intérieur ou intellectuel, sont, pour ainsi dire, les deux points de vue de l'Univers. Tous les phénomènes de la nature se rapportent donc à ceux de *la vie extérieure* ou à ceux de *l'organisme*. Tous dépendent de celles qui régissent le monde visible ou matériel, ou bien de celles que le raisonnement nous fait découvrir dans le monde intellectuel.

Le règne minéral, dans ses nombreux détails, nous offre sans cesse des modifications régulières et frappantes, de l'influence générale et particulière des deux lois primitives de l'Univers. Elles sont, en quelque sorte, exclusivement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les rudimens de la vie élémentaire; tandis que le mode de cristallisation paraît plus spécialement appartenir aux individus du règne minéral. Ce mode les différenciant de tous ceux qui, comme les plantes et les animaux, jouissent d'une vie d'organisation.

La physiologie végétale et animale se trouvent l'une et l'autre rigoureusement soumises à des lois qui leur sont particulières, mais qui dérivent toutes des lois générales de l'attraction et de la répulsion; d'où il suit que, si tout ce qui existe dans l'Univers est nécessairement enchaîné, et dans la dépendance des mêmes lois, on n'a donc pas eu tort de regarder le monde visible comme un symbole de celui qui échappe à nos sens : sans jamais oublier que c'est de la volonté seule du Créateur que tout ce qui est a pu recevoir la vie.

Chaque individu, dans l'Univers, peut être considéré comme ayant en soi un principe de vie *autonomique*, une force vitale que nous ne pouvons pas définir, parce que nous ne connaissons pas et que nous ne connaissons jamais l'essence des choses, mais dont on prouve l'existence par tous les effets qu'elle produit. Cette force vitale est à quelques égards indépendante, quant à la vie propre de l'individu, mais plus ou moins dépendante par rapport à toutes ses relations avec le monde extérieur (1).

D'après des considérations qui se rapportent plus

(1) Ne pouvant me permettre de suivre ici, dans ses détails, les diverses modifications de la vie, je renvoie le lecteur à un mémoire très-intéressant que M. Gasc, professeur des sciences physiques, vient de publier sur cet objet.

spécialement à la première supposition, Stahl a jeté les fondemens de sa superbe théorie. Brown, comme plusieurs des médecins qui l'avaient précédé, ou qui depuis ont écrit dans son sens, s'est permis de jeter du ridicule sur les opinions des animistes et sur celles de Stahl. En suivant en partie les traces des vitalistes, et ne s'attachant exclusivement qu'aux phénomènes de la vie extérieure, il a proposé de nos jours une théorie uniquement fondée sur l'excitabilité, et l'état sthénique ou asthénique du système vital.

Cette théorie, si différente de celle de Stahl, dont il serait néanmoins facile de prouver qu'elle n'est qu'un fragment, ne peut s'appliquer avec quelque avantage qu'aux phénomènes physiques ou matériels de la vie. Brown, ne pouvant expliquer d'une manière satisfaisante les faits qui sont du ressort de l'entendement et de la volonté, trouve souvent plus commode de ridiculiser les conséquences qu'on a tirées de ces faits, n'osant peut-être pas ouvertement en nier la réalité.

---

SECTION SECONDE.

---

THÉORIE DE STAHL.

---

CHAPITRE PREMIER.

---

*Principes fondamentaux.*

---

LA théorie de Stahl me paraissant la seule qui puisse nous donner l'explication d'une foule de faits précieux, mais perdus en quelque sorte pour la science, j'ai cru devoir m'en occuper ici avec quelque étendue. Les jeunes médecins ne sauraient trop méditer les principes d'une doctrine si belle, et qui, malgré la manière dont en ont parlé ceux qui n'en comprenaient peut-être pas le véritable sens, fera toujours époque dans les fastes de la médecine.

La théorie de Stahl est recommandable par un rapprochement heureux d'observations importantes, de faits pratiques d'un grand intérêt, par une ingénieuse combinaison de ces grandes idées morales

qui pouvaient seules donner à la science une sublime direction. Stahl, en cherchant toujours, dans ses écrits, à faire connaître et à démontrer les rapports de convenance et de disconvenance, qui mettent l'homme en relation avec les êtres qui l'entourent, n'a jamais voulu l'isoler des devoirs qu'il est appelé à remplir comme être social ; devoirs qui, pendant toute la durée de notre existence, se composent de sentimens d'une religieuse soumission aux volontés de l'Être suprême, à qui nous devons tout, et de sentimens si délicieux d'amour et de bienveillance envers nos semblables.

Heureuse et louable est cette noble impulsion qui, malgré l'ingratitude et l'injustice des hommes, nous engage à nous montrer sans cesse animés du désir de leur être utiles, toujours jaloux de mériter leur estime, leur considération, par nos vertus, par nos bienfaits, ou de laisser enfin après nous, dans leur mémoire, d'honorables souvenirs.

« Stahl était, nous dit Cabanis, un de ces génies extraordinaires que la nature semble destiner, de tems en tems, au renouvellement des sciences. Elle l'avait doué, tout à la fois, de cette sagacité vive qui pénètre en quelque sorte les objets, et de cette retenue qui s'arrête à chaque pas pour les considérer sous tous les aspects ; de ce coup-d'œil rapide et vaste qui les saisit dans leur ensemble, et de cette observation patiente qui poursuit avec scrupule leurs moindres détails. »

Digne, sous tous les rapports, d'être l'émule du célèbre Hoffmann, Stahl envisagea la science de l'homme sous un tout autre point de vue, et crut pouvoir baser sur ces mêmes principes qu'avait rejetés Hoffmann, une science qui doit nécessairement embrasser tous les faits qui appartiennent à la connaissance de l'homme physique et moral. *Ens mixtum et structum.*

Dans son idée, ce devait être l'unique moyen de démontrer cet ensemble, cette harmonie que la divine sagesse établit elle-même dans toutes les parties et dans toutes les fonctions d'un être, qui ne nous intéresse tant que parce c'est nous : cette méthode, selon Stahl, devait être la seule qui pût nous mettre sur la voie de comprendre ce qui jusqu'alors avait paru inexplicable. Stahl ne faisait, à la vérité, qu'étendre et développer les idées qu'Hippocrate, les médecins pneumatiques, et parmi les modernes Vanhelmont, avaient émises avant lui ; mais il en précisait avec ordre, et d'une manière infiniment plus claire, toutes les heureuses applications, et tous les secours qu'il empruntait d'une logique saine, d'une métaphysique rationnelle et en quelque sorte expérimentale, devaient lui fournir les moyens d'atteindre son but.

En effet, la logique, en nous faisant connaître les règles du raisonnement, ou pour mieux dire la marche que suit dans le développement et dans la liaison des idées, dans nos divers jugemens et les

actes intellectuels qui en dépendent, l'âme ou le principe immatériel qui anime notre corps, devient pour nous un guide indispensable et dont nous avons sans cesse besoin. La métaphysique, considérée comme la science des principes et des connaissances que la raison seule, sans le secours immédiat des sens, nous met à même d'acquérir, nous fait réellement connaître les fondemens de toutes les sciences. Elle nous élève à une série d'idées et de raisonnemens que ne peuvent faire naître et que ne comportent pas essentiellement les phénomènes qui sont du ressort des sciences physiques ou matérielles. C'est en dépouillant le monde sensible ou *phénoménique* de toutes ces apparences, plus ou moins illusoires, que la métaphysique a pu seule nous donner des idées précises sur ce qu'il nous est permis de concevoir par rapport à l'étendue, l'espace, le tems, l'infini, le vide, la matière, etc. Elle seule a pu nous apprendre à distinguer *l'occasion* du phénomène, de sa *cause*.

La métaphysique n'est point, comme se sont plus à le répéter si souvent dans leurs écrits plusieurs philosophes du dix-huitième siècle, une science vaine et mensongère. Elle fut toujours aux yeux des écrivains célèbres, dont les vertus, le génie et les talens ont honoré l'humanité, la science première et la seule dans laquelle l'intelligence humaine ait pu, par le raisonnement, puiser les connaissances positives sur *Dieu, l'âme et la nature*. Elle nous

enseigne à rapporter aux lois de l'entendement les plus nobles attributs de la pensée, et à celles de la volonté et de la liberté toutes nos relations morales.

La pensée, une et indivisible de son essence, ne peut être regardée comme une des propriétés de la matière, dont l'idée pour nous est toujours inséparable de celle de pluralité. Ce raisonnement simple, dont Stahl devait sentir et apprécier toute la valeur, et dont les preuves se trouvent d'ailleurs si bien développées dans les écrits de *Descartes*, *Leibnitz*, *Berkeley*, *Mallebranche*, et autres métaphysiciens célèbres, l'éloignait nécessairement de toute idée de matérialisme. Il se persuadait, d'une autre part, pouvoir mettre fin aux difficultés qu'avaient fait naître depuis long-tems, et que renouvelaient encore les discussions philosophiques sur l'union de l'ame et du corps.

Stahl admet, comme un des principaux documens de sa doctrine, que l'ame préside à la formation du corps; qu'elle le nourrit, le conserve, le meut et peut même le guérir dans les diverses maladies auxquelles le tems et les circonstances le rendent sujet. L'homme ne pouvait être aux yeux de Stahl, une simple machine organisée et n'obéissant qu'aux lois de masse, de grandeur et de vitesse. L'homme était pour lui un être mixte, en relation avec tous les objets extérieurs au milieu desquels il se trouve placé, et doué de la faculté de pouvoir se mettre en communication avec eux, à l'aide des

sens et de tous les organes dont l'ensemble et la réunion forment son corps ; soumis, d'une part, à toute l'influence des causes physiques, aux circonstances rigoureuses de figure et de situation ; de l'autre, rompant en quelque sorte les liens de cette dépendance matérielle, et s'élevant par la pensée et le raisonnement jusqu'à l'idée de l'infini et de l'absolu.

Il ne suffisait pas à Stahl d'avoir considéré le corps comme un instrument dont se sert l'ame pour établir une sorte d'union, de communication entre le monde intellectuel et le monde matériel ; il lui était encore réservé de nous démontrer, d'une manière satisfaisante, que toute sensation devient pour nous une cause de plaisir ou de peine, et que nous sommes, en conséquence, déterminés à produire les mouvemens propres à nous rapprocher de ce qui nous est agréable, et à nous éloigner de ce qui nous déplaît ou peut nous nuire.

De cette manière, nous sommes ramenés sans cesse au dogme si précieux et si salutaire des causes finales ; et nous voyons se placer alors, sans la moindre confusion, sous la dépendance des lois du libre arbitre, tous les actes volontaires qui constituent et caractérisent notre moralité. Nous sommes alors à portée de suivre l'enchaînement admirable de ces lois et de toutes ces convenances qui spécifient, dans l'ordre social, et nos droits et nos devoirs. Sans cesse nous y voyons ce penchant, si na-

turel pour notre bien-être, se rattacher honorablement dans le cœur de l'homme vertueux, à l'amour de la gloire et de la patrie ; nous y voyons cet amour excessif de soi se purifier par les documens de la raison, mieux encore par la pratique des devoirs que la religion elle-même nous a tracés, et lutter avec persévérance et courage contre les poisons du vice, contre les pernicieuses erreurs et les dangereux écarts de l'égoïsme. Le lien puissant qui nous réunit en société, sans jamais nous permettre de nous isoler entièrement, nous ramène sans cesse vers nos parens, nos amis, vers les membres de cette grande famille où tant d'intérêts divers peuvent néanmoins, sans se confondre, concourir au même but. Une compensation naturelle et réciproque, entre nos obligations et nos droits, peut seule maintenir l'équilibre dans l'ordre social ; et chacun de nous, selon les rangs, l'éducation, le caractère, y recevant des modifications variées, s'y trouve dans l'exercice de ces droits ou l'accomplissement de ces devoirs, souvent appelé par une heureuse impulsion, à la pratique des plus sublimes vertus.

Une foule d'objections se sont élevées contre la partie métaphysique de la théorie de Stahl. Comment l'âme, a-t-on dit, peut-elle présider à la formation du corps, le nourrir, le conserver, le guérir même sans que nous ayons conscience, en aucune manière, des actes qui sont relatifs

à toutes ces fonctions? Comment expliquer alors le sommeil, les rêves, le délire dans les fièvres, les aliénations mentales, la perte de la mémoire, dans certaines circonstances, et sur-tout par l'effet d'un grand âge? l'ame peut-elle être la même dans l'enfance, dans l'âge mûr et dans la vieillesse? où réside-t-elle, et par quel moyen peut-elle agir sur le corps?

Stahl ne s'est certainement point dissimulé qu'il lui était impossible de connaître l'essence de l'ame, mais il lui suffisait de s'arrêter aux principes sur lesquels tous les philosophes sont à peu près d'accord; c'est que tous les phénomènes de notre existence se rapportent à la faculté de sentir et de vouloir. Ces deux facultés sont les attributs essentiels de l'ame, et développent successivement, dans toutes leurs variétés, les phénomènes secondaires de notre organisation. Les objets extérieurs ne sont que les causes occasionnelles de ce développement, dont l'acte suppose nécessairement un pouvoir antérieur. Sans cette condition, toutes nos idées de liberté s'évanouiraient comme d'elles-mêmes, et n'auraient plus qu'une existence nominale. Ce caractère de moralité sur lequel se fondent nos devoirs envers Dieu, nos semblables et nous-mêmes, ce caractère qui nous distingue de la brute, ne serait plus qu'illusoire, et le domaine de la raison cesserait d'être le partage de l'homme.

La perfection dont chaque être est susceptible,

est un degré auquel, d'après la volonté du Créateur, il ne lui est permis d'arriver que successivement et à une époque déterminée. Nos doutes philosophiques viennent pour ainsi dire se briser contre cette importante vérité : les choses sont ce qu'elles sont et se présentent à nous dans l'ordre où nous les voyons, parce que l'Éternel l'a voulu ainsi ; mais un enchaînement des plus respectables et des plus honorables devoirs s'en trouve être une admirable conséquence.

C'est sur le sein d'une mère tendre et pleine de sollicitudes que l'être auquel elle vient de donner le jour, que l'enfant faible et sans défense trouve, avec la nourriture qui lui convient, la protection qui lui est nécessaire. Plus âgé, sous la surveillance d'un père qui le chérit, se fortifieront, par les leçons de maîtres habiles, toutes ses heureuses dispositions, et se développeront les germes des connaissances que nécessitent les fonctions auxquelles il sera destiné dans la suite. La pieuse reconnaissance des enfans ne devient-elle pas, pour ceux qui leur ont donné le jour et qui les ont élevés, une douce et ineffable consolation dans les maux et les chagrins qui accompagnent la vieillesse. Tel a été le plan de la divine sagesse ; tout s'enchaîne dans la nature ; tout est harmonie et contraste. Le mal se trouve à côté du bien ; la peine succède au plaisir ; les graces de la beauté s'effacent, et sont remplacées par les rides de la

vieillesse; tout change, tout doit passer; et pour augmenter à nos yeux le prix de la gloire et de la vertu, les chemins qui nous y conduisent devaient être hérissés d'épines. Ce n'est donc que d'après les folles conceptions d'une perfectibilité idéale, que l'audacieuse impiété de l'homme a pu se permettre de blâmer le plan de l'Univers.

La raison semble se refuser à croire, ont souvent répété les matérialistes, que l'ame, dans l'enfance, dans l'âge mûr et dans la vieillesse, puisse être réellement la même. Cette objection, d'un si grand poids dans tous les écrits de cette école, ne pouvait avoir, aux yeux de Stahl, que très-peu de valeur. D'abord, c'est que la conscience du moi est la même pendant toute la durée de notre existence, et, en second lieu, le développement successif des divers phénomènes qui caractérisent les différens âges ne prouve, en aucune façon, une altération dans les facultés de notre ame. Nous ne pouvons concevoir cette altération comme réelle; elle n'est et ne peut donc être qu'apparente. Elle dépend des lois d'après lesquelles l'ame agit sur le corps, et du degré de perfection de nos organes.

Il en est de ces lois comme de toutes celles de la nature. Elles nous sont inconnues dans leur essence, et ne se manifestent à nous que par tous les phénomènes qui en dépendent. La puissance et l'indépendance absolues ne pouvaient être

les attributs d'un être fini. Aussi sentons-nous que, dans mille circonstances, malgré toute l'énergie de notre volonté, les actes physiques qu'elle peut produire éprouvent plus ou moins d'obstacles de la part du corps, et que même il s'y refuse quelquefois entièrement. C'est sûrement un fait que personne ne saurait révoquer en doute; mais pour éclaircir cette difficulté, et en apprécier facilement la cause, on pourrait peut-être avec raison comparer le corps à un instrument de musique. Quelle que soit, dans cette supposition, l'habileté du musicien; quelque nombreuses que soient les preuves qu'il ait pu nous donner antérieurement de ses talens, si vous placez entre ses mains un mauvais instrument, au lieu de ces sons mélodieux, au lieu de ces accords harmonieux qui nous ravissaient de plaisir et d'admiration, vous n'entendrez plus que des tons faux et désagréables. Rendez-vous alors l'artiste responsable de cette différence? N'est-il pas toujours le même, indépendamment de la qualité de l'instrument, par rapport à cette puissance d'exécution qui caractérise son talent et sa supériorité?

La manière dont l'ame agit sur le corps est certainement pour nous, comme nous le disions tout-à-l'heure, incompréhensible; mais concevons-nous le mouvement? Et si nous pouvons cependant démontrer avec une certaine exactitude les lois d'après lesquelles le mouvement se communique, le

phénomène en lui-même ne demeure-t-il pas toujours inexplicable ? L'action de l'âme sur le corps est pour nous un fait évident, et du même ordre que cette influence toute-puissante par laquelle le Créateur anime et vivifie sans cesse toutes les parties de l'Univers. « La connaissance de l'homme » a ses mystères et sa foi, comme la science de » Dieu ; et, en bonne philosophie, on n'a pas le » droit de nier tout ce qu'on n'a pas le pouvoir » de comprendre. » Comment expliquer, à l'aide des seules théories mécaniques, ces phénomènes si extraordinaires de présience, ces pressentimens d'événemens futurs qui se manifestent dans certaines affections nerveuses, et quelquefois aux approches de la mort ? Comment en concevoir même alors la possibilité ?

« Il y a une infinité de circonstances où l'âme » a la prévision du moment de la mort. Le savant » Bordeu dit, à cet égard, que l'on ne peut sans » étonnement apprendre ce que disent ou méditent » quelquefois les malades aux approches d'une at- » taque d'apoplexie. J'en ai vu un, ajoute-t-il, » qui prédit sa mort pendant six jours. Sauvages » rapporte aussi des faits semblables, et il cite » quatre hydrophobes et un sexagénaire qui pré- » dirent, long-tems avant leur mort, le jour et » l'heure à laquelle ils expireraient. » On a rapporté des faits également curieux et du même genre, dans un précis de la vie de Swedenborg.

On ne pouvait certainement pas contester à Stahl, sans tomber dans toutes les absurdités du Pyrrhonisme, que les fonctions qui dépendent de l'usage de nos sens et de l'exercice des forces loco-motrices ne soient sous l'influence immédiate de l'ame, et que nous avons conscience des mouvemens qui nous en manifestent la puissance. Cependant l'habitude nous en rend, dans beaucoup de circonstances, l'exécution tellement prompte et facile, que nous cessons d'appercevoir les rapports qui subsistent toujours entre la cause et l'effet, et le peu d'attention que nous y donnons alors peut seul nous induire en erreur, et nous faire oublier que ces rapports se sont établis lentement et avec plus ou moins de peine.

Je pourrais citer, à l'appui de ce raisonnement, une foule de faits curieux et intéressans, empruntés sur-tout des arts qui exigent plus particulièrement dans leur pratique le concours de nos organes physiques. Ce n'est point ici, comme s'exprimerait le vulgaire, un mouvement d'instinct, un mouvement machinal; c'est la récompense du travail, c'est le produit de la raison, c'est un résultat des ingénieuses combinaisons dont notre intelligence est susceptible.

---

## CHAPITRE II.

*Physiologie.*

LONG-TEMPS les sciences médicales auront encore à regretter la mort prématurée du professeur Grimaud ; et le souvenir des bontés dont il m'honora pendant mon séjour à Montpellier, ne me permet de citer ici son nom qu'avec respect et reconnaissance. Dans ses excellentes leçons de physiologie il se plaisait à revenir souvent sur les points les plus importants de la doctrine de Stahl. Toutes les fonctions de la vie, nous disait-il, peuvent se diviser en fonctions *extérieures* et *intérieures*. La vue, l'ouïe, le tact et l'appareil locomoteur, semblent appartenir plus particulièrement aux premières, tandis que l'odorat, le goût et tous les phénomènes qui sont sous la dépendance des forces digestives, se rapportent plus essentiellement aux secondes.

Toutes les idées que nous fournissent les sens, et qui sont du domaine des fonctions extérieures, sont ou peuvent devenir le sujet de la réflexion et de la mémoire. Elles sont, en quelque sorte, le type de tous nos arts d'imitation ; en un mot, elles sont

des *idées réfléchies*. Quant à celles qui se rapportent aux sensations qui dépendent du goût et de l'odorat, et qui tiennent aux propriétés intérieures des corps, elles sont *intuitives*. Elles existent dans notre ame, sans que nous possédions aucun moyen de nous les représenter, et elles ne se manifestent à nous que par leurs effets. Le souvenir des sensations qu'elles nous ont fait antérieurement éprouver, n'est alors pour nous qu'une véritable réminiscence.

Si l'on saisit bien toute la solidité de ce raisonnement, on doit conclure que nos idées, de quel ordre qu'elles puissent être, ne nous viennent pas exclusivement des sens, comme l'enseigne la philosophe d'Aristote, puisque la faculté de les percevoir doit être nécessairement conçue comme antérieure à l'acte physique, qui n'est que la cause occasionnelle de nos idées. Nos sens, dans l'ordre naturel, limitent et circonscrivent l'étendue de nos idées, et les renferment, pour ainsi dire, dans une sphère déterminée de sensations et de sentimens appropriés aux fonctions que nous sommes appelés à remplir dans ce monde sublunaire.

Le télescope rapproche les objets, le microscope les grossit. Tout rapport de figure et de situation change pour notre œil armé de ces instrumens : où se trouve alors la certitude et la réalité de nos sensations ? Dans ce nouvel ordre de choses, les facultés, qui sont les attributs essentiels de notre

ame, ne seraient-elles donc plus les mêmes ? La raison ne nous permet pas d'admettre une supposition aussi absurde, puisque tous ces nouveaux rapports ne peuvent absolument rien changer à la nature de notre ame, et qu'ils ne peuvent rien changer non plus aux lois, d'après lesquelles l'exercice de nos facultés intellectuelles a été réglé.

La conscience du *moi* reste toujours ici, comme dans toute autre circonstance, inaltérable ; et quels que puissent être les changemens ou les modifications dans les rapports du monde phénoménique, elle demeure toujours pour nous *comme le point de départ d'une philosophie vraie et modeste, dont l'absolu et l'infini sont les points d'arrêt et les derniers termes.*

Les phénomènes physiologiques, que nous présentent le sommeil, les rêves, le délire et les différentes espèces d'aliénations mentales, semblaient devoir fournir de nouvelles armes pour combattre les principes de la théorie de Stahl. C'est un point de discussion sur lequel les matérialistes se regardent comme inexpugnables et forts de tous leurs nombreux et spécieux argumens. Mais si vous vous retracez dans votre pensée tous les merveilleux effets de l'imagination ; si vous réfléchissez profondément, soit sur l'ensemble, soit sur les détails que nous présente à chaque pas la science de l'homme ; si dans l'examen le plus scrupuleux des phénomènes de la vie, vous y reconnaissez sans cesse que les

effets ne sont jamais réellement dans un rapport physique et proportionnel à leurs causes, vous ne vous obstinerez plus à n'y voir que les mouvemens d'une matière organisée, plus ou moins parfaite.

Se persuaderait-on que la physiologie a réellement fait de grands progrès entre les mains de ceux qui ont admis une matière organisée? C'est encore, comme plusieurs de nos expressions fondamentales dans quelques sciences, un mot tout-à-fait vide de sens, un être de raison et dont on n'admet hypothétiquement l'existence que pour s'épargner des raisonnemens d'un autre ordre. L'idée d'une matière organisée n'est à la rigueur d'aucun secours, d'aucune utilité, pour expliquer les phénomènes du sentiment et de la pensée, et de tous les actes volontaires qui en dépendent.

D'après ce que je viens de dire, on n'attachera pas non plus une très-grande importance aux conceptions de quelques physiologistes sur les mouvemens fibrillaires du cerveau, et sur l'action du fluide moteur qu'on a désigné sous le nom arbitraire de fluide nerveux. Ces mouvemens fibrillaires du cerveau, dont se sont servis Bonnet, Robinet, et après eux d'autres physiologistes, peuvent être utiles pour expliquer mécaniquement, et rendre plus faciles à concevoir, les circonstances physiques de la pensée, du raisonnement, de l'imagination et de la mémoire; mais ils ne doivent et ne peuvent être considérés que comme une in-

généreuse hypothèse. Il faut porter le même jugement sur tout ce qu'avaient dit les Anciens des *esprits animaux*, et tout ce qu'on a écrit depuis sur la nature et le mode d'action du fluide nerveux.

Le point essentiel de la doctrine de Stahl, à cet égard, se rapporte plutôt à l'unité du principe qui met en jeu tous ces ressorts, qu'à la nature même de tous ces moyens, qu'il n'est jamais rigoureusement permis de regarder que comme des moyens auxiliaires. Peu importe, sans doute, les noms, pourvu qu'on s'entende sur les choses. Car dans l'étude des phénomènes de la vie, on doit faire peu de cas des systèmes qui ne sont fondés que sur des distinctions nominales; l'on doit moins s'arrêter aux hypothèses, qui donnent de ces phénomènes une explication plus ou moins ingénieuse, une explication en apparence suffisante, qu'à l'enchaînement des preuves rationnelles qui nous font espérer de pouvoir remonter jusqu'à la véritable cause dont ils dépendent.

Quelques-unes des fonctions de l'économie animale commencent avec la vie, et ne finissent qu'avec elle. D'autres sont nécessairement assujéties à des alternatives de repos et d'activité. Pendant le sommeil, l'action des organes, des sens externes et de tous les mouvemens volontaires, se trouve réellement suspendue. Notre existence est le plus souvent alors tout-à-fait concentrée à l'intérieur, et bornée

à des mouvemens organiques dont nous n'avons pas conscience dans l'état ordinaire. C'est là le caractère essentiel d'un sommeil profond.

Dans certaines circonstances où les rapports qui existent entre nos sens et les objets extérieurs n'ont pas entièrement cessé pendant le sommeil, nous avons alors des rêves, et si, dans ces rêves, le mouvement volontaire se rétablit, c'est un état qu'on nomme alors, mais peut-être improprement, *somnambulisme*. Cet état est caractérisé par une excitation forte de l'imagination, par la locomotion, et l'exercice plus ou moins combiné de nos facultés intellectuelles; mais au réveil, nul souvenir de ce qui s'est passé. Des phénomènes du même ordre, à quelques modifications près, ont lieu dans plusieurs accès hystériques et cataleptiques.

Une différence essentielle entre les rêves et le somnambulisme, différence qu'il ne faut pas négliger d'observer, c'est que, dans les rêves, les idées présentent quelquefois, dans leur liaison, une incohérence plus ou moins frappante; cette incohérence, au contraire, n'a point lieu dans le somnambulisme. Si l'âme, dira-t-on, pense pendant le sommeil, d'où vient donc l'incohérence de nos idées dans les rêves?

Dans l'état ordinaire, répondrai-je, lorsque nous nous occupons d'un sujet quelconque avec toute l'attention dont nous pouvons être susceptibles, lorsque, par la réflexion, par la liaison

que nous mettons dans nos idées, nous tâchons de leur donner cette suite qui caractérise le raisonnement, ne sommes-nous pas cependant en même-tems assaillis par une foule d'idées étrangères, mais que nous négligeons, que nous cherchons même à éloigner, pour ne nous arrêter exclusivement qu'à celles dont nous avons alors besoin. Dans les rêves, notre ame, plus essentiellement occupée des fonctions intérieures, laisse, pour ainsi dire, couler en désordre et dans la confusion, ces idées auxquelles elle n'attache alors aucune importance, et qu'elle ne veut point soumettre à la réflexion.

Les facultés intellectuelles sont indubitablement les mêmes dans l'état naturel que dans le somnambulisme, mais la manière dont elles s'y manifestent et dont elles agissent, n'est plus rigoureusement astreinte au même mode d'action, ni soumise aux voies ordinaires d'excitation. Ce n'est plus réellement à l'aide des organes de la vue et de l'ouïe que le somnambule peut alors voir et entendre. Chaque portion du système nerveux paraîtrait, dans cette circonstance, en état de transmettre à l'ame du somnambule des sensations pour lesquelles, dans l'état ordinaire ou de veille, le concours des organes des sens, spécialement destinés à cet usage, devient toujours indispensable. Dans ce sens, les idées de Platner, qui rapportait toutes nos sensations à celles du goût et du tact,

se trouveraient parfaitement d'accord avec les phénomènes du somnambulisme.

La théorie des fonctions intellectuelles, celle du délire et des différentes aliénations mentales, dans tout ce qu'elle peut avoir de physique, paraîtrait devoir s'accommoder assez des découvertes intéressantes qu'a faites de nos jours M. le docteur Gall, sur la structure particulière du cerveau, sur la perfection de telle ou telle partie de l'encéphale, leur absence même, et les différentes altérations pathologiques auxquelles elles sont exposées. Mais d'après les détails dans lesquels je suis entré, et sur-tout en se pénétrant de l'importance des principes de la doctrine de Stahl, et de leur vérité, on verra facilement sous quel point de vue le médecin philosophe peut et doit envisager les découvertes de ce genre, et apprécier les conséquences qu'on en déduit généralement.

Le concours des différentes parties du cerveau est sans doute nécessaire pour l'exercice des fonctions intellectuelles ; mais il ne me paraît pas toujours indispensable, puisque plusieurs faits d'anatomie pathologique, et qui sont avérés de manière à ne pouvoir être raisonnablement révoqués en doute, ont prouvé que, malgré des lésions profondes mais lentes d'une portion considérable de la masse encéphalique, les fonctions intellectuelles s'étaient néanmoins conservées dans leur intégrité pendant toute la vie de l'individu. Dans

l'exercice des différentes fonctions de nos divers organes, comme dans celles même du cerveau, le concours physique n'est qu'une circonstance vraiment secondaire.

Rien de matériel, il me semble, dans la mémoire et le raisonnement. C'est par le développement de ces facultés intellectuelles et par tous les actes qui dépendent de leur libre exercice, que nous arrivons aux vérités premières et fondamentales de la science de l'homme. Il y a sans doute plusieurs vérités auxquelles nous ne pouvons nous élever que successivement et par de profondes méditations; mais il y en a quelques-unes qu'on peut appeler, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, *vérités d'instinct*. Elles sont toujours les mêmes pour les hommes de tous les rangs, de tous les tems et de tous les lieux; elles portent toujours avec elles le caractère de l'évidence.

Ce sont ces vérités premières qui, naissant avec nous, sont comme le fondement de nos raisonnemens, même les plus abstraits; elles sont le terme moyen, le terme de comparaison de tous nos rapports de convenance et de disconvenance. Elles sont, pour ainsi dire, les élémens de ces propositions évidentes auxquelles nous donnons le nom *d'axiomes*. La nature de l'homme comporte une série de modifications dont les unes sont nécessaires, et les autres contingentes, dont

les unes peuvent devenir utiles et les autres nuisibles. Le germe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand et sublime, bon et utile, existe toujours dans notre ame ; mais des circonstances plus ou moins heureuses en favorisent le développement ou s'y opposent. L'énergie seule de la volonté peut vaincre mille obstacles, en maîtrisant avec courage et persévérance les événemens et les choses.

Dans toutes les considérations physiologiques qui devaient nécessairement dépendre des principes métaphysiques dont nous nous sommes occupés, et que Stahl avait adoptés comme les fondemens essentiels de sa théorie, il insiste souvent sur la différence que l'on doit établir entre la structure des diverses parties de notre corps, en un mot leur *mécanisme*, et ce qu'il désigne, dans un sens bien différent sous le nom d'*organisme* ; différence qu'il regardait, sous le rapport physiologique, comme devant servir à distinguer la théorie d'Hoffmann de celle qu'il avait lui-même adoptée.

Toutes les parties d'une machine, empruntées à volonté des diverses productions des trois règnes, peuvent, dans l'idée de Stahl, être supposées n'avoir entre elles, isolément, aucun rapport direct, pouvant séparément obéir à des lois tout-à-fait différentes. Elles n'agissent alors que médiatement les unes sur les autres, et par de simples convenances de localité ou de situation. Dans l'organisme,

au contraire, tous les organes et toutes les fonctions nous fournissent sans cesse des preuves évidentes de cet accord unanime qui les fait concourir au même but, c'est-à-dire, au maintien et à la conservation de la vie. Chacune des parties d'un organe se trouve animée des mêmes forces que le tout, et placée sous des influences du même ordre. Chacune est animée de cette force *tonique vitale* qui lui est propre, et dont l'intensité ne peut, en aucune façon, se prêter aux lois rigoureuses du calcul; et c'est ce qui distingue suffisamment les forces vitales de toutes les forces mécaniques.

En donnant à ces idées toute l'extension dont elles sont susceptibles, on voit que, dans la théorie de Stahl, les diverses fonctions se placent, par rapport aux phénomènes qu'elles nous présentent, sous la dépendance des forces toniques, sensibles et locomotrices; et toutes les nuances que nous offrent l'âge, le sexe et les tempéramens, n'en sont réellement que des modifications. Mais relativement à l'époque où plusieurs de ces phénomènes se manifestent à nous, relativement à l'ordre dans lequel ils se succèdent et se remplacent, nous observons une disposition toujours admirable, et dont il est intéressant de présenter ici succinctement le tableau.

Nous remarquons généralement que chez l'un et l'autre sexe, il y a certaines affections qui ne sont en quelque sorte propres qu'à tel âge ou à tel tempérament, même sous l'influence des divers climats,

et que des organes particuliers deviennent alors spécialement le siège de ces mêmes affections. Dans l'enfance, les humeurs se dirigent vers la tête ; dans la jeunesse, le poumon est le plus souvent affecté ; chez l'adulte, ce sont les viscères du bas ventre ; chez le vieillard, ce sont les voies urinaires. A l'époque de la puberté, les organes générateurs deviennent en quelque sorte le centre des mouvemens vitaux, qui donnent essentiellement à chaque individu les caractères de son espèce.

Les affections muqueuses sont fréquentes chez les enfans ; les jeunes gens sont plus sujets aux hémorrhagies nasales et pulmonaires, aux fièvres inflammatoires ou angio-téniques. L'adulte doit redouter les ravages de la bile et les fièvres gastriques ; il est souvent tourmenté par un flux hémorroïdal. Le vieillard languit quelquefois de longues années, et succombe à la fin sous le poids des infirmités qu'entraîne après elle une disposition très-prononcée aux affections cachectiques, et à des lésions graves dans le système des voies urinaires.

Une autre observation, non moins importante, c'est que tous les phénomènes de la vie paraissent assujétis à la période septénaire ou aux subdivisions de cette même période. Le fœtus est complètement formé et viable à sept mois ; les premières dents paraissent sept mois après la naissance. A sept ans, elles sont remplacées par d'autres. C'est à quatorze ans qu'est le plus généralement fixée l'époque de

la puberté ; et les années climatériques se font quelquefois remarquer par des révolutions plus ou moins prononcées , particulièrement par rapport aux maladies chroniques. Les fièvres continues suivent également dans leur marche , sur-tout relativement aux jours critiques , les subdivisions de la période septénaire. Beaucoup de fièvres se terminent le 4.<sup>e</sup> ou le 7.<sup>e</sup> jour , d'autres vont jusqu'au 14.<sup>e</sup> ou au 21.<sup>e</sup> Les véritables fièvres intermittentes sont le plus ordinairement ou tierces ou quartes.

On a remarqué , en outre , un rapport assez constant entre les divisions naturelles du jour et l'invasion des fièvres , dont les paroxysmes , lorsqu'ils sont doubles , ont ordinairement lieu , un le matin , l'autre le soir. L'invasion des fièvres muqueuses et catharrales s'observe assez généralement vers le soir ou dans la nuit ; dans les fièvres inflammatoires , c'est le matin , et pour les fièvres bilieuses , vers midi.

Quant aux climats et aux saisons , dans les pays qui ont une très-haute latitude , de même que pendant les hivers froids et secs , on voit assez régulièrement régner alors épidémiquement les fièvres inflammatoires. Au printems et dans les régions brumeuses , ce sont les affections catharrales. En été , ainsi que dans les climats chauds , les fièvres bilieuses et gastriques , le plus souvent compliquées de symptômes adynamiques ou ataxiques , et qui suivent le type tierce , exercent quelquefois de

terribles ravages. En automne sur-tout, si les froids humides succèdent promptement aux chaleurs, les fièvres de cette saison s'accompagnent d'engorgemens des viscères du bas ventre, prennent alors un caractère chronique, et suivent de préférence le type quarte.

Toutes ces observations importantes se trouvent énoncées, en grande partie, dans les ouvrages d'Hippocrate, et développées avec sagacité dans ceux des médecins éclairés qui lui ont succédé, et qui l'ont pris pour modèle. Stahl, en appréciant tout le mérite de ces intéressantes observations, et le rapport qu'elles ont avec ses principes, les a sagement incorporées dans sa théorie. Mais il paraît toujours n'attacher qu'une importance très-secondaire aux dogmes de la pathologie humorale, aux raisonnemens de Boerhaave, sur les acrimonies, les obstructions, les engorgemens et toutes les affections qui en dépendent ou peuvent en résulter.

---

## CHAPITRE III.

*Pathologie et thérapeutique.*

IL est facile de voir dans les écrits de Stahl, qu'il regarde la surabondance du sang ou la pléthore comme la cause principale et la plus fréquente des maladies; aussi, tous les mouvemens vitaux lui paraissent-ils sans cesse dirigés pour en prévenir, pour en corriger les effets, et même les détruire. Les mêmes dispositions ont également lieu dans tous les cas qui peuvent faire supposer la présence de miasmes contagieux ou de poisons. Des mouvemens nerveux ou spasmodiques sont alors produits dans les organes à raison même de la sensibilité dont ils sont pourvus, et ces mouvemens peuvent, dans certaines circonstances, devenir salutaires, pourvu que, par leurs qualités délétères, ces miasmes et ces poisons n'aient point altéré trop profondément l'organisation.

La pléthore, d'après les idées de Stahl, produit réellement les fièvres qui le plus souvent s'accompagnent d'évacuations salutaires, ou d'une abondante transpiration, qui en est effectivement la crise et qui les guérit. Dans d'autres circonstances

surviendront des hémorragies qui pourront atteindre le même but. Le flux menstruel chez les femmes, et chez les hommes le flux hémorroïdal, peuvent souvent prévenir bien des accidens qui seraient occasionnés par la surabondance du sang. Les hémorragies nasales si fréquentes chez les jeunes gens, font, par la suite, place aux hémoptysies, et plus tard au flux hémorroïdal.

En rapportant plus particulièrement les phénomènes de la vie à l'action des forces toniques, Stahl paraît avoir oublié, ou du moins négligé les considérations importantes et fondamentales qui se lient à tous les effets qui dépendent de la nutrition. C'est très-certainement une omission grave, et que le professeur Grimaud avait cherché à réparer et à faire disparaître en quelque sorte de la théorie de Stahl, en nous développant d'une manière très-lumineuse, dans ses leçons de physiologie, les idées de Galien sur les forces digestives.

Ce rapprochement heureux conciliait tout, et il en résultait que tous les phénomènes moraux, physiques et chimiques qui forment les élémens de la science de l'homme, doivent nécessairement se classer avec ordre et facilité, et qu'on pouvait les rapporter tous, sans confusion, aux forces sensitives, digestives, toniques et loco-motrices. La pathologie, dès-lors fondée sur les mêmes principes, dont elle nous permettait de mieux saisir

toutes les applications importantes, nous faisait reconnaître avec clarté les altérations qui ont lieu dans l'exercice et les résultats de ces mêmes forces.

La pléthore étant, comme nous le disions il n'y a qu'un instant, considérée par Stahl comme un des effets dont les conséquences pouvaient être le plus nuisibles dans l'économie animale, tous les mouvemens de l'organisme se trouvaient, d'après son opinion, dirigés vers ce but d'une manière utile, et le plus souvent salutaire; aussi, les adversaires de ce grand homme, en lui contestant, sans doute avec trop de partialité, les principes d'après lesquels il admettait l'autocratie de la nature, laissaient-ils soupçonner qu'ils ne l'avaient pas compris.

L'autocratie de la nature, ou selon d'autres les forces médicatrices, ce qui revient absolument au même, doit être certainement, aux yeux des praticiens, une vérité de fait, et qu'il est impossible de révoquer en doute. Telles sont, à cet égard, les expressions de Stahl : « *Autocratia naturæ est le-*  
 » *sionum corporis humani, tam quoad causas quam*  
 » *ipsum effectum, liberatio et restitutio median-*  
 » *tibus actibus s. n. usitatis, secretoriis, excreto-*  
 » *riis et nutritoriis sine concursu medicationis ex-*  
 » *trinsecæ, artificialis perpetrata. »*

Stahl, comme on le voit, ne rend nullement, dans la guérison des maladies, l'autocratie de la nature indépendante des mouvemens salutaires de

l'organisme. Jamais, dans le traitement des maladies, il n'a rejeté tous les secours de l'art comme inutiles ; il s'est seulement opposé de tout son pouvoir à l'abus qu'il est si facile et si fréquent d'en faire.

On doit absolument supposer avec Stahl, et même comme une des conséquences nécessaires de sa théorie, que l'action des médicamens est réellement sous l'influence de l'ame. Toutes les vues thérapeutiques du médecin ne doivent jamais, selon lui, s'éloigner de cette idée. Dans quelques circonstances, il est vrai, l'influence des causes externes met l'ame dans l'impossibilité d'agir comme elle le veut. Le but du médecin doit être alors de remédier, 1.° à l'activité trop grande des mouvemens vitaux ; 2.° d'augmenter leur énergie, s'ils languissent ou s'ils sont épuisés ; 3.° d'en régulariser les effets et même de les diriger d'une manière plus convenable, si tout s'exécute avec désordre et confusion. Pour remplir la première et la troisième indication, la saignée paraissait à Stahl un des principaux moyens qu'on dût mettre en usage, et le plus propre pour prévenir les congestions sanguines et tous les accidens graves qui en sont ordinairement la suite.

Malgré que la saignée parût à Stahl un moyen si précieux, on lui reproche néanmoins généralement de la négliger trop dans les maladies inflammatoires ou sthéniques. Mais il faut croire qu'il craignait alors de contrarier les mouvemens salutaires de la nature. Relativement à l'usage de la saignée, je me

permettrai ici quelques réflexions. Il y a des cas où la saignée est réellement indispensable, dans d'autres elle peut être indifférente, plus souvent elle est au moins inutile, et quelquefois elle peut être mortelle.

Il est difficile de croire qu'il puisse s'élever parmi des praticiens quelques contestations relativement au premier et au dernier cas. Mais dans la supposition où l'on serait tenté de la regarder comme indifférente ou même comme inutile, ne faudrait-il pas de préférence en faire usage, si d'après l'idiosyncrasie du malade, et quelques circonstances particulières, on a tout lieu de craindre une congestion sanguine vers l'un des organes les plus essentiels à la vie, tels que le poumon, le cerveau ou le foie.

Si quelques médecins se croient réellement fondés à blâmer, dans la thérapeutique de Stahl, l'abus qu'il faisait, selon eux, de la saignée, comme moyen de précaution, et son emploi dans plusieurs maladies chroniques, il sera facile, je crois, de leur répondre. Qui n'a pas été en effet à même de se convaincre que chez les personnes naturellement disposées à l'apoplexie, ou menacées d'inflammations chroniques, soit du poumon, soit des viscères du bas ventre, chez les femmes sur-tout, vers l'époque de la cessation du flux menstruel, la saignée ne devienne souvent indispensable. Il faut même alors la répéter quelquefois à des épo-

ques peu éloignées, pour prévenir les accidens les plus fâcheux ou les plus graves.

Toujours pénétré de cette idée, que la nature peut seule faire, dans une infinité de circonstances, tous les frais de la guérison, Stahl devait être nécessairement très-circonspect dans l'emploi des moyens qui lui paraissaient devoir s'opposer à ce but. C'est dans cette intention qu'il craignait aussi l'abus de l'opium, dont il appréhendait les effets stupéfiants et narcotiques, sur-tout quand on le donne à haute dose.

On lui a également reproché de s'être opposé à l'emploi du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes : mais Stahl craignait qu'en interrompant trop promptement le cours des efforts salutaires de la nature, on ne fit souvent alors un mal irréparable; ce que lui prouvaient les engorgemens, les obstructions et les hydropisies, si fréquentes à la suite des fièvres intermittentes indiscretement supprimées par le quinquina. La cascarille, comme tonique, lui paraissait, sous le rapport fébrifuge, infiniment préférable à l'écorce du Pérou.

Dans toutes les maladies qui se trouvaient suffisamment caractérisées par l'atonie du solide vivant, à laquelle nos passions et nos habitudes sociales donnent si souvent lieu, Stahl employait alors une méthode très-stimulante, et peut-être dans l'intention d'exciter le flux hémorroïdal, dont on lui reproche encore de nos jours d'avoir exagéré l'im-

portance et l'utilité. Il nous reste de lui plusieurs préparations pharmaceutiques, telles que son essence balsamique, la mixture tonique, et autres formules de ce genre qui portent son nom.

Faute d'avoir peut-être saisi dans leur vrai sens les idées pathologiques et thérapeutiques de Stahl, il en est résulté indubitablement beaucoup d'abus. On s'est souvent mépris ; on a souvent interprété, dans un sens tout-à-fait opposé, des considérations pathologiques d'une grande importance, regardant comme causes les phénomènes qui dépendent des diverses altérations de l'organisme, et qui n'en sont que l'effet. On a aussi quelquefois supposé à Stahl des intentions qu'il n'avait probablement jamais eues ; et en perdant le fil de sa doctrine, on s'est de plus en plus éloigné des idées lumineuses et philosophiques qui en font le mérite essentiel.

---

## SECTION TROISIÈME.

---

Résumé historique des progrès de  
la Médecine depuis Hippocrate  
jusqu'à nos jours.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Hippocrate. Galien.*

---

L'HISTOIRE de la médecine nous présente l'art de guérir, dans les premiers siècles du monde, réduit, pour ainsi dire, au plus grossier empirisme. Elle ne nous offre qu'incertitude et confusion, jusqu'à l'époque où la Grèce devint comme le centre des beaux arts et de la philosophie. La médecine fut alors perfectionnée par les travaux des Asclépiades, et sur-tout par ceux d'Hippocrate, dont les écrits immortels sont parvenus jusqu'à nous. Cet excellent recueil d'observations-pratiques, d'a-

phorismes et de sentences sur la nature, les causes et le traitement des maladies, est encore admiré de nos jours comme un des chefs-d'œuvre de l'art.

Dès-lors fut posé, sur une base inébranlable, cet édifice médical que vingt siècles de révolutions, d'erreurs et de systèmes, ont vainement tenté de renverser; majestueux édifice, auquel les découvertes les plus brillantes en anatomie, dans les sciences physiques et chimiques, n'ont pu réellement ajouter que des ornemens accessoires.

Si nous nous arrêtons quelques instans pour jeter un coup-d'œil sur les révolutions de l'art, depuis Hippocrate, nous verrons les médecins, tantôt se partager entre les principes abstraits, et si souvent exclusifs des dogmatiques, tantôt se livrer au plus dangereux scepticisme; quelquefois redevenir tour-à-tour empiriques et méthodiques, jusqu'à l'époque où parut Galien, qu'il est permis de regarder, après Hippocrate, comme le plus illustre et le plus savant médecin de l'antiquité.

Sans avoir créé aucun système qui soit, à proprement parler, le sien, Galien réunit les idées des médecins qui l'avaient précédé, dans un nouveau corps de doctrine. Il reconnut bientôt qu'un esprit vivifiant anime toutes les parties du corps, et produit tous les différens changemens qui peuvent avoir lieu, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

Les élémens de la philosophie corpusculaire ne

pouvant et ne devant avoir, dans son idée, qu'une influence secondaire, par rapport à l'organisation, il sentit la nécessité d'admettre des forces vitales, animales et naturelles. Les premières résident dans le cœur, les secondes dans le cerveau, les troisièmes dans le foie.

La pathologie humorale qu'Hippocrate avait enseignée, fut aussi presque entièrement adoptée par Galien ; mais il établit une distinction qu'on a peut-être eu raison de lui reprocher comme nominale, je veux dire celle des maladies des parties simples et des parties composées. Il en fait dépendre les subdivisions, de la disproportion relative qui pouvait exister entre tel ou tel des élémens qui déterminent par leur figure, leur quantité, leur situation, etc., l'organisation spécifique, sans compter ni les genres, ni les espèces produites par des altérations dans le mélange, par les modifications dépendantes du froid, du chaud, du sec et de l'humide.

Nous sommes redevables à Galien d'excellentes idées sur la pléthore, la putridité, les fièvres, l'inflammation, les différentes espèces de pouls, etc. ; et ces idées, à quelques modifications près, se présentent encore souvent dans les écrits d'une date assez moderne.

La doctrine de Galien, telle que nous venons de l'exposer succinctement, et qui se retrouve, sans altérations bien sensibles, dans les écrits des

médecins qui lui ont succédé, dans ceux des Arabes et des Arabistes, dans ceux des médecins du bas empire, devint, comme la philosophie d'Aristote, dominante, et jouit dans toutes les écoles, jusqu'au tems de Paracelse, de la plus grande considération. Cette doctrine faisait autorité dans toutes les discussions qui s'élevaient en physiologie, en pathologie, et même en pratique. Quelques médecins y avaient néanmoins mêlé des superstitions grossières, des idées et des prétentions absurdes, empruntées de l'astrologie, du système des théosophes, sans compter encore toutes les folies de la cabalistique.

---

## CHAPITRE II.

*Paracelse. Vanhelmont. Sylvius.*

Tout semblait disposé, à l'époque où parut *Paracelse*, pour qu'il s'opérât en médecine une très-grande révolution. L'Amérique venait d'être découverte : en compensation des trésors et de toutes les richesses de luxe qu'elle fournissait à l'Europe, plusieurs nouvelles maladies s'étaient manifestées, et parmi ces fléaux, la syphilis sur-tout, qui, dans son origine, exerçait les plus grands ravages, et ne se guérissait par aucun des remèdes connus. Elle nécessita de nombreuses et nouvelles tentatives, vers lesquelles on était comme dirigé par le goût prédominant pour la chimie, ou plutôt l'alchimie.

Il serait certainement injuste de ne pas regarder *Paracelse*, malgré son fanatique enthousiasme, comme un des réformateurs qui ont rendu des services essentiels à la médecine. Il avait su apprécier tous les abus et toutes les imperfections de la doctrine de Galien, mais il n'avait point un esprit assez méthodique, et il ne possédait d'ailleurs aucune des connaissances nécessaires, pour proposer

un système raisonné de médecine. Le langage, presque toujours inintelligible, dont il s'est servi, laisse plutôt supposer et même deviner ce qu'il a voulu dire, que ce qu'il a dit en effet.

Il a placé tous les phénomènes de la vie sous la dépendance d'êtres particuliers, auxquels il a donné les noms d'*ens Dei*, *ens spirituale*, *ens naturale*, *ens veneris*, *ens astrorum*; par leur influence réciproque, il explique l'origine de toutes les maladies. Ce que l'on peut concevoir de plus raisonnable, d'après les idées de Paracelse, sur les cinq espèces de feu dont le corps est pénétré, c'est qu'il voulait dire que toutes les maladies ne tirent pas leur origine de l'altération seule des humeurs, qu'elles ne sont pas toutes produites par l'action seule de nos organes; il y en a plusieurs qui nous viennent du dehors, et qui sont effet et conséquence d'une influence extérieure.

Sans se permettre de juger les idées et les opinions de Paracelse, avec le dédain que semblerait autoriser le langage obscur et même barbare dont il s'est servi; sans approuver le mépris qu'il avait conçu pour les estimables travaux de ses prédécesseurs, dont il brûla publiquement les écrits dans un accès de son fanatique enthousiasme, on est cependant forcé de rendre justice à l'originalité de ses vues. L'impulsion nouvelle qu'il venait de donner à la médecine, détermina les hommes de l'art à se frayer une route toute différente de celle

qu'ils suivaient depuis si long-tems. On fit d'heureuses et utiles applications de la chimie à la médecine. L'art de guérir s'enrichit successivement de plusieurs médicamens héroïques, de plusieurs préparations chimiques, dont nous nous servons journellement avec le plus grand succès.

*Vanhelmont* est, sous plusieurs rapports, redevable à Paracelse de la doctrine qu'il enseigna quelque tems après. Il fit, à certains égards, les mêmes raisonnemens que lui, sur les effets résultant de l'activité, de l'inaction, des passions même de son archée, dont il fixa les deux principaux centres d'activité dans l'estomac et la rate; attribuant à ce principe la cause prochaine des maladies, plutôt qu'aux altérations des quatre humeurs, sur lesquelles on avait basé la pathologie humorale, ou même à l'influence des objets extérieurs. Il isolait de sa pathologie toute idée de putridité dans le corps vivant, toute corruption dans les humeurs.

Regardez, avec *Vanhelmont*, l'inflammation comme l'effet d'un désordre dans les opérations de son archée, désordre qu'occasionne la présence d'un stimulus quelconque, et qu'il compare toujours à ce qui se passe dans le doigt piqué par une épine, vous vous serez alors formé une idée très-simple des inflammations locales, primitives, et qui, le plus souvent, deviennent par suite générales; vous vous serez alors mis à même de saisir dans leurs nuances, dans leurs modifications et dans

leur application, jusqu'à quel point les idées de Vanhelfmont ont eu d'influence sur plusieurs théories, sur plusieurs systèmes qui ont paru dans la suite ; vous aurez réellement entre vos mains le fil auquel viendront se rattacher, en tout ou en partie, les preuves fondamentales des animistes.

D'après les principes pathologiques qu'avait adoptés Vanhelfmont, toute sa thérapeutique devait se réduire, soit à calmer, à modérer l'excessive activité de son archée ; soit à fortifier, augmenter les puissances d'action dont il est doué, lorsqu'elles paraissent engourdies ; soit enfin à remédier aux désordres et aux aberrations qui peuvent se manifester dans l'exercice régulier des diverses fonctions ; ce qui, dans la théorie moderne de l'excitation, s'est réduit à dire qu'il fallait sans cesse maintenir, entre l'excitation et les puissances stimulantes, l'équilibre ou le rapport proportionnel qui leur est naturel et nécessaire.

La nouvelle doctrine que proposa *Sylvius* vint bientôt remplacer les idées de Vanhelfmont. *Sylvius*, un des chimistes les plus distingués de son siècle, tenta de créer une théorie médicale basée sur la fermentation, le développement des acides et des alcalis, et les phénomènes qui résultent des diverses combinaisons des agens chimiques. Le développement d'un acide contribuait, selon lui, à épaissir les humeurs, à les rendre visqueuses ; et par là, disposait aux empâtemens, aux obstructions, d'où

naissent une foule de maladies. Dans les fièvres, soit putrides, soit malignes, le sang pour l'ordinaire s'y décompose, et manifeste le développement d'un principe alcalin.

La doctrine de Sylvius jouit, pendant plus d'un demi-siècle, d'une très-grande réputation ; mais on finit par s'apercevoir qu'elle ne pouvait s'appliquer aux nombreuses complications qu'on rencontre sans cesse dans la pratique. On vit également que plusieurs points importans s'y trouvaient négligés, et que l'usage des alexipharmques, dont Sylvius avait abusé, produisait le plus souvent de très-mauvais effets.

---

## CHAPITRE III.

*Boerhaave.*

AUX hommes de génie qui vécurent dans le 18.<sup>e</sup> siècle était réservée la gloire de reculer les bornes de l'esprit humain, et d'agrandir d'une manière surprenante le domaine de ses connaissances. Bacon avait tracé le plan philosophique que l'on doit suivre dans les sciences expérimentales. Galilée, outre les résultats intéressans qu'il avait obtenus sur la chute des corps, venait, à l'aide du télescope, d'enrichir l'astronomie de la découverte des satellites de Jupiter. Kepler enseignait aux astronomes les lois qui, de nos jours, portent encore son nom.

Descartes avait, par ses profondes méditations sur le système de la nature, répandu de nouvelles lumières sur la philosophie, la physiologie, sur les sciences physiques et mathématiques. Newton, en suivant les traces de ces grands hommes, mais en se frayant une route inconnue jusqu'à lui, démontrait les lois de la pesanteur, exposait la vraie théorie du système du monde, décomposait avec le prisme les rayons du soleil, et ajoutait aux dé-

couvertes de ses contemporains les productions immortelles de son génie.

Leibnitz, rival de Newton dans la découverte du calcul différentiel et le digne émule de tous les savans de son siècle, osa sonder de nouveau les profondeurs de la métaphysique. Il parvint à résoudre plusieurs questions épineuses d'une science qu'on a peut-être avec raison nommée la *gymnastique de l'esprit*, et si long-tems demeurée, en quelque sorte, inabordable par tous les obstacles dont les subtilités de la scholastique l'avaient pour ainsi dire hérissée. Harvey découvrit, ou plutôt démontra la circulation du sang, et fit naître l'idée de l'infusion et de la transfusion. Les recherches anatomiques de Ruisch, les observations microscopiques de Lenwenhoëck et d'Hartsoëcker, firent connaître d'étonnantes merveilles, et en promirent aux observateurs une infinité d'autres.

*Boerhaave*, l'un des hommes les plus intruits de son siècle, tirant le parti le plus avantageux des ressources de tout genre dont il se trouvait environné, enseignait, avec le plus grand éclat, dans l'université de Leyde, cette théorie médico-mécanique à laquelle on a donné son nom. Dans le même tems, F. Hoffmann et Stahl qui, l'un et l'autre, ont laissé après eux une réputation distinguée, n'illustraient pas moins, par leurs écrits et leur enseignement, l'université de Halle.

La découverte de la circulation du sang, et les connaissances plus exactes que l'on acquit sur le système lymphatique, portèrent à croire que les humeurs étaient purement passives dans les vaisseaux, et qu'elles s'y comportaient d'après les lois de l'hydraulique. Dans la résistance que leur opposent les parties solides, on crut devoir y faire entrer toutes les considérations qui dépendent de leur pression, de leur dureté, de leur mollesse, de leurs frottemens, etc. On eut égard, par rapport aux vaisseaux, à la différence de leurs diamètres, aux angles qu'ils formaient dans leurs anastomoses, à leurs différentes courbures.

On se flatta de pouvoir déterminer le rapport qui existe entre la force contractile du cœur et la résistance qu'opposent au sang les parois de ce viscère, de même que les vaisseaux artériels. L'on se persuada qu'il serait dès-lors possible d'apprécier avec plus d'exactitude les divers degrés de la fièvre, et l'on se laissa diriger dans l'emploi de la saignée par tous les effets qu'on supposait arbitrairement dépendre de la dérivation et de la révulsion du sang. La respiration ne parut plus être qu'une opération mécanique qui dépendait exclusivement de la conformation, des dispositions physiques de la poitrine et des poumons.

La digestion ne devait plus s'opérer que par les frottemens qu'exerçaient sur les alimens, pendant cette trituration, les parois de l'estomac dans le-

quel ils se trouvaient renfermés ; phénomène qui n'a rigoureusement lieu que dans le gésier, estomac musculaire des oiseaux. La figure, la différence du calibre des vaisseaux, leur courbure, leurs replis, leurs sinuosités, devaient, plus spécialement que toute autre cause, influencer sur la nature des sécrétions. Tel ou tel vaisseau paraissait destiné à n'admettre, dans l'état naturel, que les parties de nos humeurs qui se trouvaient avoir cette forme déterminée qui en permettait le passage. Toute déviation de ces lois, toute aberration produite, comme on disait, *per errorem loci*, devait occasionner l'inflammation, l'engorgement, les obstructions, et tous les effets que l'on conçoit en être les conséquences.

On crut pouvoir comparer les phénomènes du système nerveux aux vibrations des cordes d'un instrument de musique. A l'aide de cette hypothèse il était facile de déduire, de la plus ou moins forte tension des nerfs, de la fréquence de leurs oscillations, et de la facilité avec laquelle elles s'exécutaient, tous les faits qui pouvaient servir, en physiologie, à la théorie des sensations, et en pathologie, à l'explication de ces anomalies ou affections nerveuses qui se manifestent à nous sous des formes spasmodiques ou convulsives, atoniques ou paralytiques.

Ce n'était point une pensée dénuée de fondement, ni une tentative qui ne présentât des vues

d'utilité et d'application dans la pratique, de vouloir, en quelque sorte, établir une statique du corps humain. Mais les efforts de Sanctorius, de Hales, de Keil, de Sauvages, et de plusieurs autres médecins mécaniciens, n'atteignirent point le but désiré. Tous les essais et toutes les expériences qui ont été faites à cet égard, n'ont servi qu'à prouver combien était folle la prétention de ceux qui croyaient possible d'appliquer les lois du calcul aux phénomènes de l'économie animale.

Boerhaave fit de nouveau reparaitre en médecine, mais en les modifiant d'après les découvertes modernes, les idées de l'ancienne philosophie corpusculaire; il basa sur le mode d'altérations qu'éprouvent les humeurs, en circulant dans les vaisseaux capillaires, sa théorie de l'engorgement et des obstructions. Sa doctrine sur la pléthore, l'épaississement ou la dissolution du sang, le changement de figure que peuvent prendre les humeurs, en perdant leur forme naturellement sphérique pour en prendre une anguleuse, plus ou moins aiguë, se rattache aux principes de la mécanique et de la chimie. C'est de ces principes qu'il déduisit, comme conséquences, les différentes espèces d'acrimonies simples et composées, c'est-à-dire acides, alcalines, huileuses, ammoniacales, muriatiques, etc., etc.

Tous les phénomènes de la vie se trouvent tellement placés, d'une manière en quelque sorte

exclusive, sous la dépendance des lois mécaniques et chimiques, que le solide vivant ne joue réellement, dans le système mécanico-chimique de Boerhaave, qu'un rôle très-secondaire. Pour se convaincre jusqu'à quel point cette théorie est vraiment incomplète, il ne suffit que de lire ce qu'il a écrit depuis sur les maladies nerveuses; Boerhaave paraît avoir adopté des idées bien différentes, et professé une doctrine opposée, sous plusieurs rapports, à celle que nous venons d'énoncer.

La thérapeutique se trouve essentiellement dépendre des principes du système qu'on adopte; il ne sera donc pas, je crois, inutile de faire remarquer ici combien la doctrine de Boerhaave s'est ressentie de cette dépendance, et l'influence vraiment pernicieuse qu'elle eut sur plusieurs points essentiels de sa thérapeutique. La méthode de traiter la blennorrhagie syphilitique par les drastiques, méthode à laquelle on a heureusement renoncé, en fournirait une preuve. Néanmoins, tout en suivant, le plus généralement dans les documens de sa pratique, une méthode souvent erronée, Boerhaave insiste sans cesse pour que le praticien se conforme aux indications de la nature, et se rapproche ainsi des excellens principes qu'ont professés, dans leurs écrits, Sydenham, Baillou, Fernel, Rivière, Sennert, etc. Il invoque souvent l'autorité des praticiens célèbres, qui se sont toujours montrés les zélés partisans de la médecine Hippocra-

ûque ; je veux dire de cette médecine de l'expérience, que ne désavoue jamais la nature ; médecine basée sur l'idiosyncrasie, sur l'influence du climat, de l'âge, des saisons, des divers tempéramens, et sur toutes les circonstances générales et particulières qui dépendent des constitutions épidémiques.

L'application qu'on avait tenté de faire tout récemment des lois du calcul aux phénomènes de la vie, application dont la théorie de Boerhaave semblait encourager les tentatives, fut généralement infructueuse et très-variable dans ses résultats. De l'aveu même de plusieurs géomètres célèbres, il sera probablement toujours inutile d'en faire de nouveau l'essai, à raison des grandes difficultés et des nombreuses exceptions qu'on rencontre à chaque pas. L'œil fut sans doute construit d'après les lois de l'optique ; l'oreille nous présente dans sa structure des rapports constans et fondés sur les principes de l'acoustique ; mais toutes ces données physiques ne nous suffisent pas pour nous faire concevoir comment nous avons les sensations dépendantes de la structure déterminée de ces organes. La force musculaire ne se trouve jamais dans un rapport rigoureux avec la masse, la volonté lui donnant une vitesse toujours variable, quoique nécessairement comprise entre des limites naturelles. Toutes les expériences dynamiques, faites sur des organes privés de la vie, nous ont,

sans doute , fourni des résultats assez exacts ; mais n'est-on pas tous les jours à portée de se convaincre que , sans supposer même aucune variation dans le principe , les résultats sont seulement approximatifs , quand on en fait l'essai sur un animal vivant , et qui jouit librement et dans toute sa plénitude de l'exercice de ses forces ?

---

## CHAPITRE IV.

*F. Hoffmann.*

F. Hoffmann, que j'ai déjà cité plus haut, s'est généralement montré, dans ses écrits, l'ennemi des systèmes, mais principalement de toutes les hypothèses qu'on s'efforçait d'emprunter des sciences accessoires, et qu'on n'avait cherché jusqu'alors à introduire en médecine qu'au détriment de la science : il rejetait également tous les raisonnemens métaphysiques dont Stahl s'est servi pour défendre sa théorie médico-organique ; théorie dont je me suis déjà occupé dans la deuxième section de cet Essai.

On aurait tort de supposer que F. Hoffmann regardait positivement comme erronées toutes les conséquences auxquelles doivent naturellement conduire ces raisonnemens abstraits et métaphysiques ; mais il en craignait l'influence en médecine. Il a toujours cherché à les isoler, à les écarter de son plan ; se refusant à les y faire entrer comme élémens, comme connaissances fondamentales de la théorie qu'il avait adoptée. Peut-être exagrait-il, dans sa pensée, l'abus qu'on en pouvait faire !.. Persuadé d'ailleurs que toute théorie médicale,

pour être bonne, doit se fonder sur des principes puisés de préférence dans la physique animale, et qui puissent toujours s'y rapporter d'une manière plus ou moins immédiate.

Sans vouloir s'astreindre aux lois d'une mécanique rigoureuse, il en conserva, il en adopta même les principes qui ne contrariaient point les phénomènes de la vie, et dont la circulation du sang pouvait permettre l'application; relativement au mode dont paraissent s'exécuter les différentes sécrétions, relativement aux circonstances qui très-probablement produisent les engorgemens et les obstructions, il ne s'éloignait point des idées de Boerhaave.

En comparant, et analysant avec sagacité, tous ces rapports sympathiques que la nature a établis entre plusieurs fonctions, entre plusieurs de nos organes, Hoffmann ne pouvait qu'admirer cette connexion si étonnante qui existe, en quelque sorte, entre toutes les parties de notre organisation. En la suivant dans tous ses détails, ne devait-il pas la regarder comme soumise à l'action d'un fluide qui agit avec une incalculable vitesse, et qu'on suppose, avec tant de raison, circuler dans nos nerfs? Hoffmann, d'après tous ces faits, et une infinité d'autres qui s'y rattachent, dut naturellement s'arrêter à l'idée que toutes les fibres de nos différens organes ne sont qu'une expansion des enveloppes nerveuses. ||

Tous les phénomènes de la vie qui se rapportent aux forces motrices lui présentaient trois états différens. Il y voyait augmentation, diminution, ou aberration, dans les effets qui en dépendent, et il attribuait ces différens états à l'action d'un fluide. Les découvertes intéressantes qu'on a faites depuis en électricité, et les résultats si curieux et si satisfaisans qu'on a obtenus, et qu'on obtient journellement par l'emploi de l'électricité, soit vitreuse, soit résineuse, soit galvanique, sont venus, sous bien des rapports, confirmer l'idée ingénieuse d'Hoffmann. Il ne prétendait pas connaître ni déterminer précisément la manière dont peuvent agir les nerfs, et si les effets étonnans qu'ils produisent dépendent d'une oscillation particulière ou d'un fluide qui les pénètre et les traverse; mais il les regardait comme la cause de tous les mouvemens qui ont lieu dans le corps, et leur attribuait cette contraction spasmodique qui, en s'établissant dans les parties irritables, devient si souvent la cause occasionnelle des maladies.

Le spasme joue, dans la théorie d'Hoffmann, le principal rôle, et il en déduit la plupart des phénomènes morbifiques. Les matières hétérogènes contenues dans toute l'étendue du tube alimentaire, lui paraissent également une des causes qui, le plus souvent, donnent naissance à un grand nombre de maladies, et sur-tout aux fièvres que Baillou avait désignées sous le nom de mésentériques. Aussi

Hoffmann fait-il généralement, dans toutes les affections pathologiques, la plus grande attention à l'état des premières voies, et dirige-t-il ordinairement ses moyens thérapeutiques pour les débarrasser des impuretés gastriques dont elles se trouvent surchargées. Les circonstances qui dépendent de la pléthore, de l'acrimonie des humeurs, n'y sont au contraire prises en considération que d'une manière secondaire. Les expressions dans lesquelles Hoffmann concentre, en quelque sorte, ses idées sur les causes des maladies sont les suivantes : « Ex adductis clare et liquidissimè apparere arbitror, affectionum, tam chronicarum quam acutarum causas, primario, et proximè non tam in fluidas corporis partes, sed in eas quæ sensu, et motu acutiori, et exquisitiori præditæ sunt, fibrillas nempe, et tunicas nerveas, et musculares exitialem vim suam exserere, et longè majorem numerum gravium affectuum, producere, quam ipsam plethoram, quam etiam ca-cochynicam succorum. »

Hoffmann avait adopté, comme les médecins hippocratiques, l'opinion des forces médicatrices de la nature, et c'est pour cette raison qu'il est souvent d'avis, dans beaucoup de maladies, de se borner à faire une médecine expectante. L'expérience journalière ne prouve-t-elle pas, en effet, que plusieurs maladies abandonnées à elles-mêmes ont ordinairement une terminaison favorable? Mais

il en est d'autres où la nature impuissante ne saurait agir sans les secours énergiques que l'art est à même de lui prêter ; et dès lors , le médecin serait infiniment reprehensible , dans ce cas , de se contenter d'être spectateur inutile d'une lutte dont l'issue n'est que trop souvent funeste pour le malade. Il ne lui est plus permis alors d'attendre les jours critiques et les crises qui , sans être salutaires , ne feraient qu'aggraver le mal.

Les sages principes de la thérapeutique d'Hoffmann , ceux que l'expérience doit faire regarder comme les plus essentiels , se retrouvent , avec quelques modifications , dans la plupart des ouvrages qui ont été publiés après lui. Mais beaucoup de nos écrivains modernes se flattant , par des innovations quelquefois heureuses , d'autres fois insignifiantes , inutiles et même dangereuses , avoir mieux fait que leurs prédécesseurs , n'usurpent que trop souvent une réputation qui ne leur appartient à aucun titre ; ils semblent trop facilement oublier toutes les obligations dont ils sont redevables à ceux qui les ont mis sur la voie , et qui , long-tems avant eux , ont fourni une savante et honorable carrière.

La manière claire et précise dont Hoffmann exposa ses vues générales sur la thérapeutique , m'engage à me servir encore de ses propres expressions. « Cum itaque totius curationis morborum fundamentum , cardo , et scopus in eo versatur , ut

» vel materia peccans temperetur, corrigatur, et  
» ad excretionem apta reddatur : deindè ut illa  
» ipsa per congrua emunctoria evacuetur, et de-  
» nique ut motus anomali, spastici, irregulares,  
» et exorbitantes componantur, et tranquilli red-  
» dantur, motus vero tam solidorum, quam flui-  
» dorum deficientes, et languescentes excitentur,  
» promoveantur; inde patet universam remedio-  
» rum classem optime dispesci posse in *alteran-*  
» *tia, evacuantia, roborantia et sedativa.* »

---

## CHAPITRE V.

*Systèmes des Vitalistes.*

LES médecins qui vinrent après Boerhaave, Hoffmann et Stahl, ne pouvaient guères que glaner dans le champ où ces hommes célèbres avaient recueilli de riches et d'abondantes moissons. Les différentes universités de l'Europe auxquelles l'instruction des sciences médicales était confiée, se disputèrent la gloire et l'honneur de soutenir la réputation de ces réformateurs de l'art, en adoptant l'une ou l'autre de leurs doctrines, et la développant par leurs savans commentaires.

L'enseignement de la médecine se trouva donc partagé entre les médecins-mécaniciens, les animistes et les vitalistes. Un esprit d'ordre et une précision admirables, une rédaction très-simple et très-élégante, firent long-tems, des institutions de Boerhaave, un ouvrage classique dans l'école de Paris, et dans la plupart de celles qui existaient alors en France. Mais l'école de Montpellier s'attacha de préférence, dans son enseignement, aux faits qui se lient plus particulièrement à la doctrine des forces vitales. Vanswieten, disciple du profes-

seur de Leyde, fit fleurir long-tems en Autriche les principes de son maître, et les prit pour texte de ses commentaires.

En Allemagne et en Angleterre, la théorie d'Hoffmann fut plus généralement adoptée. Stahl, dont le génie avait embrassé la science de l'homme sous le point de vue le plus étendu et le plus satisfaisant, trouva cependant beaucoup moins de partisans. Cette différence vient sans doute de ce que les principes abstraits, qui sont les véritables élémens de la doctrine de Stahl, offraient, à chaque instant, des difficultés qu'on regardait comme insolubles. Ces difficultés faisaient naître des discussions vives et désagréables parmi les hommes de différentes sectes, d'opinions religieuses différentes; et ces discussions, loin de contribuer au perfectionnement de la science, paraissaient même devoir en entraver la marche, et retarder les progrès de l'enseignement.

D'après les idées de Stahl, la science de l'homme se trouvait nécessairement liée, par tous les points, à la science de la nature, à cette science universelle qui embrasse tous les phénomènes physiques et intellectuels. Mais comme cette science est trop vaste, dans son ensemble, pour qu'un seul homme ose se persuader pouvoir en connaître à fond tous les détails, on s'est donc vu forcé de la subdiviser en plusieurs branches.

Le métaphysicien a dû s'occuper alors exclusi-

vement des phénomènes rationels, c'est-à-dire de ceux qui sont du ressort de l'entendement et de la volonté. La science des phénomènes sensibles, celle qu'on désigne sous le nom de *physique générale*, a été divisée en science des grandeurs ou *mathématiques*, en *physique* proprement dite, en *chimie* et en *histoire naturelle*, qui comprend la *minéralogie*, la *zoologie* et la *botanique*. Tous les phénomènes organiques se sont trouvés plus particulièrement du ressort de la médecine.

Après avoir étudié tous les détails qui ont rapport à la structure et à la position des divers organes, après s'être occupé des lois qui règlent leurs fonctions, et dont la connaissance fixe le domaine de la physiologie, le médecin a dû s'attacher à suivre les altérations auxquelles ces mêmes organes sont exposés ou peuvent devenir sujets, et poser ainsi les fondemens de cette partie des sciences médicales que nous nommons pathologie.

Il ne suit pas, de ce que je viens de dire, que le médecin doive toujours éloigner, toujours isoler, de ses études et de ses recherches, tout ce qui n'a pas un rapport direct avec les sciences médicales; mais il doit être assez sage pour se borner à connaître, à étudier seulement les élémens et les principes de toutes ces sciences accessoires. Qu'il se contente de ce qui lui est nécessaire, de ce qui peut lui être véritablement utile; et qu'il ait toujours présent à sa mémoire ce précepte du

père de la médecine : *Ars longa , vita brevis.*

C'était sans doute dans l'intention de mettre les jeunes gens à même de faire, à cet égard, un choix judicieux et utile, que nos sages institutions exigeaient autrefois que tous ceux qui se destinaient à l'art de guérir suivissent un cours de philosophie; et qu'après avoir subi les examens nécessaires, ils eussent obtenu le grade de maître-ès-arts, avant de prendre des inscriptions dans les facultés de médecine. La physiologie, la pathologie et la thérapeutique, les ramènent sans cesse aux connaissances qu'ils sont supposés avoir acquises pendant deux années d'un cours de philosophie; elles en réclament même souvent l'application; car l'étude principale à laquelle la vie toute entière du médecin doit être, en quelque sorte, consacrée, est celle de l'homme physique et moral, de l'homme dans l'état de santé, et dans celui de maladie.

La physiologie, en supposant des connaissances assez étendues en anatomie, exige, en outre, qu'on soit au fait des expériences qui ont été tentées avec fruit, et même sans succès, pour apprécier le mécanisme des divers organes de l'économie animale, et les rapports des différentes fonctions auxquelles la nature les a destinées. La physiologie des médecins, dont nous avons déjà parlé, avait été plutôt rationnelle, plutôt systématique, qu'expérimentale. Le célèbre Haller voulut remédier à

cet abus ; et parmi les médecins du dernier siècle qui se sont distingués dans cette importante carrière , on ne peut citer son nom qu'avec les plus grands éloges.

Haller avait bien senti que la méthode expérimentale est la seule qui puisse mettre à même de faire de nouvelles découvertes en physiologie. Les résultats de ses recherches sur la sensibilité et l'irritabilité , et les heureuses conséquences qu'on a tirées de ces faits , ont été le fondement de tout ce qu'on a écrit de mieux depuis ce grand physiologiste.

---

## CHAPITRE VI.

*Cullen.*

DANS l'explication que nous ont donnée, des phénomènes de la vie, la plupart des vitalistes, ils attachent généralement une très-grande importance aux influences nerveuses. Sur des documens de ce genre, et dont l'initiative se retrouve dans les écrits d'Hoffmann, Cullen a fondé sa théorie du spasme. Il déduit de l'état alternatif d'énergie et de faiblesse, d'activité et d'engourdissement, de spasme ou d'atonie, toutes les circonstances qui accompagnent le paroxysme d'une fièvre intermittente. Il en attribue la succession régulière et périodique aux efforts salutaires de la nature, employés à combattre l'action des miasmes ou des différens agens délétères. L'état de faiblesse, de froid, de chaleur et de sueur, forment, selon Cullen, des périodes importantes dans chaque paroxysme; et voici la manière dont il cherche à les ramener à ses idées sur le spasme. N'observe-t-on pas dans la période de froid, nous dit-il, un resserrement, une contraction spasmodique qui se manifeste plus particulièrement sur le système cutané? Ne résulte-t-il

pas de cette contraction, plus ou moins longue, une concentration des forces à l'intérieur, un refoulement du sang vers le cœur, les vaisseaux thorachiques et abdominaux ? La sympathie, qui existe entre le système cutané et les membranes de l'estomac, y détermine une atonie analogue à celle dont la peau se trouve elle-même frappée. Le manque d'appétit, le dégoût, les nausées et même le vomissement, ont le plus souvent alors lieu par cette seule raison. Les fonctions du cerveau partagent aussi quelquefois cet affaiblissement ou cette diminution d'énergie.

Mais bientôt, en vertu même de cette force qui détermine, selon des lois constantes, un balancement réciproque entre les différentes fonctions de la vie, le cœur et le système artériel reprennent leur énergie ; les organes intérieurs réagissent en proportion de l'atonie qu'ils avaient momentanément éprouvée ; la chaleur est considérablement augmentée ; la seconde période du paroxysme s'établit et se termine par une sueur plus ou moins abondante.

En admettant, avec les solidistes, les principes que nous venons d'exposer, Cullen ne rejette pas entièrement les documens de la pathologie humorale ; il regarde la coction et les crises comme des conséquences nécessaires de la cessation du spasme, et il admet, dans les fièvres putrides, une altération spécifique des humeurs, en la qualifiant du

même nom. Une acrimonie particulière occasionne ; selon lui , les écrouelles , le scorbut , et plusieurs autres maladies. Ainsi l'augmentation ou l'affaiblissement des forces toniques , qui se joint à une certaine altération des humeurs , lui sert à caractériser et classer la plupart des maladies.

Les principes physiologiques et pathologiques qu'avait adoptés Cullen , sont également la base de sa thérapeutique. C'est en agissant sur la sensibilité et l'irritabilité de nos organes , ou en d'autres termes , c'est en exerçant sur le système nerveux une action dont il nous est le plus souvent possible d'apprécier les effets , sans que nous puissions en spécifier le mode , que les médicamens jouissent réellement d'une vertu curative. Les toniques doivent , dans son idée , combattre avec avantage les phénomènes morbifiques , que nous sommes portés à attribuer à l'affaiblissement ou à l'atonie. Les antispasmodiques devront être employés avec plus ou moins de succès dans tous les cas où prédominent les affections spasmodiques. Modérer la violence de la réaction ou soutenir les forces , prévenir ou corriger la tendance des fluides à la putréfaction , seront sans cesse les points de ralliement qui doivent , selon Cullen , guider les pas du praticien , quand la complication des symptômes , leur gravité , la manière irrégulière dont ils se succèdent , le laissent dans une incertitude dont son expérience et son génie peuvent seuls le tirer.

## CHAPITRE VII.

*Système de Brown.*

ON ne se persuade que trop souvent mieux faire que ceux dont on adopte les idées , en les présentant sous des dénominations nouvelles ; on se flatte alors d'acquérir une gloire à laquelle on n'a réellement que de faibles droits. Brown n'a fait que reproduire de nos jours les idées de Thémison, sur le *strictum*, *laxum* et *mixtum*. En examinant avec attention les principes sur lesquels Hoffmann et Cullen ont appuyé leurs théories , en les suivant dans les applications qu'on peut en faire aux phénomènes de la vie , on y retrouve les principaux documens du système de Brown , dont l'enthousiasme de ses sectateurs , séduits par une apparente simplicité , a tant exagéré les avantages.

Si Brown avait lieu d'être mécontent de la théorie de Cullen , son maître et son bienfaiteur , il est fâcheux qu'on ait à lui reprocher d'avoir montré contre lui un acharnement si répréhensible à tous égards. Brown est parti de ce principe incontestable, que les phénomènes du même ordre dépendent des mêmes causes ; généralisant néan-

moins beaucoup trop les applications qu'il devait en faire, il ne vit, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, que des effets sthéniques ou asthéniques.

Toutes les parties de l'économie animale, s'est-il dit, étant excitables, c'est-à-dire pouvant être mises en jeu par l'action des agens extérieurs, présentent dans ce mode d'action, outre le degré d'excitation qui leur est naturel, et qui constitue la santé, une réaction ou trop forte ou trop faible, et dont les diverses modifications caractérisent les différentes espèces de maladies. Les maladies seront donc alors ou *sthéniques*, ou *asthéniques*, selon les nouvelles expressions de cette école; et l'on n'aura besoin, pour les combattre, que de moyens stimulans ou débilitans. Si les maladies affectent tout le système, elles seront *générales*; si elles se trouvent bornées à une seule partie, elles seront *locales*.

Comme une altération morbifique quelconque ne saurait avoir lieu sans une disposition particulière des organes, Brown a désigné cette disposition sous le nom *d'opportunité*, état moyen entre la santé et la maladie, et qui s'annonce généralement par une diminution d'activité, un mal-être indicible, le dégoût, la perte d'appétit, des digestions, ou lentes, ou plus ou moins pénibles.

Sans qu'il soit possible de définir l'excitabilité,

ni même de se faire une idée de la nature de ce phénomène, il n'en est pas moins vrai que cette propriété caractérise la matière organique vivante, et la différencie essentiellement, à nos yeux, de la matière morte, brute ou inorganique. Toutes les puissances qui, en agissant sur l'organisme, y mettent en jeu l'excitabilité, et y produisent une excitation, sont des excitans, des stimulans.

L'action générale des puissances excitantes produit sensation, mouvement et développement des facultés intellectuelles. L'excitabilité peut être, dans certaines circonstances, augmentée, exaltée, surabondante même. Dans d'autres cas, elle se trouve affaiblie, épuisée et même éteinte; mais à proprement parler, l'excitabilité commence avec la vie, et ne peut s'éteindre qu'avec elle. Elle en est comme l'attribut fondamental, ou la forme essentielle.

Il y a nécessairement un rapport toujours proportionnel entre l'excitabilité et l'excitation; et c'est ce qui détermine les nuances si variées des tempéramens, des constitutions et des diverses modifications morbifiques. C'est ce qui fait prédominer, chez certains individus, la force et l'énergie vitale, tandis que d'autres sont frappés d'une faiblesse ou d'une débilité relative. Quoique l'on soit forcé de regarder comme un aperçu ingénieux, dans le système de Brown, la distinction qu'il a établie d'après Thémison entre l'état sthénique et asthénique, considéré généralement sous le rapport

physiologique et pathologique , il se présente plusieurs observations importantes à faire à cet égard.

En effet , toute maladie , soit universelle , soit locale , ne peut pas toujours être envisagée comme simplement sthénique ou asthénique. La faiblesse d'un organe peut se trouver , dans telle ou telle maladie , compensée par l'augmentation d'énergie d'un autre organe dont les fonctions sont essentiellement liées avec celles du premier. Cette complication , d'une si grande importance , et si fréquente dans la pratique , rend au moins précaires les assertions dogmatiques de Brown , si elle ne les détruit pas entièrement ; elle nous laisse entrevoir tous les dangers auxquels nous exposerait , dans une infinité de cas , une méthode , exclusivement ou stimulante , ou débilitante. Il serait beaucoup trop long d'énumérer ici les abus dans lesquels ont été nécessairement entraînés les partisans outrés du système de Brown , par rapport au traitement des fièvres gastriques inflammatoires , et de la plupart des phlegmasies.

Brown a tourné en ridicule , et même avec acharnement , les médecins qui , à l'exemple d'Hippocrate , de Stahl , et d'autres praticiens célèbres , ont admis les forces médicatrices de la nature et la doctrine des crises. On cessera de s'en étonner , si l'on considère que Brown a réellement très-peu pratiqué , et que dès-lors les occasions de se convaincre de cette précieuse doctrine ont

été comme perdues pour lui. Il faut cependant avouer qu'on lui a de grandes obligations, relativement à la manière dont il a développé ses idées sur la faiblesse *directe* et *indirecte*, sur la propriété tonique et stimulante de l'opium. Il s'est élevé avec courage contre les inconvéniens de cette médecine évacuante, à laquelle avaient été conduits les médecins humoristes, et contre les abus si fréquens des méthodes rationnelles puisées dans leur école.

Peut-être lui doit-on, à beaucoup d'égards, l'assurance avec laquelle on administre aujourd'hui les stimulans dans plusieurs des maladies chroniques qui en réclament indispensablement l'usage. Il est sûr que du moment que les causes qui ont produit une faiblesse directe sont suffisamment connues, suffisamment appréciées par toutes les circonstances qui en constatent la réalité, la doctrine de Brown, relative à l'emploi des stimulans, ne présente certainement plus alors de difficultés, quoique la méthode de les administrer ait donné lieu à plusieurs objections importantes.

Dans la faiblesse directe, la méthode d'employer les stimulans, d'une manière graduellement ascendante, est celle que tous les bons praticiens mettaient en usage long-tems avant Brown, et dont on retire généralement tous les jours un très-grand avantage. Mais il y aurait souvent bien du danger à commencer par de fortes doses, dans les fai-

blesse indirectes , comme le conseillent Brown lui-même et ses partisans , sur-tout , si , dans ces cas , on avait recours à des stimulans fixes.

Parmi les nombreuses objections à faire au système de Brown , les plus fortes , a-t-on dit et répété plusieurs fois , peuvent se tirer des maladies dépendantes d'un virus quelconque. En effet , quel que soit l'état asthénique ou sthénique de l'économie animale , les maladies vénériennes , psoriques , dartreuses , etc. , se détruisent par des spécifiques dont l'action ne peut raisonnablement pas être attribuée à cet état sthénique ou asthénique ; et si l'on étudie avec attention la marche et les symptômes de ces maladies , on voit qu'elles offrent en général une période qui est avec sthénie , une autre avec asthénie , sans pour cela jamais changer de nature.

Je ne puis finir cet article sans remarquer qu'un des points de la doctrine de Brown qui a fait naître de vives contestations , c'est l'action débilite du froid et la propriété tonique et stimulante de la chaleur. On aurait tort de soutenir affirmativement et exclusivement l'une ou l'autre de ces assertions. Un froid trop vif et trop long-tems continué produira nécessairement dans l'économie animale une faiblesse indirecte dont la chaleur , dans bien des cas , devient le meilleur moyen d'éloigner les effets dangereux.

Ces aperçus généraux du système de Brown

nous y laissent entrevoir un côté faible, mais nous présentent, d'une autre part, les chances les plus favorables et les plus heureuses. Ils seront utiles si l'on est assez sage pour ne rien outrer, si l'on est assez réservé pour modifier avec prudence, en les particularisant, ces préceptes trop généraux et trop exclusifs que Brown nous a donnés; préceptes qui sont moins les fruits de l'expérience que les résultats d'une imagination vive, quelquefois exaltée, et presque toujours entraînée par le désir de faire secte.

---

## CHAPITRE VIII.

*Théorie de l'excitation.*

L'IMPULSION que le système de Brown venait de donner à la pratique médicale entraîna très-promp-tement, et séduisit même un assez grand nombre de médecins d'un mérite distingué, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et même en France. Mais on fut heureusement bientôt convaincu que l'apparente simplicité de ce système mettait souvent le praticien dans une très-grande perplexité, et rendait sa marche d'autant plus embarrassante et plus incertaine, qu'on s'était flatté de lui inspirer une plus grande confiance dans l'emploi des ressources thérapeutiques.

Parmi les médecins célèbres qui, de préférence, avaient adopté la doctrine hippocratique, et qui résistèrent conséquemment à la séduction presque générale, plusieurs, sans rejeter entièrement les idées de Brown, ne voulurent les adopter qu'en les modifiant. Quelques-uns des principes de la théorie des solidistes, plusieurs documens de la pathologie humorale, leur semblaient porter un caractère d'évidence que confirmait leur expérience

journalière. Ils donnèrent, à leur nouvelle médecine eclectique, le nom de théorie de l'excitation ; ce qui nous indique qu'ils regardaient, avec Brown, l'excitabilité comme la loi fondamentale de tous les phénomènes de l'organisme.

C'est l'excitabilité, selon eux, qui établit des rapports, ou constans ou variables, entre le solide vivant et les influences, soit intérieures, soit extérieures, d'où se trouvent nécessairement liées entre eux, par toutes les conséquences qui en résultent, les phénomènes physiologiques et pathologiques. Si par une vertu spécifique, dont la nature et le mode nous sont le plus souvent inconnus, les médicamens agissent sur notre organisation, ce ne peut être qu'en raison de l'excitabilité dont tous nos organes sont doués.

Les causes des maladies, dans la théorie de l'excitation, ne dépendent pas moins des changemens qui peuvent survenir dans les différentes parties du solide vivant, que d'une altération spécifique des diverses humeurs. On peut voir dans les écrits de Roschlaub, de Reil, de Frank, de Hufeland, de Horn, de Hecker, etc., etc., l'explication satisfaisante qu'ils ont donnée de ces principes, et les heureuses applications qu'ils en ont faites à la pratique.

La théorie de l'excitation se compose, pour ainsi dire, des connaissances que nous a fait acquérir l'expérience raisonnée des médecins de tous les

âges, et doit nous être, sous ce rapport, infiniment précieuse. Organisation, excitabilité, forces vitales, mélange, tels sont les élémens de la science de l'homme, et sur lesquels, dignes émules des médecins hippocratiques, les Hoffmann, les Stahl, les Borden, les Barthez, les Grimaud, et beaucoup d'autres, nous ont donné tant d'ingénieux aperçus. Riches des fruits de leur génie, il ne nous reste qu'à suivre leurs traces, qu'à profiter de leur exemple, en méditant sans cesse leurs œuvres savantes.

On ne saurait parler des médecins dont les ouvrages sont venus répandre de nouvelles lumières sur la théorie de l'excitation, sans nommer le célèbre Darwin. Il regarde également, avec Brown, l'excitabilité comme la cause première de toutes les modifications d'excitement. La manière dont il a tâché de se rendre compte des phénomènes de l'organisme a généralement paru fort ingénieuse. Il les réduit à quatre espèces distinctes et particulières, savoir : aux phénomènes d'irritabilité, de sensation, de volition, d'association.

Les mouvemens d'irritation sont les premiers en date ; la plupart d'entre eux durent, sans interruption, jusqu'au dernier moment de la vie ; et, selon Darwin, ils sont l'effet d'un changement quelconque dans le sensorium, auquel succèdent des contractions fibrillaires. Ces contractions, perçues ou senties, deviennent l'occasion de nos dif-

férentes sensations , qui , accompagnées de plaisir ou de douleur , produisent en nous ce sentiment de désir ou d'aversion , d'où dépendent les mouvemens que la physiologie reconnaît pour être sous le domaine de la volonté.

On ne peut douter que les mouvemens de la vie ne soient , en général , plus ou moins dirigés vers notre bien-être ; et , sous ce rapport , Darwin incorpore avec avantage , dans sa théorie , les documens si utiles des forces médicatrices de la nature. Brown , au contraire , s'efforce sans cesse de les combattre , en employant inutilement tous les raisonnemens d'une logique fautive et captieuse.

D'après les idées de Darwin , l'énergie de cette puissance vivifiante qu'il nomme *sensoriale* , de même que l'activité plus ou moins grande des stimulus , sont des quantités toujours variables. Leur état continuel de fluctuation introduit nécessairement dans l'économie animale , selon l'expression de Brown , une faiblesse directe ou indirecte. Chez ceux qui ont souffert le froid ou la faim , il y a défaut de stimulus ; mais dans les fièvres nerveuses , la puissance sensoriale est diminuée.

Un stimulus trop souvent répété , ou long-tems continué , perd de son effet ; on en voit la preuve pendant l'usage prolongé de l'opium , chez les personnes qui abusent des liqueurs spiritueuses , et dans les affections tristes. C'est ce qui nous explique pourquoi tous les organes s'affaiblissent ,

toutes les fonctions languissent chez le vieillard. Cet état de dépérissement, qui caractérise la dernière période de la vie, est un résultat, une conséquence naturelle du mouvement perpétuel des organes vitaux.

Un stimulus répété à certaines périodes fixes produit un plus grand effet. Le défaut d'un stimulus devenu nécessaire, et qu'on néglige de répéter à certains intervalles, occasionne souvent des accès de fièvre. Si un stimulus excite dans un organe une sensation à laquelle il n'est point accoutumé, il en résulte de l'inflammation. Un stimulus plus grand qu'à l'ordinaire diminue, en général, la quantité de puissance sensoriale; dans des organes particuliers, il en résulte des affections spasmodiques, des convulsions, quelquefois la paralysie.

Une excitation moindre qu'à l'ordinaire occasionne, en général, l'accumulation de la puissance sensoriale, et produit de la douleur. On en voit l'exemple dans les personnes exposées au froid; dans celles qui souffrent la faim et la soif; dans les maux de tête ou céphalalgies. Les contractions qui sont produites alors sont plus faibles, mais beaucoup plus fréquentes. Dans les fièvres adynamiques, le pouls bat au-delà de 140 fois par minute; dans les fièvres sthéniques, rarement au-delà de 120. Le vomissement et la plupart des mouvemens retrogrades paraissent dépendre de

cette cause. Une forte affection de l'ame produit un effet semblable dans l'ordre de nos idées, et nous explique tous les phénomènes de la distraction. Si l'action d'un stimulus sur un organe quelconque perd de son énergie, si elle s'éteint, il en résultera une paralysie. L'excitabilité des organes essentiels à la vie cesse-t-elle d'être mise en jeu, l'animal meurt.

Dès qu'une partie quelconque du système manifeste un état sthénique, il faut alors diminuer l'énergie de la puissance sensoriale ; mais comme un engourdissement plus considérable suit l'épuisement de cette puissance vivifiante, et qu'un plus grand effort succède ordinairement à cet état de langueur, la nature, sur-tout dans les fièvres ataxiques, n'est pas toujours en état de résister à ces périodes alternatives de repos et d'effort, et finit le plus souvent par succomber. J'aurai occasion, dans la suite, de suivre le développement de ces principes, et d'en faire l'application aux phénomènes que présentent les paroxismes d'une fièvre intermittente.

Le docteur Darwin est parti des principes que nous venons de développer, pour expliquer les phénomènes intellectuels ; il rapporte toutes nos idées aux classes d'irritation, de sensation, de volition et d'association. Il regarde comme idées d'irritation, celles qui sont précédées par l'irritation que produisent sur nos organes les objets extérieurs ;

idées de sensation, celles que précède la sensation de peine ou de plaisir; idées de volition, celles que nous rappelons à volonté, et dont la vie toute entière nous fournit, à chaque instant, une foule d'exemples; idées d'association, celles que précèdent d'autres idées, d'autres mouvemens, dont elles dépendent. A ces quatre classes, nous rapportons nos perceptions, notre mémoire, nos raisonnemens et tous les fruits de notre imagination.

Une des grandes lois de l'économie animale, ajoute Darwin, c'est le plaisir que nous ressentons, en imitant les actions de nos semblables. De notre aptitude pour l'imitation, naît ce que nous devons généralement entendre par sympathie. N'éprouvons-nous pas en effet du plaisir en voyant une figure gaie, tandis qu'un air mélancolique nous attriste? Le babillement, le vomissement, et la plupart des affections éminemment nerveuses, se propagent par imitation. A la vue d'un spectacle ou d'un récit attendrissant, nous versons souvent des larmes; à la vue d'une opération chirurgicale, les personnes très-sensibles ressentent de la douleur dans la partie correspondante de leur corps. Cette aptitude à l'imitation a été regardée, par Aristote, comme une propriété essentielle à l'espèce humaine, au point qu'il appelle l'homme un animal imitateur. C'est par ces signes naturels que les hommes, comme les animaux, peuvent

s'entendre réciproquement, et ces signes naturels sont l'origine de toutes les langues.

On ne saurait lire, sans le plus grand intérêt, la zoonomie de Darwin. Cet ouvrage, si riche des faits nombreux et intéressans que fournissent les sciences médicales, présente, dans le plus grand détail, les applications heureuses que l'auteur a faites des principes qu'il adopte, et les ingénieuses conséquences qu'il sait en tirer. On ne se lasse point d'y admirer avec quelle sagacité il explique et développe les lois de l'économie animale, sous les rapports physiologiques et pathologiques. On y voit sans cesse l'action des différens organes, et les fonctions qu'ils remplissent, se séparer, ou s'enchaîner et s'unir mutuellement, pour concourir au même but, c'est-à-dire au maintien de la vie et de la santé. Par l'exercice des différentes fonctions se manifestent sans cesse des effets que, dans les autres systèmes, on attribuait ordinairement à la sympathie et à l'antipathie. La théorie du sommeil, qui n'est qu'une suspension momentanée de notre existence extérieure, découle ici des mêmes principes que Stahl avait si bien développés long-tems avant Darwin.

Il est fâcheux que la lecture de ce bel ouvrage devienne par fois fatigante, par les fréquentes répétitions des mots dont se compose le nouveau langage que l'auteur a cru devoir adopter.

Dans la zoonomie, les phénomènes physiologi-

ques se trouvent tous rapportés, comme nous l'avons dit plus haut, aux lois qui se déduisent des mouvemens d'irritation, de sensation, de volition et d'association. Toutes les maladies y sont classées d'après le même plan.

Mais pour le praticien, qui doit considérer, dans l'examen d'une maladie, l'ensemble des phénomènes qui la caractérisent, ce plan a le désavantage d'en séparer un grand nombre qui devraient être réunies. Toute fièvre, en effet, ne nous offre-t-elle pas presque toujours des phénomènes d'irritation, de sensation, de volition et d'association? Ces phénomènes se confondent, et il ne nous est permis alors de les considérer isolément que pour faciliter nos recherches. Cette classification du docteur Darwin peut être consultée sous ce rapport, mais elle devient presque nulle pour l'enseignement, et de peu de valeur au lit du malade.

Les moyens thérapeutiques sont rangés par Darwin en sept classes. Dans la première, sont compris les alimens, dont l'effet est de maintenir toutes les parties de l'organisme dans l'état d'excitabilité qui leur est naturel et convenable; viennent ensuite les stimulans, dont l'action augmente l'énergie des mouvemens d'excitation; 3.<sup>o</sup> les apéritifs qui, en agissant sur les différens organes dont se compose le système des sécrétions, en augmentent les effets, en accélèrent et facilitent les résultats; 4.<sup>o</sup> les absorbans, qui contribuent à augmenter

cette propriété vitale que nous désignons sous le nom d'absorption ; 5.<sup>o</sup> les substances auxquelles l'auteur a donné le nom d'*invertentia* , et qui excitent dans l'économie animale des mouvemens retrogrades ; 6.<sup>o</sup> les médicamens qui sont propres à rétablir, dans leur ordre naturel, les fonctions des différens organes ; 7.<sup>o</sup> les narcotiques, dont l'effet est de diminuer l'activité vitale.

Il est facile de sentir et d'apprécier tout l'arbitraire de cette classification. Est-il possible de spécifier ainsi l'action des différens médicamens ? Le mode d'agir d'un grand nombre de substances médicamenteuses dépend, sans doute, des élémens dont elles se composent ; mais leur effet est presque toujours variable, presque toujours inaccessible à nos procédés physiques et chimiques ; il est essentiellement subordonné à ces dispositions vitales que l'expérience et la pratique nous font connaître, et qui contrarient si souvent les vues hypothétiques et les raisonnemens spécieux du théoricien.

---

## CHAPITRE IX.

*Magnétisme animal. Philosophie de la nature.*

---

LES systèmes et les théories médicales, dont nous nous sommes successivement occupés, nous ont offert, dans leur diversité, des modifications plus ou moins intéressantes, et qui se rapportent, en tout ou en partie, aux documens puisés dans la pathologie humorale, dans le solidisme et dans la doctrine des animistes. Mais leurs combinaisons variées, leurs résultats hypothétiques, si souvent différens, ne peuvent heureusement avoir dans la pratique qu'une très-faible influence sur le diagnostic et le pronostic, ou plutôt elles n'en ont réellement aucune.

Nos connaissances positives, acquises dans ces deux branches si importantes de l'art de guérir, n'ont pu être que les fruits tardifs d'une expérience consommée, et d'une observation scrupuleuse des phénomènes morbifiques. Cette branche, si précieuse et si utile de la doctrine hippocratique, basée sur les lois mêmes de notre organisation, et indépendante du caprice de l'opinion, est toujours restée, malgré les nombreuses révolutions

qui ont eu lieu en médecine, pure et intacte.

Pourquoi nos méthodes thérapeutiques ne jouissent-elles pas des mêmes avantages ? Il est, je crois, facile d'en saisir la raison : elles n'eussent point été si souvent variables, si souvent infructueuses, si, moins fiers de ce que nous croyons savoir, moins attachés aux conjectures qu'enfante notre imagination, ou qu'elle adopte, nous nous fussions plus généralement bornés à suivre les véritables indications de la nature, et que notre orgueil scientifique nous eût plutôt portés à lui obéir qu'à la contraindre.

Le médecin, profondément pénétré de l'importance de ses fonctions, s'afflige à chaque pas, pour ainsi dire, qu'il fait dans la carrière, de l'incertitude dans laquelle le laissent des opinions trop souvent contradictoires. Dans quelle maladie, en effet, le sentiment d'un grand maître, relativement à la méthode thérapeutique, ne se trouve-t-il pas souvent en opposition avec celui d'un homme également célèbre par son crédit et ses lumières ? La médecine, comme on l'a dit, ne serait-elle donc qu'un cercle perpétuel de variations et de vicissitudes ?

Les médecins de l'antiquité qui supposèrent les premiers, avec génie, que l'état d'équilibre ou d'harmonie qui subsiste entre toutes les parties de l'organisme, constitue la santé, conçurent sans doute une idée simple, et aussi vraie que lumi-

neuse. A leurs yeux, toute maladie ne doit être que le dérangement de cet équilibre. Mais quelle en est la cause? et quel peut en être le remède? Envisageant sous un point de vue général la première question, Hippocrate avait déjà dit que si l'homme était seul dans la nature il ne connaîtrait point la douleur. Ce qui nous prouve que le père de la médecine regardait comme une des causes essentielles des maladies l'influence des agens extérieurs.

La physique et la chimie, en perfectionnant à cet égard nos connaissances, en nous faisant connaître les propriétés des corps, et les divers élémens dont ils se composent, nous ont mis à même d'apprécier, avec plus d'exactitude, les effets qui dépendent de la nature de nos alimens, et de l'atmosphère dans laquelle nous sommes sans cesse plongés. L'atmosphère est pour nous un fluide hétérogène que modifient, selon les lieux, les climats et les saisons, pendant le jour ou la nuit, l'influence du calorique, de la lumière, des fluides impondérables, et des émanations de toute espèce dont elle est constamment ou accidentellement imprégnée.

Parmi ces émanations si variables, et dont la nature ou les circonstances qui les favorisent nous sont le plus souvent inconnues, il y en a un grand nombre qui agissent sur nous d'une manière inappréciable. Au contraire, l'action de quelques

autres, en altérant ou suspendant le jeu de nos organes, produit plus ou moins promptement, dans nos diverses fonctions, un désordre qui, par sa nature même, caractérise et spécifie les maladies que nous nommons *épidémiques* et *endémiques*.

Il y a plusieurs maladies que l'homme jouit de la malheureuse faculté de communiquer à ses semblables, par voie de contagion; et les faits qui en constatent la déplorable certitude sont trop nombreux pour qu'on puisse les révoquer en doute. Mais si, d'une part, l'homme peut agir sur l'homme par des influences délétères, serait-il donc hors de raison de lui supposer une vertu absolument contraire, c'est-à-dire celle que peut et que doit avoir en effet, dans certaines circonstances, un individu sain, d'exercer une influence salutaire sur un individu faible et malade? Cette supposition semblerait devoir nous ramener à la doctrine que M. Mesmer a désignée sous le nom de magnétisme animal, et qui n'est qu'une dépendance de cette influence universelle et réciproque, de ces rapports généraux et particuliers établis entre tous les êtres coexistans.

La doctrine de M. Mesmer, observe Thouret, ( Recherches et Doutes ) a formé, pendant un siècle, une opinion dominante. Vanhelmont, Goclenius, Moxwell, Santanelli et autres, ont admis l'existence d'un premier agent, auquel ils ont

donné le nom de *fluide universel*. Ils se vantaient de posséder des moyens de saisir cet agent universel, de pouvoir en modifier les influences et les effets. Ils croyaient pouvoir agir de cette manière, sans aucun contact immédiat, mais à de certaines distances; par ces moyens, ils prétendaient exciter, mettre en jeu le principe vital des êtres animés, augmenter son action, produire des crises, et calmer les troubles qu'il peut occasionner dans les organes.

En fortifiant ainsi l'esprit vital dans chaque individu, ils se flattaient de pouvoir conserver la santé, prolonger la vie et préserver même des maladies; enfin, et par une conséquence naturelle de cette doctrine, ils pensaient être parvenus au point de simplifier l'art de guérir. Ils ramenaient toutes les maladies et tous les remèdes à un seul principe; ils indiquaient enfin la médecine universelle, c'est-à-dire le moyen de seconder les efforts salutaires de la nature, qui, seule et sans secours, dissipe si souvent un grand nombre de maladies.

Mead, Whytt et Stahl, ont eu sur les mouvemens alternatifs de l'économie animale, et qu'ils ont comparés à ceux du flux et reflux, des idées absolument semblables à celles des auteurs que nous avons déjà cités. Ce point important de la doctrine médicale est d'une haute antiquité, et le germe s'en trouve dans plusieurs écrits d'Hippo-

crate. Les propriétés connues de l'aimant se manifestent également, selon M. Mesmer et les anciens magnétistes, dans le corps humain. On y observe, nous disent-ils, un axe polaire, des pôles; on y reconnaît même une force directive, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, le phénomène même de la direction.

Les anciens magnétistes enseignaient, comme M. Mesmer, qu'ils avaient le pouvoir de saisir et de communiquer leur agent universel, de le renforcer ou de le fortifier dans les individus, en employant des moyens appropriés. Celui, dit Maxwell, qui sait agir sur l'esprit vital, particulier à chaque individu, peut guérir, à quelque distance que ce soit, en appelant à son secours l'esprit universel. Celui, ajoute-t-il, qui regarde la lumière comme étant l'esprit universel, ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. C'est en effet, ou la lumière elle-même, ou c'est en elle au moins qu'il réside.

M. Mesmer avait annoncé que le magnétisme peut guérir immédiatement les maladies de nerfs, et médiatement les autres. Les prétentions des partisans de l'ancien magnétisme étaient absolument les mêmes. Toutes les maladies dépendaient, suivant eux, de l'affection et des diverses altérations du principe vital; dès-lors, en fortifiant et rétablissant l'esprit vital, ou le vrai principe qui anime les nerfs, ils ne doutaient pas qu'on ne pût par-

venir à conserver la santé, prolonger la vie, et prévenir toutes les maladies.

C'est en excitant des crises que M. Mesmer se flattait, comme les anciens magnétistes, de guérir les maladies; mais il admettait, avec eux, que les secours de la médecine ordinaire pouvaient et devaient même, au moins dans certains cas, être employés conjointement avec le magnétisme. Comme eux, il adopta l'idée d'une médecine universelle.

Si les principes de M. Mesmer et des anciens magnétistes nous présentent, comme il est facile de s'en convaincre dans l'ouvrage de Thouret, la plus grande conformité, nous remarquerons que leur méthode consistait dans un ordre de procédés différens. Maxwell et Santanelli dirigeaient de préférence l'influence magnétique sur des parties, soit séparées, soit extraites, ou mêmes évacuées du corps des individus; de là s'était introduit l'usage des différentes espèces de poudres de sympathie. M. Mesmer n'a recours, au contraire, qu'à l'attouchement, ou à la seule approche. Cette condition lui paraît au moins nécessaire pour qu'il puisse agir ensuite dans l'éloignement.

La chaîne, les conducteurs et le baquet, employés par M. Mesmer, doivent être regardés alors comme d'utiles accessoires, sur-tout dans les traitemens publics, mais dont l'usage n'est point indispensable dans les traitemens particuliers.

Après avoir comparé le mesmérisme avec la doctrine des anciens magnétistes, Thouret met en parallèle les cures que M. Mesmer avait opérées, avec celles de Gassner et de Greatrakes ; il cite comme faits analogues, la possession des religieuses Ursulines de Loudun, et les guérisons qui eurent lieu sur le tombeau du diacre Pâris ; il se croit en droit, sans contester toujours la réalité de ces cures, de les rapporter, d'une part, à cette sorte d'ambition ou de désir d'occuper le public de soi, et de l'autre, à l'imitation et aux effets de l'imagination, dont l'empire est si puissant sur des personnes sensibles et nerveuses. La dissipation, une musique agréable, l'exercice, l'espoir même de guérir, l'usage de la crème de tartre et des bains, ne devaient-ils pas souvent contribuer, se demande Thouret, à la guérison des maladies autant que le magnétisme ?

Pourquoi M. Mesmer a-t-il distingué un ordre de sujets qu'il appelle *anti-magnétiques* ? Ne serait-ce pas pour excuser le défaut de succès sur des personnes qui, n'ayant ni l'imagination ardente, ni les nerfs mobiles, n'éprouvent ainsi nul effet d'un agent dont on prétend cependant que dans la nature l'action est universelle ? Quel soupçon cette remarque ne donne-t-elle pas sur le compte des magnétiseurs ? Ce n'est donc point l'action de la cause qui est grande, mais la disposition aux effets.

D'après ce qu'on vient de dire, il est facile de

se convaincre que M. Mesmer n'a fait que reproduire la doctrine des anciens magnétistes; on est en droit de lui reprocher de s'être entouré de tous les prestiges du charlatanisme. Les abus si dangereux qu'on remarqua dans ses traitemens publics, et qui furent signalés dans le tems, provoquèrent, à plusieurs égards, le rapport des commissaires nommés en 1784 pour examiner le magnétisme.

A peu près vers cette époque, une circonstance heureuse et inattendue fit découvrir à M. de Puysegur le phénomène du somnambulisme magnétique, dont M. Mesmer n'avait point parlé. Cet état si extraordinaire, et qu'on a eu tort de confondre avec la catalepsie, présente divers rapprochemens essentiels avec le somnambulisme naturel; mais il offre des nuances qui lui sont propres.

On a réuni les phénomènes les plus importans du somnambulisme magnétique sous trois points de vue principaux : isolement, mobilité et concentration magnétiques. L'électricité nous donne l'idée de l'isolement des somnambules; l'aimant celle de leur plus ou moins grande mobilité magnétique. Dans cet état de concentration, qui n'appartient qu'aux somnambules des degrés supérieurs, il se développe une faculté instinctive semblable à celle des animaux, et qui nous présente alors une série de phénomènes qu'on ne connaissait point auparavant.

Sans se permettre de nier, d'une part, tous les faits, sans en admettre aveuglément, de l'autre, toutes les conséquences, il est prudent, avant d'asseoir un jugement, d'attendre que ceux qui s'occupent encore en France et en Allemagne, du magnétisme et du somnambulisme, aient pu donner à leurs idées la maturité d'une longue expérience.

Je ne puis ajouter ici que peu de chose à ce que j'ai déjà dit de la philosophie de la nature. Cette théorie nouvelle, dont j'ai emprunté plusieurs vues générales, est maintenant très-répandue en Allemagne. Voici l'exposé que M. Virey, dans le tome X du Dictionnaire des Sciences médicales, article *doctrine*, nous en a récemment donné :

« Suivant cette doctrine, assez difficile à com-  
 » prendre, nos corps sont formés par la réalisa-  
 » tion de la volonté de l'être unique primitif ou  
 » de Dieu, au moyen des élémens opposés ou  
 » pôles. Les métaphysiciens de Tubingue et de  
 » Landshut paraissent concevoir par là l'antago-  
 » nisme ou l'opposition des forces qu'on observe  
 » dans l'économie vivante ; ainsi le nerf et le  
 » muscle sont opposés par leur action ; ainsi l'ac-  
 » croissement ou l'assimilation l'est au décroisse-  
 » ment ou à la décomposition, le système arté-  
 » riel au veineux, les liquides aux solides ; enfin,  
 » tout ce concours d'oppositions maintient le corps  
 » vivant dans un état intermédiaire, ou *indiffé-*

» *rent*, pour s'exprimer comme eux. Par exemple,  
 » le blanc et le noir dans les couleurs, le doux  
 » et l'amer dans les saveurs, le grave et l'aigu  
 » dans les sons, offrent, pour chaque sens, des  
 » preuves de cet antagonisme, de ce dualisme  
 » qui, comme les leviers correspondans d'une ba-  
 » lançoire, établissent une sorte d'équilibre ou  
 » milieu par lequel notre organisation se soutient.  
 » Il y a dans toute la nature de ces harmonies  
 » générales d'opposition qui conservent l'équilibre  
 » de l'Univers, dont Dieu, placé au point inter-  
 » médiaire, est l'éternel médiateur, Être qui do-  
 » minant ainsi sur les confins des deux principes  
 » antagonistes, est le point milieu, le néant ou  
 » l'immatérialité. Dans ce système, l'âme est une  
 » espèce d'harmonie; elle imprime à *tous nos*  
 » *organes* le braule de la vie; elle a une exis-  
 » tence à part; elle agit dans le somnambulisme,  
 » les sommeils magnétiques; communique avec  
 » les autres âmes et avec toute l'étendue, etc.  
 » On explique, suivant ce dualisme, les opérations  
 » de nos organes qui sont formés de deux moi-  
 » tiés pareilles comme les deux pôles de l'aimant,  
 » les deux espèces d'électricité, de galvanisme,  
 » comme l'oxygène et l'hydrogène, la chaleur et  
 » le froid, la lumière et les ténèbres, etc. Telle  
 » est la polarité, la succession des êtres, images  
 » fugitives de la volonté d'un être immense, cen-  
 » tral, immatériel et producteur de toute matière,

» par deux principes opposés émanés de sa vo-  
» lonté. Telle est la Trinité ineffable qui nous  
» révèle toutes les puissances de la nature uni-  
» verselle. »

En suivant la philosophie de la nature dans ses détails, on y rencontre à chaque pas des documens puisés dans la doctrine des animistes, des données positives empruntées des vitalistes et des médecins mécaniciens. Toutes nos connaissances antérieurement acquises forment des élémens d'une plus ou moins grande importance dans la construction de ce nouvel édifice. Mais il est à regretter que la vérité s'y présente si souvent obscurcie par un langage dont on n'est pas toujours sûr d'avoir saisi le sens.

---

---

---

# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

---

DEUXIÈME PARTIE.

---

—•••••—  
PHYSIOLOGIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Principes généraux.*

---

LA physiologie est, aux yeux du médecin, la connaissance des lois des diverses fonctions de l'économie animale dans l'état de santé. La considérer sous ce point de vue, c'est la réduire à ce qu'elle offre d'essentiellement utile. L'anatomie est une de ses branches : elle nous enseigne la

position, la structure et la conformation de nos organes.

Comme les modifications de la vie se présentent sous les formes les plus variées, il devient indispensable d'en étudier les rapports et les différences dans les diverses et nombreuses espèces d'êtres organisés. Le végétal, dont l'existence paraît bornée au système nutritif et reproducteur, s'unit, par des nuances insensiblement graduées, aux différentes espèces d'animaux qui se rapprochent eux-mêmes plus ou moins de l'homme.

Mais l'homme, quoique d'une nature bien supérieure, lui chez qui le *sentiment de la divinité peut rendre l'amour sublime et l'amitié généreuse*, éprouve néanmoins les mêmes besoins physiques que les animaux. Comme eux, il connaît le plaisir et la douleur, obéit aux impulsions du désir et de l'aversion; il est soumis aux mêmes lois d'accroissement et de dépérissement; il naît, se reproduit et meurt comme eux.

L'examen anatomique des différentes parties qui composent les corps organisés, nous fait bientôt reconnaître que leurs organes varient dans les espèces et les individus. Ces organes contribuent tous à l'accomplissement des fonctions de la vie extérieure et organique; tous nous offrent des rapports plus ou moins précis de quantité, de qualité, de modalité et de relation. C'est là ce qui constitue réellement leur idiosyncrasie; c'est là ce

qui les rend tous propres à exécuter, avec plus ou moins de facilité, telle ou telle fonction; et c'est aussi, pour nous, ce qui les différencie d'une manière si sensible des corps inorganiques.

Tout mouvement inorganique est, comme on le sait, et nous l'avons déjà observé, rigoureusement soumis aux circonstances de masse, de situation et de vitesse. Quant aux mouvemens animaux, ils se distinguent des mouvemens communiqués, parce qu'ils ne sont jamais en proportion mécanique avec la cause qui les produit. Ils diffèrent des mouvemens de gravitation, en ce qu'ils s'exécutent avec la même facilité dans toutes les directions. Nous ne pouvons les confondre avec les phénomènes chimiques, parce que, dans la production de ces mouvemens, nous n'appercevons aucune combinaison, aucune décomposition sensible.

La structure plus ou moins régulière, plus ou moins symétrique des organes, qui sont du domaine des fonctions extérieures ou physiques, se trouve rigoureusement assujétie à des lois du même ordre. Quant aux organes destinés aux fonctions d'assimilation et de reproduction, leur qualité intérieure et spécifique est d'une toute autre importance que leur conformation extérieure. Cette considération si intéressante n'avait point, comme on a pu le voir, échappé à Stahl, et elle se retrouve dans tous les écrits de ceux qui, en adoptant ses idées, ont professé sa doctrine.

Dans tous les mouvemens physiques que nécessitent nos diverses fonctions, quelque forts ou faibles, quelque lents ou rapides qu'ils puissent être, on y observe des rapports connus de forme, de masse, de vitesse, de densité, de volume, etc., etc.; il se manifeste en outre, selon le mode d'action des forces compressives et expansives, une différence *qualitative* de direction, c'est-à-dire du centre à la circonférence, et de la périphérie au centre. Mais dans l'excitation, la seule différence *quantitative* d'activité qui soit possible, c'est l'hypersthénie ou l'asthénie.

L'action continuelle qu'exercent sur nos organes les agens extérieurs, se trouve généralement soumise aux lois de la physique et de la chimie. Tous les effets, tous les produits de l'activité vitale se présentent, sans cesse à nos yeux, sous des rapports de tems, de grandeur, d'espace, d'énergie, de détermination, sous des rapports d'affinités de composition et de décomposition. Ce merveilleux enchaînement de phénomènes si variés, si multipliés; ce balancement et cet antagonisme continu des forces de la nature; ce dualisme universel, dont les preuves physiques et morales sont par-tout et se reproduisent à chaque instant, est devenu de nos jours l'objet spécial des savantes méditations de plusieurs médecins, en Allemagne.

Bernardin de St.-Pierre, dans son bel ouvrage des *Études de la Nature*, a cité un grand nombre

de faits à l'appui de cette doctrine des harmonies et des contrastes. Il nous a peint, dans ce genre, plusieurs tableaux intéressans, avec les nuances de ce coloris enchanteur dont la nature elle-même sait embellir toutes ses productions. Peintre habile, savant naturaliste, sous sa plume éloquente, les vérités les plus sublimes de la philosophie et de la morale se présentent à nous, souvent ornées de fleurs, souvent parées de tous les charmes du style, quelquefois même déguisées sous les ingénieuses allégories de la fable.

Des phénomènes du même ordre, soumis aux mêmes lois et dépendans des mêmes causes, s'offrent également au médecin dans l'étude de l'économie animale. L'expérience nous démontre qu'il peut exister, dans le système vital, un état relatif de force ou de faiblesse. Dans d'autres circonstances, nous observerons une augmentation, une diminution des forces expansives et contractives, une prédominance constante et très-prononcée dans tel ou tel mode des affinités organiques.

Ce sont les degrés variables de ces combinaisons, de ces diverses modifications des élémens dont se forment nos organes, qui établissent une si grande différence dans les tempéramens, et si souvent enchainent, pour ainsi dire, malgré nous, le moral sous la dépendance des causes physiques.

Le premier mode d'existence, à nos yeux, pour tous les êtres organisés, c'est l'état de liquidité;

mais dans les diverses gradations, et dans le développement successif de la vie, cet état subit un grand nombre de métamorphoses, qui toutes se réduisent, en dernière analyse, à trois substances particulières, savoir : la gélatine, l'albumine et la fibrine.

Tous les organes blancs appelés par les anciens spermatiques, tels sont les tendons, les aponévroses, le tissu cellulaire, les membranes, doivent leur solidité à la première de ces substances. L'albumine se trouve en abondance dans presque toutes nos humeurs. Enfin la fibrine, contenue dans le sang, devient une des parties constituantes des muscles. Chez quelques animaux, le sang ou le fluide qui en tient lieu est blanc, d'autres ont au contraire le sang rouge. Dans certaines classes d'animaux, la chaleur animale excède à peine la température de l'atmosphère; chez d'autres, elle lui est supérieure de plusieurs degrés.

« Tout animal, dit le professeur Richerand, » peut être réduit par la pensée à un tube nutritif ouvert par ses extrémités. » Mais l'anatomie comparée nous enseigne combien les dimensions de ce tube peuvent varier par rapport à ses sinuosités, et à tous les organes accessoires qu'il renferme dans l'épaisseur de ses parois.

Les polypes, les vers et les crustacés nous présentent une organisation beaucoup plus simple que les oiseaux, les mammifères et l'homme. Les

polypes n'ont aucun organe qui soit spécialement destiné à la reproduction de l'espèce. On peut, à volonté, couper un de ces animaux en plusieurs morceaux, et chacune de ces parties forme autant de polypes, qui sont vivans et organisés comme celui dont ils sont séparés.

Pour les vers, le même phénomène a également lieu ; mais la section ne saurait être poussée aussi loin que dans les polypes. L'organisation animale, plus compliquée chez les crustacées, ne permet plus que la reproduction de quelques-unes de leurs parties. Plus l'animal se rapproche de l'homme, et plus ses organes, en se multipliant, compliquent son organisation, moins alors les reproductions partielles sont fréquentes ; elles n'ont même plus lieu ; et si l'animal, par suite de maladies, ou par quelque cause accidentelle, éprouve la perte d'un de ses organes, il en demeure privé pour la vie.

Si nous avons quelques données positives sur les propriétés générales et particulières de structure et de conformation, propriétés qui semblent également appartenir aux végétaux comme aux animaux, nous en sommes redevables à l'anatomie comparée, science qu'ont enrichie de nos jours, et beaucoup perfectionnée, les travaux de Vicq-d'Azyr, de Cuvier, et de plusieurs autres savans.

La physiologie végétale ne doit pas moins aux observations des Lamarck, Decandolle, Mirbel, etc.

## CHAPITRE II.

*Suite des considérations générales sur l'organisme.*

---

DANS le sens, et d'après les idées de la plupart des médecins vitalistes de nos jours, le principe des phénomènes de la vie, ou plutôt cette circonstance occasionnelle qui les fait naître et les développe, c'est *l'excitabilité*. Ce terme, qui désigne un phénomène principal, un fait physique, le fondement de tous les autres, mais dont on n'explique point la cause, suffit sans doute à l'enseignement. Il permet de ne point dépasser certaines limites, et dispense de remonter à des principes métaphysiques.

Les idées de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité, adoptées et modifiées par Bichat, Richerand, et leurs imitateurs, sont devenues sous la désignation de sensibilité et contractilité, les deux lois fondamentales de la physiologie. On y rattache tous les phénomènes de la vie, soit qu'on les considère sous les rapports de nutrition, d'assimilation, de reproduction, sous les rapports de

sensation, de volition et de loco-motion. Toute irritation perçue, sentie, produit en nous un sentiment de peine ou de plaisir qu'accompagnent des mouvemens d'aversion ou de désir. Diverses séries de mouvemens d'irritation, de sensation, de volition et d'association, composent l'ensemble des phénomènes qui commencent avec la vie et ne cessent qu'avec elle.

Plusieurs physiologistes, en Allemagne, se persuadent que l'excitabilité n'est qu'une espèce d'électricité animale. Ils regardent le principe de la fixité comme un effet magnétique ; mais la concentration et l'expansion des forces vitales ne fut-elle pas long-tems avant eux enseignée comme une des lois de l'économie animale, et les phénomènes de la nutrition regardés comme effets, comme résultats d'affinités organiques particulières ?

Indépendamment des forces vitales dont nous avons déjà parlé, il existe en outre, chez tous les êtres organisés, une force spéciale de reproduction qui doit être considérée comme leur caractéristique, c'est-à-dire comme l'attribut le plus essentiel, le plus frappant pour nous, et qui nous aide le mieux à les distinguer de tous les autres. Cette force de reproduction est toujours la même dans chaque espèce.

Elle se manifeste sans cesse à nous, non seulement par tous les phénomènes de reproduction, mais d'une manière plus étonnante encore, par la

faculté qu'ont tous les êtres organisés de pouvoir donner naissance à d'autres êtres qui leur ressemblent. La cause et l'effet sont toujours ici du même ordre : quelque variées que puissent être les circonstances de rigueur, la forme et la disposition des organes qui permettent l'accomplissement de cette importante fonction de la vie, et dont l'époque, comme la durée, sont comprises entre certaines limites. De cette manière, se trouvent enchaînées la vie générale, la vie individuelle et la vie de l'espèce.

Des rapports plus ou moins marqués de l'influence des causes extérieures se manifestent donc dans l'économie animale, soit comme moyens *excitans*, soit comme moyens *nourrissans* ; les uns agissent en consommant l'énergie vitale, les autres en réparent sans cesse la perte. Les premiers mettent en jeu l'excitabilité vitale, les seconds fournissent au système réparateur les élémens qui maintiennent nos organes dans l'état de santé qui leur est propre. D'après des vues que l'on doit néanmoins regarder comme hypothétiques, on s'est permis de conclure que tous les phénomènes compris dans la sphère d'excitation se rapportent à des *formes électriques*, et que tout ce qui est du ressort de la nutrition dépend du *magnétisme*. « Les mouvemens de rapprochement, dit M. Azaïs, » à peu près dans le même sens, sont ceux qui » tendent sans cesse à former et à conserver les

» corps. Les mouvemens de séparation sont ceux  
 » qui tendent sans cesse à les dissoudre. »

L'organisme nous offre dans chaque espèce des différences bien marquées et particulières à chacune d'elles ; mais ces différences d'organisation sont toujours ici régulières, et concourent avec un ordre admirable, dans les nombreuses générations qui se succèdent sans cesse, à l'accomplissement des mêmes fonctions. L'organisme de chaque individu se trouve, au contraire, continuellement exposé à des différences plus ou moins variables ; elles supposent, par rapport aux affinités organiques, une prédominance des forces attractives ou répulsives, d'où il résulte une restriction réciproque dans leur tendance, et qui modifie tous les phénomènes de construction et de destruction, c'est-à-dire ceux qui se manifestent dans l'acte de la nutrition et de la décomposition de nos organes.

Ce qui précède peut nous aider à concevoir la manière dont agissent sur l'organisme les substances altérantes et nutritives, sans qu'il nous soit possible, dans l'explication des phénomènes de nutrition, d'aller au-delà de ce que nous venons de nommer tendance relative des affinités organiques, effet secondaire à la vérité, et dont la cause première nous sera toujours inconnue. Il en est de même de la *contagion*, qu'on attribue, avec assez de vraisemblance, à une modification de l'électricité animale. Aux yeux du médecin, la contagion

doit être envisagée comme une influence particulière qu'exercent certaines puissances sur l'organisme, en produisant des effets identiquement semblables à leur cause. Les maladies généralement regardées comme contagieuses sont la gale, la variole, la syphilis, le typhus, la peste, etc. Les autres poisons, qu'on les suppose tirés des règnes minéral, végétal et animal, ne sont pas, à proprement parler, contagieux. Ils exercent simplement une altération spécifique sur certaines parties de l'organisme soumis à leur action délétère.

M. le docteur Gasc, médecin des armées, dans le discours préliminaire qu'il a mis en tête de sa traduction du *Typhus contagieux*, etc., par J. V. de Hildenbrand, Paris, 1811, se rapproche de mes idées, et me paraît avoir très-judicieusement comparé le phénomène de la contagion à ce qui passe dans la fermentation panaire. L'histoire de la génération des plantes et des animaux nous offre aussi des phénomènes du même ordre, mais que modifie, avec des nuances infiniment variées, la part que peut avoir chaque sexe dans cette importante fonction. Les observations sur les animaux spermatiques, le système des ovaristes, l'ingénieuse hypothèse de Buffon sur les molécules organiques, et de nouvelles conjectures empruntées de la théorie du galvanisme, laissent encore cette fonction, même de nos jours, dans une profonde obscurité.

Quelques physiologistes ont cru pouvoir regarder l'homme comme le tout organique le plus parfait de notre globe, comme le plus étonnant *microcosme* qui réunit et réalise en lui toutes les possibilités de combinaison et de rapports, soit physiques, soit psychologiques. Ils se plaisent à comparer souvent les modifications diverses de la vie avec les grands phénomènes de l'Univers. La nature, nous disent-ils, nous offre, sans cesse et par-tout, des alternatives d'expansion et de contraction, d'activité et de repos.

La terre, dans l'orbite qu'elle parcourt, tourne sans cesse sur son axe, mais présente chaque jour au soleil son hémisphère oriental ou occidental, et annuellement aux solstices l'un ou l'autre de ses pôles. L'homme, dans l'exercice de ses fonctions, nous offre aussi des phénomènes du même ordre, et qui paraissent dépendre des mêmes lois. Il se montre soumis à une semblable succession périodique, comme le constatent l'état de sommeil et de veille, les paroxysmes fébriles, et beaucoup d'autres phénomènes; comme le prouvent ces contractions alternatives des fibrilles nerveuses auxquelles on attribue la production des couleurs accidentelles, théorie ingénieuse, et qu'a si bien développée Darwin.

L'homme, comme le globe qu'il habite, semblerait donc se partager aussi en deux hémisphères; l'un que l'on désignerait sous le nom

d'hémisphère physique, l'autre sous celui d'hémisphère psychologique, mais qui, relativement à leurs fonctions, s'alternent, pour ainsi dire, dans leur point de *culmination*. Tous les phénomènes de l'hémisphère physique se réduisent à deux modes généraux, savoir : *figure* et *mouvement*. Le mot *figure* se trouvant pris alors dans le rapport physique, tandis que dans le sens chimique celui de *configuration* désigne spécialement la disposition intérieure des élémens ou parties constituant les agrégats; tous les phénomènes de l'hémisphère psychologique se rapportent à l'entendement et à la volonté.

La disposition symétrique des deux parties latérales du corps humain, et celle d'un grand nombre d'organes, avait engagé quelques philosophes de l'antiquité à regarder l'homme comme un animal double. Les anatomistes se sont emparés de cette idée, et en ont fait un des principaux documens de la science. Les savantes recherches auxquelles Bordeu s'était livré à cet égard, mirent le célèbre Bichat sur la voie de nouvelles tentatives. Il partit des mêmes principes, qu'il sut développer avec beaucoup de sagacité, mais en leur donnant, au jugement de plusieurs physiologistes, un peu trop d'extension. Il augmenta, en les perfectionnant, nos connaissances sur les divers tissus dont se composent nos organes. Les os mêmes, qui sont les parties les plus solides de l'animal,

nous furent présentés alors comme une espèce de réseau, dans les mailles duquel se dépose le phosphate calcaire qui leur donne toute leur solidité.

Quelques-unes des conjectures qu'on s'était permises, relativement à la formation de nos organes et leur accroissement progressif, se trouvèrent rigoureusement démontrées. En faisant subir à nos organes une décomposition successive, en leur faisant éprouver une macération plus ou moins prolongée, on les réduisait à leurs tissus primitifs, et on les ramenait aux divers élémens dont ils se composent. Il fut constaté que les divers tissus, osseux, cartilagineux, fibreux, muqueux, séreux, dermoïde, etc., ont pour base commune le tissu cellulaire.

Un mode semblable de structure primitive, pour toutes les parties solides, devint alors un des points de physiologie les mieux prouvés; il fut possible d'en faire les plus heureuses applications, et d'en déduire les conséquences les plus ingénieuses. A l'aide du tissu cellulaire, dans lequel se trouvent plongés tous nos organes, il fut facile de concevoir et d'expliquer les métastases, c'est-à-dire ces transports de la matière morbifique dans un lieu différent de celui qu'elle occupait primitivement.

Outre la division latérale dont nous venons de parler, le corps humain se trouve, en quelque

sorte , partagé en deux portions supérieures et inférieures : l'une au-dessus , l'autre au-dessous du diaphragme ; et cette idée , qu'on trouve dans les écrits d'Hippocrate , ne présente pas moins d'utilité par ses nombreuses applications à la pratique ,

Une autre considération d'une très-grande importance dans l'étude de l'économie animale , et qu'on fait dépendre du rapport qui s'établit entre les forces sensibles toniques et loco-motrices , entre les forces d'assimilation , d'association et de volition , c'est l'énergie ou la faiblesse respective de chaque organe en particulier , et de chaque système d'organes. Cette activité , ou trop forte ou trop faible , détermine non seulement les tempéramens et la prédominance de telle ou telle passion , mais doit être en outre regardée le plus souvent comme la cause d'un grand nombre de maladies de telle ou telle classe. Elle altère l'harmonie qui doit toujours subsister entre les solides et les fluides ; elle déränge , elle intervertit même le plus souvent l'ordre naturel des sympathies d'organes ou de fonctions , produit le spasme ou l'atonie , accélère et précipite quelquefois ce terme fatal de notre existence , et qui , pour le commun des hommes , est *la terreur des terreurs*.

---

## CHAPITRE III.

*Classification des fonctions et des systèmes organiques.*

*C*ONNAÎTRE et se reproduire sont les deux grandes fonctions de l'homme sur ce globe. Tous les mouvemens vitaux qu'elles exigent, de quelque ordre qu'ils soient, peuvent se ranger sous quatre systèmes généraux : 1.<sup>o</sup> système sensitif ; 2.<sup>o</sup> système nutritif ; 3.<sup>o</sup> système égestif et loco-moteur ; 4.<sup>o</sup> système intellectuel.

Le système sensitif se rapporte, pour tout ce qui regarde les opérations des sens, à cette propriété vitale qu'on a désignée sous le nom de sensibilité.

L'irritabilité tient sous sa dépendance le système égestif, c'est-à-dire celui des systèmes de l'économie animale, qui comprend tous les phénomènes qui sont l'effet ou le résultat des forces que Stahl, et d'autres physiologistes après lui, avaient appelées forces toniques ou loco-motrices. Bichat a de nos jours expliqué les mêmes phénomènes, par ce qu'il nomme contractilité sensible et insensible.

Le système nutritif ou d'assimilation a pour base cette force altérante ou digestive dont Grimaud a si habilement développé les effets dans tous les phénomènes qui en dépendent. Plusieurs physiologistes Allemands, sans ajouter rien d'essentiel aux savantes explications qu'en a données le célèbre professeur de Montpellier l'appellent force de reproduction, et la regardent comme une des modifications du principe de la pesanteur. Si nous réfléchissons sur ce qui se passe dans l'acte de la nutrition, pris dans le sens le plus général, nous devons avouer qu'en admettant une force digestive, une force de reproduction, nous ne pouvons pas toujours en concevoir clairement les effets; mais au moins cette force explique-t-elle d'une manière satisfaisante les faits relatifs à l'accroissement, les faits relatifs à cette *résistance vitale*, qui n'en est qu'un produit, mais en vertu de laquelle tous les corps organisés se conservent, se maintiennent plus ou moins long-tems dans cet état qui leur est propre, malgré l'action continuellement destructive de toutes les causes environnantes.

L'entendement et la volonté doivent être regardés comme les deux clefs du système intellectuel; et toutes les connaissances qui peuvent y avoir plus particulièrement rapport sont du domaine de la métaphysique.

L'hémisphère psychologique, dont nous avons parlé, se partage en deux systèmes: celui des

sensations et de l'intelligence. Nous y observons le sentiment d'une part, et de l'autre la raison, comme les expressions d'une action relative plus ou moins déterminée du principe qui préside à la vie. L'équilibre, qui s'établit par l'idiosyncrasie, ou l'habitude entre ces différences relatives, constitue l'esprit ou le caractère propre de l'individualité.

Toute sensation, comme nous l'avons déjà dit, produit en nous un sentiment de peine et de plaisir. Tout acte de notre volonté se rapporte au désir, soit de nous rapprocher des objets qui nous font plaisir, soit de nous éloigner de ceux qui nous déplaisent ou nous font mal. Le développement et l'exercice de nos facultés intellectuelles se rapporte au besoin que nous avons de connaître.

Mais les objets dont l'action nous modifie sont de deux sortes ; ils sont ou différens de nous-mêmes, c'est-à-dire extérieurs, causes occasionnelles, momens qui déterminent dans l'ame de chaque individu telle ou telle représentation, ou bien ils sont intérieurs et n'appartiennent qu'à nous-mêmes : de là deux espèces de sensations : l'une externe, l'autre interne, occasionnée par notre activité propre et intérieure : c'est cette modification, en tant qu'elle est agréable ou désagréable, et qu'elle devient un principe de détermination, qu'on désigne sous le nom de *sentiment*.

Le sentiment, considéré comme fonction, nous offre deux actes liés l'un à l'autre d'une manière inséparable, et qui se produisent mutuellement d'après leur dépendance réciproque. Le premier est la simple excitation de l'organe sensible, le second est la contemplation ou représentation intuitive du premier acte; car l'affection extérieure ou physique de l'organe des sens n'est point encore, à proprement parler, une sensation. La sensation a simplement lieu quand l'ame prend connaissance de l'impression faite sur les sens. Nous jouissons, à quelques restrictions près, du pouvoir de répéter volontairement, dans beaucoup de circonstances, les mêmes sensations que nous avons eues déjà. Mais la faculté que nous avons de nous les rappeler, de nous les représenter dans l'absence des impressions extérieures qui les ont produites, doit être regardée comme un sensation de mémoire, de réminiscence; et ce pouvoir, ou cet acte, se trouvent sous la dépendance de cette faculté de l'entendement humain, qu'on a nommée imagination.

Le cerveau, le cervelet et les nerfs, sont les organes consacrés par la nature aux fonctions du système sensitif et intellectuel; ils appartiennent à l'hémisphère vital, que nous avons nommé psychologique. Les systèmes de l'égestion et de l'assimilation sont du ressort de l'hémisphère physique, mais dans une dépendance relative avec ceux de

l'autre hémisphère. Ainsi le système d'assimilation correspond au système sensitif. Le système égestif est plus intimement lié avec le système intellectuel. Les organes de la circulation forment et établissent un moyen intermédiaire de communication entre le système sensitif et celui d'assimilation. Les organes musculaires enchainent, pour ainsi dire, unissent entre eux le système intellectuel et le système égestif.

Le système assimilatif se divise en trois fonctions importantes : la respiration, la digestion et l'absorption ; fonctions qui s'accomplissent par l'exercice continu d'une activité vitale particulière, peut-être analogue à celle des sens, du toucher, du goût et de l'odorat.

C'est l'appareil circulatoire avec toutes ses dépendances qui fournit, sans interruption, au système réparateur les élémens ou les matériaux de la nutrition. Le phénomène de la *pulsation*, et qui se trouve être l'expression d'une plus ou moins grande excitabilité, annonce l'influence qu'exerce sans cesse sur cette importante fonction le système sensitif, auquel elle est, comme nous l'avons déjà dit, intimement liée.

La vie d'assimilation s'entretient par le jeu réciproque des organes pulmonaires, de l'estomac et du canal intestinal ; par l'absorption du chyle, qui s'opère au moyen des vaisseaux lactées, et par l'élaboration que lui font subir les glandes conglo-

bées ; enfin par l'action et la réaction continuelles des glandes et des vaisseaux lymphatiques.

Le cœur, cet organe central de l'appareil circulatoire, s'unit d'une part aux organes pulmonaires, et de l'autre au système de la veine-porte. En sorte que le poumon et le foie ont été nommés, par quelques physiologistes, les deux organes po-  
laires de l'appareil circulatoire.

Le système égestif nous présente trois puissances ou fonctions qui suivent une marche analogue à celle que nous avons remarquée dans le système intellectuel. Ce dernier nous offre, d'une part, idées, jugemens, conclusions ; de l'autre, instinct, volonté, passions. Dans le système égestif, nous trouverons sécrétions, excrétiions, et mouvement musculaire.

Les muscles, pris dans leur ensemble, doivent être regardés comme les principaux agens de l'appareil loco-moteur. Instrumens de la volonté, ils servent comme d'un moyen d'union entre le système égestif et le système sensitif ; tandis que les organes sécréteurs et excréteurs unissent et confondent en quelque sorte ce système avec celui d'assimilation.

Le diaphragme est un muscle membraneux dont les fonctions sont de la plus grande importance. Par les contractions et expansions, auxquelles il est alternativement sujet, la capacité des cavités thorachiques et abdominales se trouve tour à tour

diminuée et augmentée. Le refoulement qu'il exerce sur les poumons, le cœur, et les différens viscères de l'abdomen, produit un effet très-marqué sur la circulation, la respiration, les sécrétions et excrétions. Toutes les conséquences qui en résultent ont été très-bien appréciées par Bordeu, Lacaze, et autres physiologistes.

Dans toutes les fonctions de la vie extérieure et organique il existe une dépendance mutuelle toujours constante, toujours nécessaire, mais plus ou moins directe entre l'action réciproque des solides et des fluides. Aussi est-ce bien à tort qu'on se flatterait d'expliquer exclusivement les phénomènes de l'organisation, par des théories déduites du solidisme ou par les principes des humoristes. Le sang peut bien être, selon l'expression de Bordeu, regardé comme une *chair coulante*; mais c'est néanmoins un fluide, et qui en a toutes les propriétés. Il charie sans cesse tous les élémens, tous les matériaux de la nutrition. D'un autre côté, personne n'ignore que la circulation, dans bien des cas, est elle-même dépendante de cette réaction tonique qui s'exerce sur le sang par l'intermédiaire des vaisseaux artériels et veineux; eux-mêmes agissent sur ce fluide, dont ils modifient à certains égards les propriétés vitales.

En s'arrêtant à l'idée d'un dualisme universel dans la nature, et dont on rencontre des applications si nombreuses dans l'étude de l'économie

animale, on a pu partager, pour ainsi dire, la vie individuelle en deux bras. On a pu dire aussi dans le même sens, et avec assez de raison, que la vie relative et sociale se rapporte à deux grandes fonctions : *connaissance* et *reproduction*.

L'animal est sans doute, comme l'homme, appelé à connaître et à se reproduire. Dans cette intention, la nature l'a pourvu de tous les organes qui lui sont nécessaires. Mais ce qui caractérise spécialement, aux yeux des physiologistes, la sociabilité morale de l'homme, c'est le don de la parole. L'homme seul, à l'exclusion de tous les animaux, a été doué en outre par la nature du pouvoir de représenter ses idées par des signes artificiels ou de convention. A l'aide de l'écriture et de l'imprimerie, l'homme seul jouit de l'heureux privilège d'unir, en quelque sorte, le présent au passé et à l'avenir; et pouvant communiquer à ses semblables les productions de sa pensée, il est toujours le maître d'ajouter à ses propres connaissances celles de tous les siècles qui l'ont précédé, comme de les transmettre aux générations qui lui succéderont.

Les fonctions de connaissance et de reproduction se composent de la réunion et modification des différens actes des systèmes intellectuel et égestif, sensitif et assimilatif. Elles peuvent être regardées comme les fruits de l'individu et les racines de l'espèce. Les fonctions assimilatrices comprennent

la digestion, l'absorption, la circulation, la respiration, les sécrétions et excrétiions, la nutrition. Aux fonctions extérieures se rapportent les sensations, les mouvemens de loco-motion, la voix et la parole qui mettent l'individu à même de communiquer avec ses semblables sans qu'il ait besoin de se déplacer. Les fonctions qui ont rapport à la génération sont la conception, la gestation, l'accouchement, la lactation. Les différentes périodes de l'accroissement sont l'enfance, la puberté, l'adolescence et l'âge viril. L'énergie des forces vitales est alors à son maximum, et s'y soutient pendant un certain nombre d'années, pour décroître et s'affaiblir ensuite par des gradations insensibles qui caractérisent l'âge du dépérissement, la vieillesse et la décrépitude. La mort vient enfin terminer les scènes plus ou moins orageuses de la vie; et le corps livré alors à l'action des élémens, subit une dernière décomposition à laquelle on a donné le nom de putréfaction.

---

## CHAPITRE IV.

*Des forces sensibles, dynamiques et plastiques.*

LA nature de cette puissance, de ce principe qui détermine l'existence et la conservation des êtres organisés, nous est sans doute inconnue ; mais au moins l'existence et les effets de cette puissance, de cette force qu'on ne saurait regarder comme un simple résultat du mouvement, nous sont-ils évidemment démontrés ; et les propriétés qui se manifestent sans cesse à nos yeux, dans tous les phénomènes de l'économie végétale et animale, en sont une dépendance.

Lorsqu'on réduit, dans la plupart des ouvrages de physiologie d'une date très-moderne, les phénomènes de la vie à la sensibilité occulte ou manifeste, à la contractilité sensible ou insensible, on laisse toujours dans l'idée quelque chose d'obscur sur le véritable sens qu'il est permis d'attacher à ces propriétés vitales. L'excitabilité, ou si l'on veut, cette propriété de l'organisme d'éprouver une modification d'excitation quelconque, un excitement, doit être considérée comme un terme générique dont la sensibilité et l'irritabilité sont des espèces.

Chez l'animal, la sensibilité est une excitabilité ou sensoriale ou nerveuse ; l'irritabilité une excitabilité musculaire. A la sensibilité, comme l'ont dit Stahl, Darwin, et d'autres animistes, se rapporte la sensation, ou plutôt le sentiment de plaisir ou de peine, d'où naît dans l'ame cette détermination, cette volition qui produit les actes qui manifestent ou le désir ou l'aversion. A l'irritabilité on attribue les mouvemens de tonicité et de loco-motion.

La sensibilité est certainement le premier ressort de la vie ; on la regarde exclusivement comme une propriété animale, et on en fait l'attribut essentiel du système nerveux ; mais ne va-t-on pas trop loin à cet égard ? N'a-t-on pas répété trop généralement que les végétaux qui sont dépourvus de nerfs n'ont point de sensibilité ? La nutrition et la reproduction sont aussi actives chez eux que chez les animaux. Ces fonctions ne supposent-elles donc pas une sensibilité organique ?

Les nombreuses expériences qu'on a tentées sur des animaux, pour reconnaître celles de leurs parties qui étaient sensibles, paraissent souvent illusoire. On a prouvé, contre le sentiment de Haller, que la dure-mère, les tendons, les ligamens, et d'autres parties qui ne reçoivent point de nerfs, manifestent dans quelques circonstances une sensibilité même excessive. Les idées de sensibilité, d'irritabilité, ont été quelquefois con-

fondues ; on a interverti leur véritable signification , attribuant à l'une ce qui devait être exclusivement du ressort de l'autre. La sensibilité n'est réellement que cause occasionnelle d'un sentiment , c'est-à-dire d'une sensation perçue. Plusieurs faits prouvent que l'irritabilité est , à bien des égards , dépendante de la sensibilité.

Je pourrais citer ici un grand nombre de faits qui démontrent qu'une sorte de sensibilité vitale se manifeste plus ou moins long-tems dans des membres récemment coupés. Barthez a fait mention de plusieurs observations de ce genre , d'après Fontana , Perrault , Kaau Boerhaave , etc. , etc. « M. de Melle dit avoir vu une tête d'homme » qui venait d'être décollée , et qui pendant sept » minutes continua d'exécuter des mouvemens » merveilleux , comme de tourner les yeux , d'ou- » vrir la bouche , etc. Les expériences galvaniques , faites sur la tête des guillotinéés , ont eu le même résultat , et elles ont donné lieu à des discussions physiologiques très-intéressantes. Je crois qu'on peut regarder ces mouvemens comme automatiques , comme l'effet d'une association , d'une sympathie organique ; et ils ne me paraissent prouver , en aucune façon , qu'il puisse exister alors , comme on l'a prétendu , un sentiment de douleur , une véritable conscience de peine , de colère et d'indignation.

Les idées que nous venons de développer , et dont nous nous étions déjà occupés , servent de

base à la théorie des passions. « Le mot *passion* » n'exprime pas, dit M. de Séze ( Recherches sur » la sensibilité. Paris, 1786 ), comme celui de » *sensation*, une idée simple ; il s'y mêle un » retour de la mémoire sur l'effet qui a suivi la » sensation déjà perçue, et un désir ou une crainte » de voir renouveler cet effet. Dans chaque pas- » sion, on doit distinguer le mouvement imprimé » par un stimulus aux fibres animales, et le sen- » timent de crainte ou de désir que l'âme y mêle. »

Toutes les passions qui tiennent à nos besoins physiques sont généralement plus impétueuses, plus irrésistibles que celles qui se rapportent au sens intellectuel. Toutes ont cependant un même effet, c'est d'imprimer aux traits mobiles du visage un caractère qui sert à les faire distinguer. L'impression première des passions se fait ordinairement sentir à la région épigastrique. Dans toutes les émotions vives, on éprouve vers cette région un resserrement spasmodique, mais passager, dans les passions qui excitent à la joie, tandis que ce spasme se prolonge et peut devenir une habitude morbifique chez les personnes en proie au chagrin et à toutes les affections tristes.

C'est aussi vers la région épigastrique que se concentrent, dans quelques circonstances, les forces sensibles, sur-tout chez les femmes hystériques, les hypocondriaques et les cataleptiques. Pététin, médecin de Lyon, a cité plusieurs faits

curieux de ce genre, et l'on en trouve également qui s'y rapportent dans les ouvrages publiés sur le somnambulisme magnétique. J'ai déjà parlé ailleurs des raisonnemens sur lesquels on s'appuie pour expliquer ces phénomènes.

Les forces vitales ont été désignées, par plusieurs physiologistes, sous la dénomination de forces *sensitives, dynamiques et plastiques*. Par dynamique, nous devons entendre ici cette partie de la science qui traite des forces motrices, ou des puissances qui meuvent le corps dans ses parties ou dans sa totalité. Nous donnons le nom de plastiques à ces forces, en vertu desquelles s'établissent des rapports d'affinités, de combinaisons entre l'organisme et les agens extérieurs. Les expériences dynamiques ont été très-multipliées dans le dernier siècle; elles ont servi à nous convaincre que l'énergie vitale en rend nécessairement les résultats non d'une application rigoureuse et mécanique, mais simplement approximative. Pour acquérir des connaissances satisfaisantes sur la nature des modifications que subissent les différens agens chimiques dans la formation de nos humeurs et de nos organes, il faut nécessairement les soumettre à une foule d'expériences très-variées et très-déliçates.

On se trouve, en outre, obligé de suivre avec une scrupuleuse attention les diverses altérations successives de nos organes, leur décomposition naturelle dans l'état de mort, c'est-à-dire lorsqu'ils

ne sont plus soumis à l'influence des forces vitales, et les changemens auxquels les rendent sujets nos différentes affections morbifiques. L'état comparatif des produits obtenus dans chacun de ces états peut seul donner à la chimie animale ce degré désirable de certitude et d'utilité. C'est là, sans doute, une des meilleures méthodes que l'on doive suivre pour obtenir des données positives dans la *chimie animale*, données qu'on puisse faire servir à l'explication d'un grand nombre de phénomènes physiologiques et pathologiques.

Quelque flattenses que soient les espérances que fait naître l'étude de la chimie animale, on a dû cependant se révolter, et avec raison, contre l'idée de ceux qui, voulant ramener les phénomènes de la vie à des résultats purement chimiques, ont proposé de les réunir sous la dénomination d'*oxygénèses*, de *calorinèses*, d'*hydrogénèses*, d'*azoténèses*, de *phosphorénèses*. Nul doute que l'oxygène, l'hydrogène, le calorique, l'azote et le phosphore, ne soient des élémens essentiels de nos organes; mais sont-ils les seuls? N'est-il pas toujours difficile, ou même le plus souvent impossible, d'en constater la prédominance, la diminution ou le défaut? Les circonstances chimiques, qui compliquent un très-grand nombre de maladies, ne justifient pas pour cela une aussi étrange classification.

On a pu croire, d'après tous les phénomènes

que présentent les inflammations aiguës et chroniques, sur-tout celles des organes pulmonaires, que l'oxygène joue, dans ce cas, un rôle très-important. Dès que ce principe surabonde dans la masse entière du sang, on conçoit qu'il peut en résulter alors une excitabilité plus grande et qui produise une fièvre inflammatoire. La surabondance de calorique, qui se manifeste dans les pyrexies et dans les diverses phlegmasies, permettrait aussi, à quelques égards, de les regarder comme de véritables combustions intérieures. Les fièvres essentiellement putrides ont un caractère de dissolution, de décomposition animale, qui prouvent alors la prédominance de l'azote.

Le phosphore est une des parties constituantes du corps des animaux, et sur-tout des os. La surabondance du phosphate calcaire rend toutes les parties où il domine très-cassantes, très-friables. Dans un âge avancé, elle prive la peau de sa souplesse et de son élasticité; elle ossifie les membranes, les vaisseaux sanguins, les cartilages, les tendons, etc., etc. Le rachitis et le ramollissement des os sont attribués, avec assez de raison, à un excès d'acide phosphorique qui existe alors dans l'économie animale. Une autre combinaison de cet agent chimique, mais qui n'est point assez bien déterminée, produit probablement le rhumatisme, les maladies qui affectent les tendons et les muscles; elle donne aussi, sans doute, lieu à la goutte,

à la pierre et à la gravelle. Combien d'observations utiles et intéressantes nous ont déjà été fournies par l'examen chimique des urines, et qui nous font espérer d'autres découvertes non moins importantes? Les connaissances que nous avons acquises sur l'oxidation du sang dans les organes pulmonaires, sont encore dues à la chimie. Le soufre et le fer, ainsi que plusieurs sels neutres, se retrouvent dans nos organes, dans le sang, dans nos humeurs, et l'on peut en constater la présence au moyen des réactifs. Les belles expériences de Spallanzani ont prouvé l'action dissolvante des sucs gastriques; c'est à raison de cette propriété dissolvante dont ils jouissent, ainsi que la salive, que la médecine Jatraleptique s'en sert comme d'excipients dans lesquels on incorpore les substances médicamenteuses qu'on applique en frictions.

On a fait en médecine, et l'on ne saurait le nier, un grand nombre d'applications utiles et heureuses des procédés physiques et chimiques. On a même, sous ce rapport, vers la fin du dernier siècle, beaucoup augmenté et multiplié les bienfaits de l'art. Nous sommes redevables à la chimie de plusieurs préparations nouvelles d'une grande importance; la véritable cause de l'asphyxie et de la submersion a été constatée par des expériences intéressantes; on s'est assuré de la nature des gaz délétères qui se rencontrent dans les fosses d'aïssance, dans les caveaux des églises, dans les en-

droits marécageux, et qui peuvent si promptement donner la mort à ceux qui s'y trouvent exposés.

Le docteur Beddoes a publié des faits précieux sur les avantages qui peuvent résulter de l'emploi de quelques gaz dans les maladies du poumon. Les bains et les lavemens hépatisés ont été employés avec succès dans quelques circonstances. Quelques médecins se sont livrés à une suite d'essais et de recherches intéressantes sur l'emploi de l'oxygène dans les affections vénériennes. L'art d'imiter les eaux minérales a été porté à un degré de perfection qui, sans leur rien faire perdre de leurs vertus, en rend l'usage beaucoup moins dispendieux.

Puisque l'influence des agens chimiques sur l'économie animale, et le rôle qu'ils jouent dans la constitution particulière de nos organes, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, méritent à tant d'égards l'attention du médecin, la chimie animale formera donc désormais une des branches intéressantes et indispensables des études médicales. Cependant la connaissance des phénomènes physiques et des lois qui les dirigent, sur-tout quand nous en considérons les effets dans le jeu des divers agrégats organiques, se trouve la première en date. D'une acquisition plus facile pour nous, et toujours indispensable dans la pratique, elle suffit le plus souvent. Elle est généralement d'une application directe et sûre, dans tous les cas où la nature nous permet de connaître la marche qu'elle suit ordinairement.

Plusieurs raisons s'opposent, sans doute, à ce que le médecin puisse toujours se livrer aux détails de la physique et de la chimie. Dans l'étude de ces sciences, le savant s'entoure nécessairement d'un assez grand nombre d'appareils plus ou moins dispendieux ; et ce n'est pas toujours par pure ostentation. Car plus les découvertes se multiplient, plus il faut augmenter et varier les instrumens ; plus il faut, en quelque sorte, inventer de nouveaux moyens pour arracher de force à la nature ses secrets ; au lieu que, dans la pratique médicale, celui qui s'y consacre avec l'envie de bien faire, n'a besoin, après toutes les études préliminaires, que de l'observation et du raisonnement.

Un médecin praticien s'attache moins aux détails des sciences accessoires qu'aux principes généraux et aux conséquences vraiment utiles qu'on peut en tirer. Il lui suffit d'observer sans cesse l'harmonie merveilleuse avec laquelle s'exécutent, dans l'état de santé, les différentes fonctions de la vie ; il lui suffit de suivre, d'apprécier les désordres et les écarts de tout genre dont il est journellement témoin auprès des malades. Cette comparaison raisonnée peut seule lui faire connaître les lois de l'économie animale, l'éclairer dans son diagnostic, et l'aider à diriger convenablement ses moyens curatifs. Mais c'est toujours avec la plus grande réserve qu'il doit admettre au nombre de ses ressources thérapeutiques les différens moyens que

lui proposent les sciences physiques et chimiques.

En général soyons aussi rarement que possible dupes des assertions outrées de tous ceux qui, attachant aux sciences accessoires à la médecine une trop grande importance, rendent si dangereux dans la pratique ce qu'on peut appeler *le charlatanisme du savoir*. On était parvenu, par une suite d'expériences chimiques, à dissoudre les calculs hors de la vessie; partant de cette donnée, on proposa d'injecter dans la vessie même différens réactifs à des doses convenables et avec des précautions indispensables; mais toutes ces tentatives furent sans succès, et l'on devait bien s'y attendre. Il en serait de même d'un procédé mécanique dont il est parlé dans quelques auteurs. En supposant qu'on pût réussir chez quelques individus par un heureux hasard, on en exposerait infailliblement beaucoup d'autres aux accidens les plus fâcheux.

Quelque utiles que puissent être en médecine les documens empruntés de la physique et de la chimie; quelque avantageuse que soit leur application, quand on n'en abuse point, ce serait néanmoins se tromper étrangement que de les adopter d'une manière exclusive, dans l'intention d'anéantir la médecine hippocratique; ce serait s'abuser que de vouloir les faire servir à renverser un édifice basé sur l'expérience successive et non interrompue des médecins, pendant une période de plus de vingt siècles.

## CHAPITRE V.

*Sympathies, synergies, action et réaction des systèmes organiques.*

NOUS avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler de ce dualisme universel, de ces harmonies, de ces contrastes qu'on observe dans les grands phénomènes de la nature. Les mêmes lois se présentent également à nous dans l'étude de l'économie animale. Beaucoup d'organes nous laissent observer dans leurs fonctions des correspondances respectives qu'il n'est pas toujours, à la vérité, possible d'expliquer par les seules communications nerveuses. Ces correspondances respectives sont le plus ordinairement désignées sous le nom de sympathies et de synergies. La sympathie a lieu toutes les fois qu'un organe quelconque manifeste des effets semblables à ceux d'un autre organe. Il existe des sympathies entre des organes qui ne sont liés par aucun rapport sensible. Il en existe entre des organes qui se ressemblent dans leur structure et dans leurs fonctions. Les systèmes vasculaire et nerveux nous en offrent un assez grand nombre d'exemples. A la classe des synergies doivent se rapporter les changemens qui ont lieu à l'époque de la puberté.

Chez l'homme, on voit alors le larynx se développer, et la voix prendre un ton plus grave. Les organes de la génération augmentent de volume. La liqueur séminale est alors versée dans les réservoirs qui lui sont destinés. Les systèmes musculaires et pileux manifestent une énergie beaucoup plus grande qu'auparavant. Chez la femme, les traits de la figure achèvent de se dessiner, en s'embellissant ; les formes s'arrondissent, le sein se développe, les règles paraissent : la femme est alors en état d'accomplir le vœu de la nature ; elle peut devenir mère.

On est souvent à même, dans l'étude de la physiologie, d'observer un grand nombre de faits qui prouvent les sympathies et antipathies, ou, en d'autres termes, ce *consensus* et cet *antagonisme* d'organes et de fonctions. D'autres fois c'est un balancement dans toutes les fonctions vitales, qui tantôt se dirigent du centre à la périphérie, tantôt de la périphérie au centre. Dans d'autres cas, c'est un redoublement d'activité pour certaines fonctions, tandis que les autres languissent et demeurent plus ou moins long-tems dans une espèce d'engourdissement. Des phénomènes du même ordre se présentent dans les maladies fébriles, et tels sont les exacerbations et les paroxysmes, dont les intervalles nous servent quelquefois à indiquer le type des différentes espèces de fièvres.

C'est parce que, dans le système vital, plusieurs

fonctions se trouvent liées les unes aux autres, plusieurs dans une dépendance réciproque, qu'elles s'affectent sympathiquement, comme le prouve, dans les fièvres gastriques, la céphalalgie susorbitaire, ou qu'elles peuvent se remplacer et se suppléer quelquefois en partie. Nous voyons en effet le cours des urines augmenter ou diminuer, d'après la température atmosphérique, et selon que la transpiration est plus ou moins abondante.

Dans le système intellectuel ou psychologique, le principe de la liaison ou de l'association des idées nous sert à expliquer un grand nombre de phénomènes curieux et intéressans. Nous observons de même que, dans toutes les fonctions des systèmes physiques, il peut exister une associabilité naturelle ou morbifique, et que même elle a souvent lieu. Nous voyons en effet que, dans bien des circonstances, les mouvemens d'irritation, de sensation et de volition, s'enchaînent d'une manière très-frappante. C'est l'habitude qui associe et lie entre eux les mouvemens d'un ordre quelconque avec ceux d'un autre ordre. Ainsi, lorsque l'on fait des armes, l'action des muscles des membres inférieurs est liée à celle des muscles des bras. Le même phénomène s'observe dans les différentes séries d'idées de *suggestion*.

L'associabilité qui subsiste entre certaines fonctions de l'organisme est quelquefois établie, d'après les lois de la nature, d'une manière si nécessaire,

que l'une ne peut jamais être dérangée sans que la marche de l'autre n'en souffre plus ou moins. Tout le monde sait en effet que les fonctions cérébrales, la circulation et la respiration, sont irrévocablement unies entre elles ; si l'une cesse entièrement, l'animal meurt alors par suite ou d'apoplexie, ou de syncope ; ou d'asphyxie.

La plupart des mouvemens musculaires, entretenus par une irritation continuelle, reçoivent souvent une influence marquée, et qui dépend de nos sensations de peine ou de plaisir, ou de notre volonté même. On en reconnaît la preuve dans les palpitations du cœur causées par la peur. La sécrétion plus abondante de la salive n'a-t-elle pas lieu à la vue d'un mets agréable ? La rougeur du visage n'est-elle pas souvent produite par la honte ? L'énergie du système musculaire n'augmente-t-elle pas quelquefois d'une manière même surprenante, lorsque la vie est en danger, ou dans un violent accès de colère ? Les mouvemens musculaires des sphincters de l'anüs et de la vessie, originairement produits par irritation, se trouvent, par l'effet de l'habitude, soumis en partie aux impulsions de la volonté.

Il existe plusieurs organes, plusieurs fonctions, dont l'associabilité est susceptible d'une intermission plus ou moins prolongée ; on en a la preuve, pour tous les organes des sens, dans l'état alternatif de veille et de sommeil, et dans l'exercice des fonc-

tions que l'estomac et les intestins sont appelés à remplir.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que ce qui rend l'étude de la science de l'homme si difficile, c'est que, dans l'exercice des différentes fonctions de la vie, tout se lie, tout s'enchaîne pour se diriger vers un même but. Les mouvemens si variés et si multipliés d'irritation, de sensation et de volition, sont tellement liés et confondus, qu'il devient presque impossible de les considérer toujours isolément dans les différens effets qu'ils produisent. Il est d'ailleurs par fois assez difficile de distinguer le chaînon qui tient au cercle de tel ou tel ordre, et qui agit plus directement sur les cercles des ordres, soit supérieurs, soit inférieurs.

Toutes les fonctions de l'économie animale, quoique nécessaires au maintien de la vie, ne sont pas toutes, sous ce rapport, d'une égale importance. Celles qui dépendent de l'influence réciproque du cœur et du cerveau ne peuvent être entièrement suspendues. La nutrition, fonction réparatrice et qui tient sous sa dépendance les sécrétions et excrétiens, ne saurait éprouver d'altérations profondes, sans que l'animal ne fût successivement amené à un état de dépérissement qui finirait par la mort. Il n'en est pas de même de l'usage des sens et des fonctions génératrices : nous pouvons en être privés sans que nos jours soient en danger, mais il faut en général que ces altéra-

tions organiques soient amenées lentement. L'exercice des fonctions intellectuelles dérangé, l'homme se trouve, à la vérité, réduit à un état fâcheux de manie, d'imbécillité, d'idiotisme, etc. ; mais il peut exister ou plutôt languir encore long-tems dans cette triste position. Nous observons la même chose dans les hémiplegies et dans les paralysies partielles.

## CHAPITRE VI.

*Application de la physiologie à l'hygiène.*

---

LES documens précieux que nous puissions dans l'étude de la science de l'homme, nous font connaître non-seulement les lois qui règlent et dirigent les diverses fonctions de l'organisme, ils nous mettent encore à même d'en faire l'application à d'autres branches de la médecine, et sur-tout à l'hygiène. L'hygiène est l'art de conserver la santé. C'est elle qui nous donne d'utiles préceptes sur le choix et l'usage des choses qui, par leur influence, modifient, changent ou altèrent l'économie animale; telles sont l'air, les eaux, les alimens solides et liquides, le travail et le repos, la veille et le sommeil, les sécrétions et les excrétions, les passions de l'ame.

C'est dans le bel ouvrage d'Hippocrate : *De aere locis et aquis*, cité sans cesse et avec juste raison par tous les médecins, que l'on trouve tant d'excellens préceptes relatifs à l'hygiène. Ces données si précieuses servent encore de nos jours de modèle aux productions les plus estimées dans ce genre. Les connaissances acquises sur les propriétés de l'air,

froid, chaud, sec ou humide, sur la constitution chimique de l'atmosphère, sur la nature des eaux claires ou bourbeuses, de rivière; de fontaine ou de source, les substances salines qu'elles peuvent contenir, sont devenues si générales et si familières, qu'il est à peu-près inutile d'y insister ici.

La chimie s'est occupée avec succès des principes nutritifs que nous empruntons des substances, soit végétales, soit animales. On connaît actuellement les meilleurs procédés relatifs à la fermentation panaiire, à l'art de faire les vins et autres liqueurs fermentées. Plusieurs ouvrages d'un grand mérite ont été publiés, à diverses époques, sur l'influence qu'exercent les climats, les saisons sur les fonctions de l'économie animale, en modifiant la constitution des hommes du Nord, et celles des peuples qui habitent les régions sans cesse brûlées par les feux du soleil. Combien d'observations intéressantes, de remarques judicieuses ont été faites sur les circonstances qui, en augmentant les forces ou sensibles ou loco-motrices, diminuent dans un rapport proportionnel l'énergie des facultés digestives, *et vice versa* ! Que de faits précieux ont été recueillis à cet égard, et développés avec cet intérêt qu'inspire le bien de l'humanité !

Les règles les plus sûres et les plus utiles de l'hygiène ont été mises à la portée de tout le monde; ce ne sont donc pas les préceptes qui manquent, mais bien souvent le courage de les mettre en pratique.

Celui qui s'écarte des lois de l'hygiène, et l'expérience nous en fournit chaque jour des exemples, s'expose à une foule de maux contre lesquels l'art devient souvent impuissant. C'est notre inconduite qui nous dispose presque toujours aux altérations organiques les plus graves, et qui, en nous conduisant douloureusement au tombeau, nous fait éprouver, en nous y précipitant, des regrets si amers. L'homme de la nature vieillit sans s'en appercevoir, et s'éteint paisiblement. Celui qui n'a vécu que pour se livrer à ses passions, n'en est que trop souvent la cruelle victime ; il devient infirme presque à la fleur de l'âge, et prolonge rarement sa carrière jusqu'à un terme fort avancé.

L'influence des agens extérieurs nous expose sans doute à de nombreux accidens ; mais la nature n'a-t-elle pas mis par-tout où le mal existe le remède à notre portée ? Si nous ne pouvons pas toujours éviter le mal, il est du moins en notre puissance d'en diminuer considérablement les effets, souvent même de les prévenir ; et sous ce rapport, sur-tout dans les maladies contagieuses, le salut public demande l'attention sévère et vigilante du Gouvernement, comme celle des médecins praticiens dans l'emploi des moyens prophylactiques. En général l'homme sain, l'homme robuste et sobre auront, dans les épidémies, la chance de résister à des influences qui ne deviennent pernicieuses que pour ceux dont la faible et mauvaise

constitution , et plus souvent le refus de faire ce qui convient , augmente le nombre des victimes.

La santé , prise dans un sens général , ne peut être considérée que comme un état d'équilibre entre les différentes puissances de la vie , d'où résulte le libre et agréable exercice de toutes les fonctions. Mais cet équilibre *idéal* n'existe pas , et pour nous il ne peut jamais être qu'approximatif. Nul individu ne jouit donc réellement de la santé dans toute sa plénitude ; nous sommes ou plus forts ou plus faibles , nous avons plus ou moins d'intelligence ; et ces nuances infinies dans la constitution , le tempéramment de chaque individu , établissent d'une manière plus ou moins tranchée les caractères qui le distinguent de tous ceux de son espèce.

Une constitution ou plus forte ou plus faible , de même que les avantages et les défauts qui peuvent en résulter , nous sont souvent transmis par nos parens. Le germe peut nous en être communiqué par l'allaitement. Quelquefois les tempéramens se trouvent influencés par une mauvaise nourriture , une habitation mal saine , le manque d'exercice. Plus souvent une bonne ou mauvaise constitution sera l'effet de l'éducation , qu'il faut regarder comme vicieuse toutes les fois qu'elle s'écarte trop des premières intentions de la nature. Savoir allier convenablement les exercices du corps avec les travaux de l'esprit , ne jamais , a-t-on dit , trop exercer

L'esprit sans le corps , ni le corps sans l'esprit , est devenu une maxime générale très-importante , et qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'éducation des enfans.

L'habitude est vulgairement regardée comme une seconde nature ; cette opinion se trouve d'autant mieux fondée qu'on en voit journallement des applications fréquentes, au physique comme au moral ; aussi l'importance d'une bonne éducation , et son heureuse influence sur la jeunesse , ont-elles été appréciées par les plus sages législateurs. Leurs principales vues se sont toujours dirigées vers les moyens de faire éclore , dans le cœur des jeunes gens , le germe des vertus sociales ; de grands exemples , de sages préceptes sont mis sans cesse devant les yeux de la jeunesse , dans cette louable intention de la détourner de ces pratiques vicieuses dont la séduction devient d'autant plus funeste qu'elle est presque toujours cachée sous l'attrait du plaisir et de la dissipation.

En s'occupant avec raison des moyens de former l'esprit et le cœur des jeunes gens , il est important de ne pas négliger les exercices convenables pour fortifier le corps. On doit accoutumer par degrés les enfans à souffrir momentanément toutes les intempéries des saisons ; et s'il y a un grand inconvénient à les tenir l'hiver renfermés dans des appartemens trop échauffés , on leur fait certainement aussi beaucoup de mal en les laissant plusieurs heures de

suite , pendant cette saison rigoureuse , dans des salles où ils ne peuvent se livrer aux différens jeux de leur âge. L'action qu'exerce sur nos organes un froid même peu intense , si elle est trop long-tems continuée , amène une faiblesse qui , chez des enfans délicats , devient très-souvent la cause de maladies graves.

L'exercice au grand air produit , sur l'économie animale , les effets les plus salutaires ; on peut aisément se convaincre de cette vérité dans les campagnes. On y voit en effet que les enfans nés de parens sains , et qui y sont élevés , pourvu qu'ils aient une nourriture substantielle , sans être même recherchée , deviennent ordinairement des hommes très-robustes.

On a dit avec raison : *Mens sana in corpore sano* ; et c'est , à tous égards , le souhait le plus raisonnable. En effet , de quoi ne se trouverait pas capable un homme qui réunirait , avec un heureux équilibre de toutes les forces physiques , une intelligence vraiment supérieure , et cette énergie de volonté qui fait les grands caractères. L'heureuse réunion des qualités physiques et morales doit donc être en quelque sorte , aux yeux du sage , le complément de ses désirs ; elle retrace , en peu de mots , l'idéal de cette perfectibilité que l'homme doit toujours souhaiter d'atteindre , et dont il doit toujours chercher à s'approcher par l'éducation.

Cette perfectibilité qui , de nos jours , a occa-

sionné quelques discussions assez vives, peut être considérée, par rapport à l'espèce, comme toujours ascendante ; dans ce sens elle ne s'applique point aux facultés naturelles de l'individu, mais bien aux phénomènes de tout genre qui, dans l'ordre social, en sont effectivement ou les résultats ou les produits.

Se croyant cependant autorisé à rejeter une opinion de ce genre, on s'est écrié de toutes parts : l'imperfection physique et morale n'est-elle pas, hélas ! le triste apanage de l'humanité ? Oui, sans doute ; mais en général n'abuse-t-on pas de ce principe, en mettant sur le compte de la nature le mal qui n'est le plus souvent que l'ouvrage de l'homme ? Nous devons à notre intempérance la plupart de nos maux ; nous nous rendons nous-mêmes victimes de tous les égaremens de l'esprit et du cœur. Combien de maladies ne pourrions-nous pas prévenir, si nous voulions être sobres ? La raison ne nous fut-elle pas donnée pour mettre un frein aux passions de toute espèce qui nous déchirent ? Écoutons sa voix ; et plus forts alors de la force même qu'elle nous prête, nous pourrons nous arrêter au bord du précipice où nous entraîne l'impulsion trop souvent irrésistible du vice.

Au milieu de tous les écueils de la vie, tâchons de naviguer avec prudence. Jouissons avec modération de tous les bienfaits de la nature, mais n'en abusons jamais. Ce doit être là, dans le sens phy-

sique et médical, l'abrégé de toute la sagesse humaine. Dans l'âge de l'accroissement, augmentons nos forces, non pour en mésuser un jour, mais pour en conserver plus long-tems la jouissance. Sachons maintenir, autant que possible, l'équilibre entre nos diverses fonctions, balancer convenablement, d'après les lois de la nature, l'activité par le repos, les travaux de l'esprit par l'exercice modéré du corps.

Apprenons à lutter sans cesse contre la douleur et l'ennui. Apprécient à leur juste valeur les jouissances précaires de l'ambition et de la vanité, ne désirons jamais au-delà d'une modeste aisance. Persuadons-nous qu'on trouve toujours dans le travail et l'accomplissement de ses devoirs, la plus douce, la plus pure et la plus sûre compensation des peines et des privations auxquelles on n'est que trop souvent exposé. Les trois grands devoirs de l'homme, a dit le célèbre Kant, sont 1.° de se rendre heureux lui-même; 2.° de contribuer à la félicité de ses semblables; 3.° d'amener sur la terre le règne, le triomphe et la gloire du souverain bien par essence.

---

---

---

# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

---

TROISIÈME PARTIE.

---

PATHOLOGIE.

---

PREMIÈRE SECTION.

---

MALADIES AIGUES.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Principes de classification.*

---

EN définissant la santé, cet état d'équilibre, de correspondance qui existe entre les diverses fonctions de la vie, c'était donner l'idée la plus simple

de ce qu'elle est, mais dans un sens abstrait. Cette définition, en effet, ne se rapporte nullement aux circonstances particulières qui constatent la prédominance constitutionnelle et relative de tel ou tel système, ni aux modifications qui doivent nécessairement en résulter. La maladie, considérée dans la même acception, ne peut être qu'un état opposé, et qui dérange plus ou moins dans ses effets cette correspondance, cette harmonie d'où dépend la santé.

Tous les phénomènes qui s'observent dans les différentes fonctions de la vie, merveilleux produit de la sensibilité et de l'irritabilité, peuvent se rapporter généralement, comme nous l'avons déjà dit, à des modifications d'attraction ou de répulsion, à des résultats de la force compressive ou expansive.

D'après cet aperçu général, toutes les maladies, envisagées sous un même point de vue, dépendront donc des changemens, des modifications, que produisent dans certaines circonstances les puissances *dynamiques* et *plastiques*. Une réaction pathologique des forces vitales est donc le véritable fondement de toutes les maladies, de toutes leurs modifications, et de tous ces efforts ou crises qu'on remarque dans leurs différentes périodes. D'où il résulte, qu'en considérant les maladies, par rapport aux altérations que peuvent éprouver les forces vitales, nous aurons 1.° des anomalies de sensibilité ou d'irritabilité dans les différens modes d'ac-

tivité vitale ; 2.<sup>o</sup> des anomalies de conformation, d'affinité, de productivité ; 3.<sup>o</sup> des anomalies dans l'exercice des fonctions intellectuelles.

Cette division générale qui paraît, à tous égards, la plus simple et la plus naturelle, et qui peut nous aider, au moyen des subdivisions convenables, à classer avantageusement toutes les espèces de maladies, soit aiguës, soit chroniques, se rapproche beaucoup des idées du professeur Chaussier. En effet, ce savant physiologiste est le premier qui ait enseigné dans l'école de Paris ce dogme important : « Que l'altération des forces vitales constitue les » genres, les espèces de maladies, dont toutes » les différences consistent essentiellement dans » les degrés ; que leur excitement, porté à un » certain point, et soutenu pendant quelque » tems, produit les coctions, les crises, les so- » lutions des maladies, et forme les forces mé- » dicatrices de la nature ».

La plupart des nosologies qui ont été publiées jusqu'à ce jour, sont basées sur des principes à peu près semblables, et doivent être regardées comme des subdivisions secondaires de la classification générale que nous venons d'établir. Toutes ces divisions et subdivisions, réunies et méthodiquement arrangées, peuvent former une nosologie complète, et qui se rapporte à toutes les altérations que sont susceptibles d'éprouver 1.<sup>o</sup> le système sensitif, 2.<sup>o</sup> le système égestif et loco-moteur,

3.<sup>o</sup> le système nutritif, 4.<sup>o</sup> le système intellectuel.

L'énergie de toutes les fonctions vitales pouvant être augmentée, diminuée ou éteinte, nous devons regarder comme effet, comme produit, comme dépendance des puissances dynamiques, tous les phénomènes morbifiques qui se rapportent au *spasme*, à l'*adynamie* ou à la *paralysie*; tandis que dans toutes les lésions qui dépendent d'une altération de forces plastiques, nous remarquons trois états bien distinctifs, savoir: *cachexie*, *colliquation* et *contagion*.

De ces six modifications pathologiques se composent les divers symptômes que peuvent nous offrir les maladies dans leurs variétés et leurs complications; l'art du diagnostic consiste donc à y reconnaître, à y distinguer les effets qui dépendent plus particulièrement de l'une ou de l'autre de ces modifications. L'homme de l'art, mûri par l'expérience, peut saisir avec facilité la nuance qui différencie une maladie de toute autre, et la rapporter sans difficultés à la classe dans laquelle elle vient se ranger naturellement.

Cette manière d'envisager les principes de la nosologie sera-t-elle regardée comme préférable à toutes les autres? Sont-ce là les vrais et bons principes? ceux à l'aide desquels, en conciliant, à bien des égards, les opinions qui paraissent les plus opposées, on soit plus à même de s'entendre, et